

SAS [056] – Opération Matador

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



OPÉRATION MATADOR

GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS



56

OPÉRATION MATADOR

ÉDITION GÉRARD DE VILLIERS

Conseiller technique pour les armes
Gérard P. Alloncle
P.-D.G. de Raymond Gérard S.A.

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2006.
© Librairie Plon / SAS Productions / Osterberg France.
© Presses de la Cité Poche/Gecep, 1991.
ISBN 978-2-3605-3369-5

CHAPITRE PREMIER

Roy Stockton posa son verre de brandy sur la table basse en perpex noir avec une expression volontairement admirative, siffla et lança joyeusement :

— Wow, darling, you look great⁽¹⁾ !

Jane, sa femme, fit quelques pas dans sa direction. Les hauts talons de ses escarpins noirs s'enfonçaient presque complètement dans l'épaisse moquette ivoire. Elle s'arrêta en face de son mari, tournant sur elle-même comme un mannequin. Le bas du deux-pièces en soie imprimée de coquilles Saint-Jacques de toutes les couleurs s'écarta, révélant ses longues jambes musclées gainées de noir. D'une dernière pirouette, Jane Stockton se laissa tomber sur le canapé à côté de son mari et l'embrassa légèrement sur la bouche.

— Thank you, darling, c'était une folie. Cinq cents dollars !

Ils avaient été faire du shopping à Beverly Hills dans l'après-midi, et Jane était tombée en arrêt devant les soldes de Saint-Laurent, dans Rodéo Drive, où, même en solde, le moindre bout de tissu était vendu à prix d'or.

— Quatre cent quatre-vingt-sept avec la taxe, corrigea Roy Stockton.

Ses années d'analyste à la Central Intelligence Agency lui avaient donné le goût de la précision. Il posa sa main bronzée aux veines apparentes sur le genou de sa femme. Le contact inhabituellement soyeux lui donna envie de caresser la cuisse. La soie imprimée glissa sous ses doigts et, très vite, il trouva la peau nue. Jane l'observait avec un air rieur. Il tourna la tête vers elle, à la fois embarrassé et ravi.

— Tu as mis des bas ?

— Tu n'aimes pas ? D'ailleurs, il fait frais ce soir...

En juin, les soirées sont souvent fraîches à Huntington Beach en Californie du Sud. La maison qu'avait louée Roy Stockton, entre Newport et Long Beach, n'était séparée de la plage que par la Coast Highway N° 1, et, dès le coucher du soleil, la brise du Pacifique faisait sérieusement baisser la température. C'était à près d'une heure de route du bureau de Roy Stockton, mais l'endroit était délicieux et plus abordable que Malibu.

Pour réchauffer le living, l'habituel « feu de bois » californien – de fausses bûches léchées par le feu d'une rampe à gaz – brûlait dans la cheminée. Jane Stockton s'arracha du canapé et disparut dans la cuisine. Elle réapparut avec deux verres pleins de vin rouge. Avec la grâce maladroite d'une geisha d'occasion, elle s'agenouilla sur la moquette ivoire en face de son mari, présentant les deux verres.

— Château Haut-Brion 1970, annonça-t-elle en riant. Quarante-sept dollars la bouteille.

Stockton prit un des verres et le choqua contre celui qu'elle avait gardé. Une lueur amusée et excitée brillait dans ses yeux bleus. Ses cheveux argentés ne le vieillissaient pas plus que ses traits creusés et bronzés. Il ne paraissait pas ses cinquante-sept ans.

— Je vois que nous allons passer une très bonne soirée, darling, dit-il.

C'était un des premiers week-ends qu'il passait tranquillement avec Jane. Depuis des mois, il faisait la navette entre Long Beach, San Diego et Pearl Harbor à Oahu, essayant de coordonner le projet le plus difficile dont il ait eu la responsabilité au cours de sa longue carrière à la CIA. Il avait cru toucher au paradis lorsque la « Company » l'avait affecté provisoirement sur la côte ouest avec un superbe bureau à Century City, juste en face du Country Club de Los Angeles, mais il passait le plus clair de son temps sur les freeways et dans les avions...

Ils burent religieusement le Haut-Brion. La maison était silencieuse, le bruit de la Coast Highway, en contrebas, ne montant pas jusqu'à eux. Lilian, la grosse bonne de couleur, était partie une heure plus tôt après avoir tout préparé. Située tout au bout de Brookhurst Street, la villa était la dernière avant la falaise dominant la plage. Roy Stockton reposa son verre.

— Si tu mettais un film, sweetheart ? demanda-t-il. Tu m'as dit que tu avais été en louer de nouveaux ?

Un des coins du living était entièrement occupé par un écran de télévision géant, de près de deux mètres de long, un Advent, couplé à un vidéoscope, luxe habituel de la Californie.

Jane se releva et marcha jusqu'à la télé. Elle s'accroupit, ce qui permit à son mari d'admirer sa chute de reins toujours cambrée en dépit de ses quarante-deux ans, et enfonça une cassette dans le vidéoscope, puis appuya sur le poussoir de mise en route. Après quoi elle revint s'asseoir sur le canapé.

L'écran s'alluma. Une image apparut, floue d'abord, puis plus précise. Roy Stockton mit quelques secondes à réaliser qu'il s'agissait d'une bouche de femme engloutissant lentement le sexe d'un Noir qui occupait tout l'écran, en diagonale. Le gros plan s'élargit, montrant les deux protagonistes, une blonde et un Noir musculeux vêtu uniquement d'un caleçon de laine blanche qui faisait ressortir d'une façon obscène son énorme verge.

Roy Stockton sentit son estomac s'alourdir brusquement. Son cœur se mit à pomper plus vite le sang dans ses artères. Sa pomme d'Adam monta et descendit rapidement. Comme la bouche sur l'écran de la télévision.

Il se tourna vers sa femme, essayant de ne pas paraître idiot. Jane

Stockton souriait de toute sa grande bouche, une bouche qui l'avait toujours fasciné, avec des dents blanches et régulières de fauve. Une lueur trouble brillait dans ses yeux noirs.

— Je l'ai loué tout à l'heure, dit-elle avec un sourire ambigu. (Elle rit.) J'ai pensé que ça t'amuserait. Pour une fois que nous sommes tranquilles...

Amuser n'était pas le mot. Roy Stockton avait l'impression que son poulx battait trois fois plus vite, que son ventre s'embrasait. Il n'osait plus regarder Jane en face. Elle avait toujours cherché à rompre la monotonie sexuelle de dix-huit ans de vie commune.

Bien entendu, Roy Stockton ne soufflait mot à ses collègues de la CIA de ces petits débordements. L'Eastern Establishment qui régnait sur la « Company » était plutôt strict, côté puritanisme.

Roy Stockton avait toujours été porté sur les femmes.

La soirée s'annonçait bien. Il se laissa aller en arrière, une main sur la cuisse de Jane, incapable de détacher ses yeux de l'écran géant où la fellation continuait, dans une sorte d'irréalité due à la taille de l'image. Ce sexe noir semblait prodigieux sur l'immense écran de l'Advent. Roy Stockton frémit lorsque les doigts de Jane se posèrent doucement sur sa cuisse. Elle pencha sa bouche contre son oreille.

— Tu veux que je te fasse la même chose ?

Il sourit, trop embarrassé pour répondre. Jane Stockton prit le remote-control(2) de la télé posé à côté d'elle et appuya sur le bouton « son ». Aussitôt, des soupirs d'extase, trop appuyés pour être honnêtes, envahirent la pièce, couvrant le bruit du zip descendu prestement par des doigts agiles. Roy Stockton faillit crier lorsque les doigts de sa femme se refermèrent autour de lui. L'image changea brusquement sur l'écran, laissant la place à un gros plan de vagin à rendre impuissant un obsédé sexuel. Roy ferma les yeux. Dans un crissement soyeux, sa femme glissa à ses pieds, sur la moquette ivoire, sans le lâcher. La pointe d'une langue chaude l'effleura. La sensation exquise dura une fraction de seconde, troublée aussitôt par un bruit clair venant de la partie de la maison située de l'autre côté de la piscine. Comme une vitre brisée. Roy Stockton sursauta. Jane releva la tête et demanda d'une voix surprise :

— Je t'ai fait mal ?

Roy Stockton tendait l'oreille. Le silence était retombé. Cependant, il était sûr de ne pas avoir rêvé. Huntington Beach était un quartier hautement résidentiel, avec de fréquentes patrouilles de police, et il n'y avait presque pas de cambriolages. Mais c'était samedi soir et on ne savait jamais. Il ne pourrait pas se laisser aller sans avoir vérifié ce qui se passait.

— J'ai entendu du bruit, dit-il. Dans le jardin. Du côté de la chambre. Je préfère aller voir.

Jane Stockton se redressa à son tour, inquiète.

— Tu es sûr ? Je vais appeler la police.

— Non, ce n'est pas la peine, fit Stockton. Il n'y a probablement rien. Mais je vais aller voir si quelque chose n'est pas resté ouvert.

Il se leva et, machinalement, se rajusta. Jane en fit autant.

— Je viens avec toi.

Gentiment, il la força à se rasseoir.

— Non, reste là.

Il sortit du living et traversa le couloir menant à la pièce qui lui servait de bureau, un ancien garage. Il ouvrit un classeur et y prit un gros automatique noir, un Smith et Wesson à 14 coups, enveloppé d'un chiffon huilé. Son arme de service. Tous les fonctionnaires de la CIA avaient droit à une arme de poing. Roy Stockton n'avait pas touché à la sienne depuis des mois. Il serra les doigts autour de la crosse, fit coulisser la culasse, aperçut le cuivre d'une cartouche, déjà engagée dans le canon. Il vérifia le cran de sûreté et repartit vers le living, se sentant un peu ridicule avec cette arme puissante. Mais l'Amérique était un pays violent. Une heure plus tôt, à la télé, il avait vu le gouverneur de l'Alabama exhorter les teamsters(3) non-grévistes à s'armer et à tuer tous ceux qui tenteraient de s'opposer à leur travail... Pour parvenir à leur chambre, à l'autre extrémité de la maison construite en U, il fallait repasser par le living-room. Au passage, il allait rassurer Jane.

Le canapé, où il l'avait laissée, était vide. Il avança un pas de plus, sans inquiétude, et se figea sur place. Comme s'il avait reçu le poids d'une presse hydraulique sur les épaules. Il eut l'impression que son estomac se contractait jusqu'à n'être plus qu'une poche minuscule, que sa bouche s'asséchait d'un coup.

— Drop your gun, and fast(4) ! fit la voix inconnue.

Jane Stockton était debout, à l'autre bout du living, les traits déformés par la terreur. Mais Roy Stockton ne vit que le rasoir. Une lame d'acier au tranchant posé sur la gorge de sa femme. Celui qui tenait l'arme ressemblait à un animal énorme. Son bras velu enserrait la taille de Jane, la maintenant contre lui. Il la dominait d'une bonne tête, ce qui permit à Roy Stockton de voir l'épaisse moustache, le nez épaté, les petits yeux noirs enfoncés dans la graisse, le front bas mangé par les cheveux d'un noir huileux. « Un Mexicain », pensa-t-il aussitôt.

Il demeura cloué sur place, l'automatique à bout de bras, glacé d'horreur, ne sachant que faire. Et soudain, trois autres silhouettes pénétrèrent dans le living par la porte opposée à lui. Identiques à celui qui menaçait sa femme : le blue-jean, la chemise bariolée, une grosse ceinture maintenant le ventre. Les moustaches retombaient autour des grosses bouches, comme taillées en série ; quatre paires d'yeux noirs,

sans plus d'expression que le canon d'un fusil, le fixaient. Ces « animaux » énormes devaient peser à eux quatre une demi-tonne. Les trois nouveaux venus s'étaient déployés face à Roy Stockton, les bras le long du corps. Celui qui avait parlé répéta de sa voix rocailleuse :

— Drop your gun.

Roy Stockton hésita une fraction de seconde. Aussitôt, la main qui tenait le rasoir fit un mouvement imperceptible, et un filet de sang apparut sur la gorge blanche de Jane Stockton. Celle-ci poussa un hurlement strident.

— Roy !

Sans plus réfléchir, l'Américain laissa tomber son arme, presque machinalement. L'automatique s'enfonça dans la moquette ivoire sans le moindre bruit. L'homme qui avait parlé lâcha Jane, s'avança sans se presser, ramassa l'arme et la glissa dans sa ceinture, après avoir vérifié le chargeur. Le film porno continuait à se dérouler sur l'énorme écran, incongru et obscène, observé du coin de l'œil par les intrus. Roy Stockton fit un effort pour recouvrer son sang-froid. Il n'avait que très peu d'argent dans la maison et encore moins de bijoux.

Il s'approcha de sa femme qui se blottit aussitôt dans ses bras. La coupure de son cou saignait légèrement. Il lui caressa les cheveux.

— Que voulez-vous ? demanda-t-il à celui qui avait ramassé son arme.

Celui-ci tendit la main droite.

— La clef.

— Quelle clef ?

Silencieusement, l'intrus écarta Stockton sans brutalité et se dirigea vers le bureau en lui faisant signe de le suivre. Là, il décrocha un tableau abstrait et le jeta par terre. Derrière apparut la porte blindée d'un coffre scellé dans le mur. Roy Stockton sentit le sang se retirer de son visage. Il n'était pas question d'ouvrir ce coffre. Le Mexicain se retourna, la main ouverte.

— La clef et la combinaison.

— La clef est à mon bureau, fit Stockton fermement. Et de toute façon, il n'y a pas d'argent dans ce coffre.

Il s'attendait à ce que le Mexicain le frappe. Mais celui-ci se contenta de secouer la tête et de laisser tomber :

— Bullshit !⁽⁵⁾

Il siffla entre ses doigts, sans se déplacer. Quelques instants plus tard, les trois autres apparurent. L'un poussait Jane Stockton devant lui, lui maintenant les poignets derrière le dos. Le premier attendit que tout le monde soit entré dans la pièce, puis arracha l'automatique de sa ceinture et le braqua sur Roy Stockton.

— Vous vous prépariez à une petite fête, fit-il ironiquement. On va s'inviter. Your lady will appreciate. Sure!⁽⁶⁾

Il adressa un signe de tête à celui qui maintenait Jane. Aussitôt, ce dernier la saisit par les avant-bras et la courba contre le dossier d'un haut canapé marron. Un autre s'approcha et, brutalement, saisit Jane Stockton par la nuque, la penchant en avant, lui enfonçant le visage dans les coussins. Le troisième s'approcha par-derrière et souleva la jupe de Saint-Laurent, découvrant le haut des bas, le porte-jarretelles, le slip noir bordé de dentelle. Des deux mains, il le déchira, puis défit sa ceinture sans hâte, faisant tomber sur ses chevilles son jean et un slip rouge. Roy Stockton poussa un cri étouffé et se rua en avant. Le canon du Smith et Wesson se releva, braqué sur sa poitrine.

— You keep movin', you dead(7), fit le Mexicain.

Jane Stockton sanglotait convulsivement, la tête dans le velours marron. Lentement, le Mexicain frottait son ventre nu contre ses reins découverts. Celui qui maintenait les poignets de la femme s'était écarté, de façon à ne pas gêner son compagnon. Avec horreur, Roy Stockton regardait les jambes et les fesses couvertes de poils noirs de celui qui s'apprêtait à violer sa femme. Il eut à peine le temps d'entrevoir son sexe maintenant développé. Presque sans tâtonner, il venait de s'enfoncer brutalement en elle. Jane Stockton hurla, mais celui qui lui pressait la nuque lui enfonça encore plus le visage dans les coussins, et son cri se mua en un gémissement étouffé.

L'homme qui la violait prenait son temps. S'accrochant des deux mains au rebord du canapé, il donnait de furieux coups de boutoir, d'un élan de tout son corps, faisant trembler le canapé et arrachant à Jane Stockton des cris de plus en plus violents. Brusquement, il émit un grognement aigu et resta immobile, les mains crispées sur le dossier qui lui servait d'appui, écrasant les fesses blanches sous son poids.

Jane Stockton, cassée en deux, ressemblait à une poupée brisée. Celui qui venait de la violer s'était à peine retiré que le Mexicain qui lui avait maintenu la nuque la força à redresser la tête. Celle-ci arrivait juste à la hauteur de sa ceinture. De la main gauche, il la défit, descendit son zip, fit glisser son slip sur ses cuisses, écrasa la bouche de Jane Stockton contre son bas-ventre.

— Go !

Comme elle restait prostrée contre lui, il plongea la main gauche dans son jean et en ressortit un rasoir semblable au premier qu'il ouvrit d'un coup de pouce. Jane Stockton vit la lame à quelques centimètres de sa gorge et bredouilla une supplication. Pour toute réponse, la lame s'appuya à l'endroit où son cou était déjà entaillé.

Alors, ravalant ses larmes, elle se résigna à faire ce que l'homme exigeait d'elle.

Roy Stockton se sentait devenir fou. Son regard allait de l'arme braquée sur lui à sa femme martyrisée. Il remonta, chercha une

expression dans les yeux de celui qui le tenait en respect. Il n'y vit qu'une froideur implacable. Il était persuadé que s'il avançait, l'autre l'abattrait. De toute façon, ils étaient quatre. Physiquement, il ne pouvait pas lutter. Pourtant, il fit un pas en avant. Le Mexicain balaya l'air de son bras, le frappant avec l'automatique sur la pommette gauche. La douleur le rejeta en arrière.

— Restez où vous êtes !

Étourdi, Stockton tenta de rassembler ses esprits, cherchant à comprendre. Ce n'étaient pas de simples « chicanos » ayant abusé de la bière un samedi soir. Les quatre agresseurs étaient parfaitement calmes, lucides et à jeun. Ils voulaient le briser.

Soudain, l'homme debout devant le canapé poussa son ventre en avant avec un grognement extasié. Jane Stockton parvint à écarter son visage et retomba contre le velours marron, sanglotant hystériquement. De nouveau, l'homme armé tendit la main.

— La clef.

Roy Stockton était tellement horrifié qu'il ne put répondre. Aussitôt, l'horreur recommença. Celui qui n'avait pas encore profité de Jane Stockton prit la place de son compagnon. Après s'être frotté quelques instants contre la croupe de sa victime, il se colla à elle et donna un violent coup de reins. Le cri de Jane Stockton fit trembler les murs. Elle se redressa comme un arc qu'on bande, le visage inondé de larmes, les yeux fous. Son tortionnaire recula et la déchira de nouveau. À l'angle de son corps et aux cris de sa femme, Roy Stockton comprit que l'horreur avait monté d'un cran. Il se rua, les mains en avant, mais de nouveau, le canon de l'automatique frappa son visage, l'assommant à demi, et il recula jusqu'au mur, pleurant de rage et de désespoir. Le Mexicain qui violait sa femme soufflait comme un bœuf, prenant tout son élan, comme s'il effectuait un mouvement de gymnastique. Il finit enfin par exploser de plaisir à son tour, s'écarta et se rajusta tranquillement.

Jane Stockton n'essaya même pas de bouger. Un de ses bas, arraché, pendait sur sa cheville ; tout son corps tremblait.

Le Mexicain « parlant » attendit quelques instants, puis tendit de nouveau la main gauche et demanda d'une voix égale :

— Maintenant, vous ouvrez ce coffre ?

Roy Stockton expulsa tout l'air de ses poumons. Sa terreur, son dégoût et son affolement s'étaient mués en une haine glaciale, viscérale, qui lui vidait le cerveau. Ils ne pouvaient pas aller plus loin. Il devait tenir. Il ne pouvait pas ouvrir le coffre. Il maudit son habitude de l'utiliser au lieu de celui de Century Plaza. Dire qu'il avait toujours pensé que c'était plus sûr !

— Je vous ai dit qu'il n'y a pas d'argent, répéta-t-il. Seulement des papiers sans valeur.

— Vous l'ouvrirez, fit calmement le Mexicain. Nous avons toute la nuit.

Roy Stockton hésita de nouveau, saisi par la panique. Jane se redressa lentement et s'effondra sur la moquette derrière le canapé. Les trois hommes qui l'avaient violée s'étaient rajustés et attendaient, les bras croisés. C'était un cauchemar.

— Je n'ouvrirai pas ce coffre, fit Roy Stockton.

Il fallait tenir. Le chef secoua la tête, se retourna vers ses hommes et leur lança :

— On continue...

Aussitôt, deux des Mexicains ramassèrent Jane Stockton et la traînèrent jusqu'à une chaise. Le troisième alla farfouiller derrière les rideaux, et revint, avec deux longues cordelettes. L'une servit à attacher Jane Stockton à la chaise. Avec l'autre, le Mexicain fit une sorte de nœud coulant qu'il passa autour du cou de la femme. Puis il se plaça derrière elle, tenant les deux bouts de la cordelette dans ses énormes poings.

Roy Stockton chercha à endiguer la panique qui le gagnait. Ils bluffaient. C'était un horrible bluff. Il fallait tenir. Gagner du temps. Il y avait des patrouilles. Si les policiers voyaient une voiture inconnue en face de son domicile, ils risquaient de venir vérifier. Ils seraient sauvés. Il se voyait déjà avec les quatre monstres menottes, penauds. Il les tuerait. Oui, il les tuerait. La voix du Mexicain lui parvint dans un brouillard :

— Si vous n'ouvrez pas ce coffre, nous allons étrangler votre lady.

Stockton avala sa salive sans répondre. Il vit les deux poignets du bourreau de Jane s'écarter horizontalement du cou de sa femme, tirant les extrémités de la cordelette. D'abord, Jane Stockton ne bougea pas, puis elle poussa un grognement rauque. Sa tête penchée sur sa poitrine se redressa. Désespérément, elle se mit à gigoter, cherchant à libérer ses mains.

En vain.

La corde continuait à s'enfoncer dans sa gorge, disparaissant entre les chairs. Jane Stockton ouvrit la bouche, poussa une sorte de croassement hideux. Les yeux lui sortaient de la tête. Roy comprit qu'elle allait mourir.

— Stop ! hurla-t-il.

— Stop, répéta le chef.

Le Mexicain cessa de serrer, et l'air arriva de nouveau aux poumons de Jane Stockton. Les cheveux collés au front par la sueur, la bouche ouverte, les yeux hagards, elle luttait pour ne pas s'évanouir. Roy Stockton se sentait au bord de la folie. Il tenta un ultime effort.

— Vous ne savez pas qui je suis, dit-il d'une voix qu'il essayait de rendre ferme. J'appartiens à une des plus puissantes agences fédérales

de ce pays. Vous allez avoir le FBI aux trousses si vous n'arrêtez pas immédiatement.

L'autre secoua la tête avec un sourire ironique.

— Bullshit, répéta-t-il.

D'un geste, il fit signe à l'homme qui se tenait derrière Jane. Cette fois, le Mexicain serra d'un coup. Roy Stockton crut que sa femme allait rompre ses liens tant son sursaut fut violent. La bouche grande ouverte, elle suffoquait, crachant, sous les regards impassibles des quatre bourreaux. Celui qui la tenait relâcha sa pression quelques instants, et elle émit un son rauque, atroce.

— R... rrr. Roy !

Le mot frappa l'homme de la CIA comme une dague en plein cœur. Sa vue se brouilla. Il plongea fébrilement la main dans sa poche. Brisé, ne voulant plus qu'une chose : qu'ils s'en aillent. On lui pardonnerait, on comprendrait. Il se disait cela, sachant que ce n'était pas vrai. Qu'on ne pardonnait rien dans les sphères où il se trouvait.

— Tenez, bredouilla-t-il. Tenez ! Arrêtez.

— Ouvrez vous-même, fit le Mexicain en s'écartant devant le trousseau de clefs comme si c'était un serpent.

De nouveau, Jane pouvait un peu respirer. Bruyamment, Roy Stockton s'activa dans les trois serrures du coffre, tourna dans le mauvais sens, recommença en jurant, les mains tremblantes, enfonça la clef à la casser, puis tira à lui la lourde porte, avec l'impression de retirer un poids de dix tonnes de sa poitrine.

Le Mexicain l'écarta aussitôt violemment et s'approcha du coffre. L'étagère du dessous contenait une maigre liasse de billets qu'il s'appropriâ, des papiers qu'il jeta par terre et trois écrins qu'il ouvrit, empochant leur contenu.

En haut se trouvait une grosse enveloppe jaune cachetée. Le Mexicain la prit et l'ouvrit. Roy Stockton sentit les battements de son pouls s'accélérer. Ce n'était pas possible, il s'agissait d'une erreur. Ils ne pouvaient pas vouloir cela.

— Arrêtez, fit-il d'une voix étranglée. Ces documents...

De la main gauche, le Mexicain le gifla, lui ouvrant la lèvre supérieure, puis sortit de l'enveloppe une lettre qu'il parcourut. Roy Stockton vit la lueur de satisfaction dans ses yeux noirs avant qu'il repousse la lettre à l'intérieur.

— Thank you, dit-il.

Roy Stockton regardait la porte du coffre grande ouverte avec encore les clefs dessus. Les trois autres attendaient immobiles. Le chef fit un signe de tête. Aussitôt, l'homme qui était resté derrière Jane Stockton empoigna les deux bouts de la cordelette et tira de toutes ses forces. Horrifié, Roy Stockton vit les veines sur les tempes de sa femme se gonfler à éclater, ses yeux jaillir de leurs orbites, sa bouche

s'ouvrir sur un gargouillis rauque. Elle resta ainsi quelques instants, ses poumons cherchant désespérément de l'air. En train de mourir. Roy Stockton se rua en avant avec un cri sauvage. Une seconde plus tôt, il se voyait déjà au téléphone, alertant le shérif de Huntington Beach. Le Mexicain avança le pied. Roy Stockton ne put s'arrêter dans son élan. Il plongea sur la moquette, heurtant douloureusement le pied de la table. Étourdi, il mit quelques secondes avant de songer à se relever. Le Mexicain s'approcha sans hâte, le bras tendu, prolongé par le gros pistolet automatique noir. Visant le dos de l'homme étendu.

Trois détonations se succédèrent. La première balle entra à la naissance de la nuque, les deux autres brisèrent la colonne vertébrale de Roy Stockton. Il n'entendit même pas le cri d'agonie de sa femme arc-boutée sur sa chaise. Tous ses muscles bandés, le Mexicain serrait. On ne voyait plus la corde entre les chairs tuméfiées du cou. Brusquement, la tête de Jane Stockton retomba sur sa poitrine, les yeux restèrent vitreux, injectés de sang. La langue pendait, noirâtre, hors de la bouche.

L'âcre odeur de la cordite flottait dans la pièce. Le Mexicain sortit un mouchoir de sa poche, essuya soigneusement la crosse du Smith et Wesson et le jeta par terre. Les trois autres hommes étaient déjà en train de faire glisser la porte-fenêtre donnant sur le jardin et de sortir à la queue leu leu. Au passage, le chef aperçut les images du film porno qui continuait à se dérouler dans le living. Il serrait contre son bras la grosse enveloppe jaune. C'est lui qui prit le volant de la camionnette blanche aux flancs marqués « Sanitation », garée dans le driveway, derrière la Buick de Roy Stockton.

Ils remontèrent Brookhurst Street déserte, jusqu'à Adams Avenue où ils tournèrent à gauche. Pour reprendre ensuite Beach Boulevard vers l'est, jusqu'au San Diego Freeway. Le véhicule blanc prit la rampe d'accès direction nord et se glissa dans la circulation filant vers Los Angeles. Le conducteur se détendit. Content de lui. Il venait de gagner plus en une heure qu'en deux ans de travail. Il se retourna vers celui qui avait étranglé Jane Stockton :

— You O.K. ?

L'interpellé frotta ses mains pleines de sueur l'une contre l'autre.

— Je prendrais bien une bière.

— On va s'arrêter bientôt, assura le chef.

Il accéléra, veillant à ne pas dépasser cinquante-cinq miles à l'heure, vitesse que personne ne respectait pourtant. Mais c'eût été trop bête de se faire arrêter maintenant... Pour se changer les idées, il repensa à la femme. Il avait été idiot de ne pas en profiter, lui aussi.

CHAPITRE II

Irving Blackjack observait d'un œil inquiet la mer grise et les creux énormes panachés de houle blanche qui s'étendaient à l'infini. Dans cette partie du Pacifique Nord, il ne faisait pratiquement jamais beau. Heureux si l'on n'avait pas des creux de sept ou huit mètres... À travers les surfaces vitrées du poste arrière du Glomar Explorer, on se sentait à peine en sécurité. Un des téléphones posés sur un bureau sonna. Un appareil rouge relié à une machine qui codait et décodait automatiquement les communications émanant de Century Plaza, le quartier général de l'opération Matador, à près de cinq mille kilomètres de distance de Los Angeles. Il souleva le récepteur et annonça :

— Blackjack speaking.

Il était un des trois « supervisors » de la CIA sur le navire, se relayant toutes les huit heures, contrôlant totalement le déroulement des opérations. Même le commandant du Glomar Explorer lui obéissait au doigt et à l'œil. Si Blackjack lui avait ordonné de mettre à feu les charges explosives disposées aux quatre coins de la coque, envoyant par le fond un bateau de cinq cent cinquante millions de dollars en quelques minutes, il aurait obéi... Irving Blackjack sentit le sang se retirer de son visage en entendant ce que son correspondant lui annonçait. À demi levé de son siège, il explosa :

— Mais c'est impossible ! Clémentine a commencé à descendre il y a deux heures ! Tout marche bien. Le temps s'améliore... Nous...

À l'autre bout du fil, la voix sèche le coupa. L'ordre venait directement du National Security Council, la plus haute autorité après le Président des États-Unis. Il n'était pas question de ne pas obéir. Il y eut un « clic ». Son correspondant avait raccroché. Irving Blackjack en fit autant, secouant la tête tout seul.

— Holy shit ! murmura-t-il entre ses dents.

Son œil se posa sur le calendrier. 5 juillet. Bien qu'on fût en plein été, il y avait un vent violent de quarante-cinq nœuds, une houle démente, et le ciel restait menaçant. Et encore le Pacifique s'était calmé. Depuis quatre jours, il se maintenait par des creux de sept ou huit mètres au point déterminé par les ordinateurs : 65° ouest et 30° nord, environ à sept cent cinquante miles au nord-ouest des îles Hawaï. En plein Pacifique Nord. Par un temps à ne pas mettre un Terreneuvas dehors.

Maintenant il fallait tout arrêter et repartir... C'était à pleurer. Les cent quarante hommes du Glomar Explorer allaient être fous furieux. Pendant quelques instants, Irving Blackjack fixa d'un regard vide

l'énorme derrick de soixante mètres de haut qui occupait le centre du navire. Une machine automatique ressemblant à un monstre de science-fiction le « nourrissait » en tubes qui s'enfonçaient dans la mer, sous le Glomar Explorer, à raison de un mètre quatre-vingts par minute.

Il décrocha un téléphone vert, le reliant à Jim Clark, le chef des opérations.

— Jim, annonça-t-il. Ici Blackjack. On arrête tout. Ordre de Washington. On remonte la bête et on fait demi-tour.

Il dut écarter l'écouteur de son oreille pour ne pas être assourdi par les hurlements de Jim Clark.

* *

*

Le tube qui s'enfonçait doucement dans le Pacifique s'arrêta tout à coup. Il resta immobile de longues minutes, puis commença à tourner en sens inverse. Il remontait. Des hommes couraient dans tous les sens, inversant la manœuvre délicate. Jim Clark entra en coup de vent dans la dunette où Irving Blackjack contemplait l'Océan d'un air morose.

— Mais enfin, qu'est-ce qui se passe ? exposa-t-il. C'est dingue.

Blackjack haussa les épaules.

— Je n'en sais pas plus que vous. Il doit y avoir une menace d'intervention soviétique. Des sous-marins et des navires de surface...

Jim Clark secoua la tête.

— Bullshit ! Nos radars et nos sonars nous l'auraient dit. Il n'y a rien à cinq cents miles à la ronde. Le cas est prévu. Sauf avec des plongeurs, ils ne peuvent s'apercevoir de rien. Or, nous savons comment traiter les plongeurs...

— Peut-être un satellite, alors.

— Pas possible non plus, coupa Clark. De là-haut ils ne peuvent voir que nous. Et ils nous ont déjà vus.

Blackjack écarta les bras en un geste d'impuissance.

— Que voulez-vous que je vous dise ! Il a fallu une raison super-importante pour que Langley décide d'arrêter. On le saura plus tard.

Jim Clark sortit en claquant la porte. Laissant l'homme de la CIA à ses pensées moroses. Il imaginait l'énorme structure de Clémentine, cinquante-quatre mètres de long, quinze de large, six de haut, en train de remonter lentement des profondeurs, tirée par les tubes, pour reprendre sa place dans la « moonpool », l'immense cale occupant toute la partie centrale du Glomar Explorer.

Il resta plongé dans son cafard les trois heures suivantes. Endormi par le ronronnement des moteurs électriques. Sur le pont les visages

s'étaient fermés.

Beaucoup plus tard des voyants verts s'allumèrent sur le tableau de contrôle devant lui. Les portes de la « moonpool » venaient de se refermer sur Clémentine Bientôt le Glomar Explorer allait pouvoir se remettre en route. Puis d'autres voyants jaunes clignotèrent à leur tour. On remontait les quatre « transpondeurs » immergés autour du navire, qui donnaient chaque seconde les positions respectives du Glomar Explorer, de Clémentine et de sa cible...

Peu après, le Glomar Explorer commença à tanguer et à rouler dans la mer déchaînée.

Les ordinateurs avaient coupé le système stabilisateur automatique compensant l'action des vagues et permettant au navire de demeurer strictement immobile par des creux de cinq mètres. Le grondement des machines se fit plus sourd. L'étrave commença à avancer dans une écume blanche, cap au sud-est. Ils retournaient à leur mouillage habituel depuis le début de l'opération. La pointe de Punoona, en face de Lahaina, dans l'île de Maui, archipel de Hawaï.

Irving Blackjack se prit la tête à deux mains, essayant de réprimer les larmes qui montaient à ses yeux. Tant d'efforts et de risques pour aboutir à un contrordre !

Et pourquoi, bon sang, pourquoi ? La CIA avait prévu tous les cas. Même une attaque par des navires de guerre russes. Invisibles à trente mille pieds, des Phantoms de la Navy veillaient sur le Glomar Explorer jour et nuit. La station d'écoute de Hawaï, qui surveillait tous les mouvements des sous-marins soviétiques dans le Pacifique, entourait le Glomar Explorer d'un filet de protection électronique. Deux sous-marins de la classe Tresher tournaient autour de lui, en plongée.

Pourtant, Washington venait de donner l'ordre de suspendre l'opération Matador. La plus coûteuse dans l'histoire de la CIA.

* *

*

Richard Berkins posa le crayon qui lui servait à faire ses mots croisés et décrocha le téléphone qui bourdonnait sur son bureau.

— Good afternoon, CIA, annonça-t-il d'une voix indifférente.

Chaque jour, il avait une vingtaine d'appels à ce numéro public que l'on trouvait dans tous les annuaires du téléphone, le 622 68 75. Il servait théoriquement aux bons citoyens désirant dénoncer des menées anti-nationales ou revenant d'un voyage à l'étranger et croyant détenir des informations vitales pour leur pays. Dans 99 % des cas, il s'agissait de fous ou de choses sans intérêt que l'on vérifiait cependant scrupuleusement, aux frais du contribuable. Dans chaque grande ville des USA on pouvait appeler la CIA.

— Écoutez bien, fit une voix d'homme, à l'autre bout du fil. Vous allez dire à vos patrons que s'ils veulent récupérer les papiers qui se trouvaient dans le coffre de Mr. Stockton, il faut qu'ils versent cinq millions de dollars.

— What !

— Attendez, fit la voix à l'autre bout du fil, avec une intonation menaçante. Dites-leur aussi qu'ils ont vingt-quatre heures pour se décider. Je vous rappelle demain à la même heure.

— Eh, attendez... Vous... Qui...

« Clac ». L'inconnu avait raccroché. Richard Berkins demeura immobile, contemplant à travers la baie vitrée un énorme « 747 » aux couleurs d'Air France qui se préparait à se poser à Los Angeles, sur l'aéroport international. Ce bureau « officiel » de la CIA se trouvait au douzième étage du Tishman Building, sur Century Boulevard, à quelques centaines de mètres du terminal.

L'employé de la CIA hésita quelques secondes. Cela ressemblait furieusement à une plaisanterie. Il appuya sur un bouton, rembobinant la bande qui enregistrait automatiquement tous les appels, puis se repassa la communication. La voix inconnue était calme, mesurée, avec un rien d'ironie. Le nom qui avait été donné correspondait bien avec celui de la victime d'un meurtre récent et horrible. Mais Richard Berkins n'avait jamais entendu dire que la victime fit partie de la CIA.

Il décida quand même de prévenir son « supervisor ». Rapidement, il tapa le numéro sur les touches et annonça respectueusement :

— Sir, il vient de se passer quelque chose qui m'intrigue.

Il lut le message, l'autre ne le laissa pas terminer.

— God Almighty !⁽⁸⁾ s'exclama-t-il. J'arrive. Ne parlez de ce truc à personne. Vous m'entendez, à personne. Super-sensitive...

Il en bégayait, à la limite de l'hystérie. Richard Berkins raccrocha. Songeur. Pour venir de Downtown Los Angeles, il y en avait pour quarante minutes au bas mot. Il avait largement le temps de finir ses mots croisés.

Vingt minutes plus tard, le « supervisor » fit irruption dans son bureau.

— Faites-moi écouter cela, ordonna-t-il.

Trois fois de suite, il écouta la bande. Puis il releva la tête et dit d'un ton plus calme :

— Vous allez me donner cette bande et ne parler de ceci à personne, même dans le service. Il s'agit d'une affaire qui intéresse la sécurité de la nation. Vous êtes de service demain ?

— Yes Sir, fit l'employé intimidé.

— Très bien. Vous répondrez. Entre-temps, vous aurez reçu des instructions.

CHAPITRE III

Les hommes qui se trouvaient réunis autour de la table ovale représentaient la fine fleur du monde parallèle. Le directeur de la Central Intelligence Agency ; le directeur de la National Security Agency. Celui de la Domestic Opérations Division de la CIA, David Wise, patron du « directorate » des opérations, la branche « noire » de la CIA, le directeur du National Reconnaissance Office, chargé de tous les satellites d'observation militaires ; quatre membres du National Security Council ; le sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères ; deux aides du Président des États-Unis, spécialistes des questions de renseignement ; le directeur de la DOD pour la côte Ouest ; un analyste au plus haut niveau des affaires soviétiques et l'homme qui avait eu l'idée du projet Matador, Michael Sanders. Des lunettes d'écaille, des cheveux gris et les traits tirés. Son teint crayeux révélait une grave maladie. Il souffrait d'un cancer généralisé et tout le monde le savait, y compris lui. Mais il avait refusé d'être déchargé du projet Matador.

La réunion se tenait au sixième étage de l'Executive Wing de Langley, dans une grande pièce rectangulaire aux murs recouverts de boiseries. La seule décoration était le sigle de la CIA. Pas d'alcool. David Wise buvait un Pepsi-Cola et il y avait une demi-douzaine de bouteilles de Perrier, le dernier chic, aux États-Unis.

Tous les yeux se tournèrent vers Michael Sanders. Il avait évoqué le problème, le matin même, en prenant son petit déjeuner avec le Président des États-Unis.

— Monsieur Sanders, dit le directeur de la Central Intelligence Agency, nous vous écoutons.

Michael Sanders croisa devant lui ses doigts aux articulations douloureuses. Il avait une voix basse, difficilement perceptible, comme usée.

— Le Président a été tout à fait formel, dit-il. Le projet Matador ne peut être mené à son terme que dans le plus grand secret. Si les documents volés étaient rendus publics, il faudrait y mettre fin immédiatement, quelles que soient les pertes. D'ailleurs, dès l'annonce du vol chez Roy Stockton, il y a deux jours, nous avons suspendu les opérations. Le Glomar Explorer fait route en ce moment vers l'île de Maui qu'il atteindra demain.

— Pouvons-nous savoir en quoi consistaient ces documents volés ? demanda le directeur de la NSA.

— Certainement, dit Michael Sanders. Il s'agit d'une série de mémos détaillant le rôle des différentes corporations impliquées dans

ce projet ainsi que les compensations financières qu'elles ont reçues. Il y a même une note manuscrite de Mr. Turner...

— God ! soupira le directeur du National Security Council. Ce n'est pas la peine d'en dire plus. Est-on certain que l'homme qui a téléphoné cette demande de rançon n'est pas un plaisantin ?

— On en sera sûr demain, laissa tomber le directeur de la CIA. En lui posant des questions sur ces documents. Mr. Sanders sera là en personne. Il prendra l'avion tout à l'heure.

— A-t-on une idée de sa personnalité ? demanda un des aides du Président, un jeune Géorgien boutonneux et attentif.

— No. Sir.

— A-t-on prévenu le FBI ?

— No, Sir.

— Le Los Angeles Police Department ?

— No, Sir. Ce serait trop dangereux. À cause des indiscretions possibles.

— Même avec le FBI ? protesta l'aide du Président qui avait dû aller beaucoup au cinéma.

— Sir, remarqua, un peu agacé, le chef de la Central Intelligence Agency, nous n'avons même pas tenu au courant du projet Matador l'Army Intelligence. Ce n'est pas pour informer le FBI... Il y a des gens chez eux qui ne nous aiment pas beaucoup...

Un ange passa, qui avait les traits ridés de feu Edgar Hoover, l'ancien patron du FBI. Le silence se prolongea quelques instants.

De nouveau, le directeur de la NSA se tourna vers Michael Sanders.

— Que conseillez-vous, Sir ?

Michael Sanders mit un certain temps à répondre.

— Si nous voulons continuer le projet, dit-il d'une voix lasse, nous n'avons pas le choix, il faut payer. Il est hors de question de mettre la police locale ou le FBI au courant. Nous ne pouvons même pas leur dire ce que nous recherchons. Le Los Angeles Times a des informateurs très bien placés au sein de la police. Nous avons eu assez de mal pour garder le projet Matador secret jusqu'ici.

— Cinq millions de dollars, c'est une somme colossale, remarqua d'une voix accablée l'aide du Président.

Il en gagnait huit cents par semaine...

— L'annulation de Matador représenterait une perte sèche de plus de sept cents millions de dollars, remarqua froidement le directeur de la CIA. Cela nous a pompé notre budget pour trois ans.

De nouveau un ange passa, les ailes de la belle couleur verte des billets de cent dollars. Le silence se prolongeait. Tous les regards se tournèrent vers David Wise qui fumait une Rothmans, fixant le tapis vert recouvrant la table. Un des membres du National Security Council se lança à l'eau :

— Monsieur Wise, pensez-vous pouvoir résoudre le problème ?

David Wise leva des yeux sans expression et dit d'une voix amorphe :

— S'il s'agit de récupérer les documents en versant une rançon, je le pense. Mais...

— Mais quoi ? fit l'aide du Président.

David Wise eut un sourire totalement dépourvu de joie.

— Je crains que ce ne soit que reculer pour mieux sauter. Si ceux qui ont commis ce double crime sont assez intelligents pour nous faire chanter, ils ont pensé à faire des photocopies... Quand ils auront l'argent, ils reviendront à la charge.

Le directeur de la CIA se tourna vers le responsable du projet Matador.

— Combien de temps faut-il pour réaliser la première partie de l'opération ?

Michael Sanders réfléchit quelques secondes.

— Il y a trois jours de voyage. Il faut compter au minimum une semaine pour l'opération proprement dite. Si le temps est favorable et si l'on peut travailler tout de suite. Et si les Soviétiques ne sont pas trop curieux. À mon avis, trois semaines représentent un minimum raisonnable. Plus l'exploitation, bien entendu.

« Bien sûr, même à ce stade, des révélations pourraient encore être désastreuses, surtout sur le plan domestique.

De nouveau ce fut le silence. Le ciel était implacablement bleu au-dessus des bâtiments blancs de la CIA, et les arbres fleurissaient dans le Maryland. Tous les hommes présents retenaient leur respiration, furieux de frustration. Avoir réussi à garder durant trois ans le secret sur un projet pareil et se heurter à un tel problème... Comme si le Président n'en avait pas assez avec les restrictions d'essence et Salt II ! Le directeur de la Central Intelligence Agency se racla bruyamment la gorge et dit d'une voix sans timbre :

— Je crois qu'il faut payer. Cependant, étant donné l'importance de l'enjeu, j'aimerais que nous votions à main levée. Qui est pour le paiement de la rançon ?

Toutes les mains se levèrent une par une. Seuls les deux aides présidentiels manifestèrent une certaine réticence. Le directeur de la CIA baissa la sienne le premier et parcourut l'assistance du regard. Une certaine satisfaction éclairait son visage sévère.

— Je crois qu'il s'agit d'une décision intelligente, dit-il. Cette somme représente moins de 1 % de l'argent déjà investi.

Un des aides leva la main.

— Sir, objecta-t-il d'une voix un peu trop haute, vous venez de nous dire que payer ne servirait à rien... qu'ils ont sûrement des photocopies.

— Ce n'est pas moi qui l'ai dit, fit remarquer le directeur, c'est Mr. Wise. Mais je serais assez de son avis.

— Alors ?...

David Wise semblait transformé en statue de sel. L'aide se pencha en avant.

— Monsieur Wise, pouvez-vous préciser votre pensée ?

Le patron du « directorate » des opérations adressa un regard vaguement teinté d'ironie au jeune Géorgien qui avait bien quinze ans de moins que lui.

— Absolument, Sir. Si on me laisse les mains libres, je pense pouvoir remonter la filière et terminer cette affaire avec un extrême préjudice pour ceux qui l'ont conçue et réalisée.

L'aide du Président mit bien une minute à comprendre. « Extrême préjudice », dans le jargon de la CIA, possédait un sens bien précis.

Vous voulez dire que vous allez les assassiner ? fit-il d'une voix horripilée.

Sans mot dire. David Wise haussa les épaules. Puis il sortit de sa serviette un paquet de photos qu'il jeta à travers la table vers l'aide du Président.

— Jetez donc un coup d'œil à ces clichés, lança-t-il d'une voix cinglante. Ils ont été pris le lendemain du double meurtre, chez Mr. Stockton.

Le visage déjà pâle de l'aide présidentiel sembla blanchir encore, au fur et à mesure qu'il examinait les horribles photos, les passant ensuite à ses voisins.

— Mrs. Stockton a été violée et sodomisée par trois hommes différents, d'après les constatations médico-légales, précisa d'une voix froide David Wise. Ils l'ont ensuite lentement étranglée.

Un silence lourd régna pendant plusieurs minutes. L'aide présidentiel avait repoussé les photos loin de lui, comme si elles allaient le mordre. Il lissa ses longs cheveux noirs et essaya de reprendre un peu de hardiesse.

— Bien sûr, c'est un abominable forfait, concéda-t-il, mais nous devons observer la loi...

L'ange repassa, cette fois avec la tête de Nixon... David Wise toisa le jeune Géorgien, avec un mélange de rage et de pitié.

— Dans ce cas-là, dit-il, je n'engagerai pas mes gens.

— Mais enfin, qu'est-ce que vous voulez ? fit l'aide.

David Wise eut un sourire mince.

— La paix, fit-il. Le droit de ne répondre à aucune question d'aucune foutue commission du Congrès au sujet de cette histoire. Nous en avons huit sur le dos, dès qu'on lève le petit doigt. Et ce droit, il n'y a que la Maison-Blanche qui puisse me le donner.

Re-silence. L'aide présidentiel, dépassé, ne savait plus où se mettre.

Un des membres du National Security Council brisa la tension en demandant :

— Si nous votions sur la proposition de Mr. Wise ? Pour ma part, je suis pour.

Il leva la main. Imité très vite par tous, sauf les deux aides présidentiels qui baissaient la tête avec un air misérable. Le membre du National Security Council reprit la parole :

— Gentlemen, dit-il, en s'adressant plus spécialement aux deux aides, il se trouve que je vois le Président demain. Je lui expliquerai moi-même le problème et je ne doute pas de sa réponse. Je pense donc, monsieur Wise, que vous pouvez dès maintenant prendre vos dispositions.

Aucun des deux aides ne broncha. Trop heureux d'avoir refile le bébé. David Wise cessa de crayonner sur son buvard.

— Très bien, Sir, dit-il, j'en prends la responsabilité, puisque nous sommes tous d'accord. J'espère que tout se passera bien. Que Dieu nous garde...

* *

*

Jamais le petit bureau de Richard Berkins n'avait contenu autant de monde. L'employé de la CIA dissimulait mal sa nervosité. Du coin de l'œil il observait les occupants de la pièce, des hommes qu'il ne connaissait jusque-là que de nom : Gordon Hawkins, le Deputy Director de l'amiral Turner, grand patron de la CIA, l'air d'un fonctionnaire modèle avec ses lunettes rondes ; David Wise, l'homme des missions secrètes, très élégant avec son costume de flanelle mal adapté à la Californie, fumant des Rothmans à la chaîne. Frank Danon, petit et rougeaud, responsable de la Domestic Opérations Division pour la côte Ouest et un inconnu dont il ignorait le nom, qui paraissait mal en point avec son teint blafard. Sans parler de son « supervisor » et de plusieurs agents arrivés en même temps que David Wise par le charter de Langley.

— À quelle heure doit-il appeler ?

Richard Berkins mit plusieurs secondes à réaliser que Gordon Hawkins s'adressait à lui.

— Vers trois heures, je pense. Sir, bredouilla-t-il. Comme hier.

— Vous le brancherez sur le haut-parleur, demanda Hawkins.

Il était trois heures moins cinq. Ils étaient tous dans le bureau depuis une heure. La ligne était branchée sur une demi-douzaine de dispositifs électroniques qui avaient déjà enregistré plusieurs messages anodins.

Le téléphone sonna. Richard Berkins décrocha et dit d'une voix qui

croassait :

— Good afternoon, CIA.

La voix qu'il avait entendue la veille éclata dans le haut-parleur fixé dans un coin de la pièce. Gouailleuse et sèche.

— Alors, vous leur avez fait la commission, à vos patrons ?

Richard Berkins était si intimidé qu'il demeura muet. Aussitôt David Wise fit un pas en avant et lui arracha le récepteur des mains :

— Ici le directeur de la Central Intelligence Agency, dit-il d'une voix ferme. Qui êtes-vous ?

Il y eut une brève plage de silence. L'homme avait été surpris par le changement de voix. Mais il se reprit aussitôt et lança brutalement :

— Je me fous de savoir qui vous êtes ! Vous voulez raquer oui ou non ? Ou vous préférez qu'on expose vos petites histoires au public ?

— Avant de discuter, fit fermement David Wise, je veux être sûr que vous êtes en possession de ces documents...

Un homme entra en trombe, un papier à la main qu'il mit sous le nez de David Wise.

« Une cabine au coin de Pico Boulevard et Sycomore Avenue », lut-il. David Wise couvrit le récepteur d'une main et lança :

— Envoyez la « task force ».

— Hé, fit la voix dans le haut-parleur, je n'aime pas vos micmacs, je vous rappelle.

Le « clac » retentit dans toute la pièce. Tous se regardèrent. David Wise secoua la tête.

— Mean son of a bitch ! (9) Il ne prend pas de risques. Il n'y a plus qu'à attendre.

Trois minutes plus tard, un autre homme pénétra dans le bureau. Il se trouvait jusque-là dans la pièce voisine, devant un « voice stress analyser » capable de discerner la moindre trace d'émotion dans la voix humaine.

— Il est très calme, annonça-t-il. Sûr de lui. Peu de chances qu'il bluffe. Il a seulement exprimé de l'anxiété avant de raccrocher.

— Merci, dit David Wise.

Ce n'était pas un déséquilibré. Malheureusement. Les minutes passèrent. Le téléphone restait muet. Enfin, il sonna à trois heures quarante-cinq. Cette fois David Wise décrocha lui-même et annonça :

— Good afternoon, CIA.

— C'est moi, fit la voix. Je vais vous lire quelque chose. (Il enchaîna aussitôt :) « le projet Matador sera entrepris sous la gestion de la Sunowar Corporation. Celle-ci s'engage à mener à bien la construction du... »

— Cela suffit, coupa David Wise, nerveusement.

En dehors d'une demi-douzaine de très hauts fonctionnaires et de ceux qui se trouvaient sur le Glomar Explorer, personne ne savait ce

qu'était le projet Matador. L'homme avait les documents volés chez Roy Stockton. Il ne perdit pas de temps, d'ailleurs :

— Vous êtes satisfait ? fit la voix gouailleuse de l'inconnu.

— Vous savez ce que vous encourez en entreprenant ce chantage, dit David Wise. Vous...

L'autre le coupa aussitôt :

— Bullshit. Vous payez ou non ?

David Wise inclina légèrement la tête.

— Oui, dit-il.

— Très bien, fit l'inconnu. Je vous rappelle demain. Préparez le pognon. En coupures usagées de cent dollars.

De nouveau le « clac » dans le haut-parleur. Douloureux. Puis le silence des hommes présents. Le premier, Michael Sanders, le responsable du projet Matador, se leva et sortit de la pièce. Tous le suivirent un par un. David Wise et Frank Danon, le bras droit de l'amiral Turner, patron de la CIA, se retrouvèrent dans le couloir. Ce dernier prit son subordonné par le bras et lui fit face.

— David, dit-il, vous savez ce que nous attendons de vous ? Le Président nous a donné son accord verbal il y a une heure.

Les deux hommes échangèrent un regard long et intense. Dans les cas comme celui-ci, il n'y avait ni mémo, ni archives. Seulement des ordres oraux qui seraient toujours niés par ceux qui les avaient donnés et ceux qui les avaient exécutés. La Division des Opérations manipulait, intriguait, assassinait à l'occasion mais n'avait pas d'existence officielle.

— Yes, Sir, fit David Wise d'une voix neutre.

Ses traits réguliers, un peu affaissés, n'exprimaient absolument rien.

CHAPITRE IV

Malko Linge reporta pour la centième fois son regard sur la porte entrouverte de la cabine téléphonique, à quelques mètres de la Ford. Trois jeunes gens s'en étaient servi d'une façon qui lui avait paru interminable. La voiture était garée sur une petite esplanade desservant le plus grand magasin de disques de Hollywood et quelques boutiques, sur le côté nord de Sunset Boulevard, presque au coin de Doheny Drive. Le goudron était brûlant. De l'autre côté de l'esplanade, des torrents de musique pop sortaient des entrailles du magasin de disques. À l'avant de la Ford se trouvaient deux hommes vêtus du même costume clair, avec les mêmes yeux bleus et froids. Les cheveux courts, des cravates club, les mains énormes mais soignées, le regard vide, leur donnaient un air vaguement inquiétant.

Pas totalement injustifié.

Chris Jones et Milton Brabeck avaient déjà assassiné pour le compte de la CIA, un peu partout dans le monde. Sans y prendre vraiment plaisir mais avec une efficacité certaine... Officiellement enquêteurs pour une branche du Secret Service, ils employaient d'habitude des méthodes beaucoup plus directes que l'interrogatoire poli. Armés comme un petit porte-avions, ce qui compensait la simplicité de leur raisonnement, ils étaient toujours prêts à pourfendre les ennemis du pays, à condition d'être couverts administrativement. Entre eux deux se trouvait une mallette de cuir marron.

La Ford grise faisait face aux deux cabines téléphoniques, en bordure de Sunset Boulevard, à la hauteur où ce dernier s'incurve vers le nord pour entrer dans Hollywood. Bien qu'il fût cinq heures de l'après-midi, il faisait encore une chaleur poisseuse et les voitures semblaient se traîner sur l'asphalte de Sunset. À l'arrière de la Ford, Malko était en sueur et avait du mal à garder les yeux ouverts. Neuf heures de décalage horaire ; c'est dur. Un Boeing 747 d'Air France l'avait amené d'un coup d'aile de Paris à Los Angeles. Il s'était seulement arrêté à Roissy pour faire son shopping entre son vol de Vienne et le vol intercontinental.

Il avait tout juste eu le temps de déposer ses valises au Beverly Hills Hôtel. Cette fois, la CIA l'avait littéralement arraché à son château de Liezen en Autriche, lui envoyant même un hélicoptère pour qu'il attrape le vol Air France Vienne-Paris. Et dire que c'était la saison des réceptions dans la capitale autrichienne ! Mais son château, dont la toiture se calculait en hectares, était toujours aussi gourmand, et il n'avait pas pu dire non.

Une longue limousine noire l'attendait à l'arrivée du « 747 » d'Air

France à Los Angeles avec ses deux vieux amis Chris et Milton, « gorilles » de choc. Heureux de goûter à la douceur californienne. Le rêve pour les banlieusards du Middle West. Pour l'instant ils cuisaient tranquillement dans la voiture, en dépit de l'air conditionné. Le ciel était couvert, et une couche épaisse de smog recouvrait le bas de Los Angeles. Même à Hollywood on avait du mal à respirer. Malko bâilla à se décrocher la mâchoire. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas travaillé à l'intérieur des États-Unis. Théoriquement le territoire américain relevait de la compétence du FBI, et la CIA ne devait pas s'y manifester. Mais entre la théorie et la pratique...

À côté de lui, sur la banquette, il y avait une Ingram, petite mitraillette ultra-courte, un chargeur engagé, pudiquement dissimulée par le Los Angeles Times. Les deux gorilles avaient tellement de bosses à leurs costumes qu'ils en paraissaient difformes. Il faut dire que Chris Jones affectionnait particulièrement le Smith et Wesson « 357 Magnum » au canon de six pouces qui se rapproche plus de l'obusier de campagne que de la sarbacane. Il en portait deux, plus un petit « Stainless » accroché à son mollet droit. Le gilet pare-balles se voyait à peine sous le costume coupé large, mais lui donnait quand même un air emprunté.

Milton Brabeck, lui, était tombé bêtement amoureux d'un « 44 Magnum » automatique, une bête en acier bleuté, capable de pulvériser n'importe quel mammifère à dix mètres. Plus l'Ingram pour le travail de masse. Même Malko avait son pistolet extra-plat, tirant des balles de 22 avec une énorme puissance initiale permettant de réduire en bouillie le crâne le plus récalcitrant. En plus, il était assez plat pour qu'on puisse le glisser sous la ceinture d'un smoking sans avoir l'air du Parrain... Avantage non négligeable pour un homme du monde.

Le téléphone se mit à grelotter dans la cabine.

Malko était si engourdi par la chaleur qu'il mit quelques secondes à réaliser. Puis il jaillit de la Ford et décrocha.

— Allô ?

— Qui êtes-vous ? demanda une voix d'homme.

— Le Matador, dit Malko.

Il y eut une sorte de sifflement soulagé à l'autre bout du fil.

— O.K., fit la voix. Vous avez ce qu'il faut ?

— Oui.

— Pas d'entourloupe ?

— Non.

— Bien. À partir de maintenant, il ne faut plus que vous ayez de contact avec personne. Compris ?

— Compris.

— Votre voiture n'a pas d'émetteur-radio ?

— Non.

— Il vaut mieux, parce que nous allons vérifier... Vous allez descendre Doheny Drive, jusqu'à Olympic Boulevard. Très lentement. Quelqu'un vous inspectera au passage. Si vous avez une antenne, il n'y aura pas d'autre contact.

— Et ensuite ? demanda Malko.

— Vous suivez Olympic jusqu'à Downtown. Il y a une station-service Arco au coin nord-est d'Olympic et de Figueroa Street. Vous vous arrêtez à côté de la cabine téléphonique et vous attendez. Vous recevrez d'autres instructions.

— Il y en a encore pour longtemps ?

— Ta gueule, fit l'inconnu.

Il raccrocha.

Malko sortit de la cabine, furieux. C'était la troisième station. Pourtant, il avait l'impression que le dénouement se rapprochait. Ceux qu'il allait rencontrer avaient eu le temps de vérifier qu'il n'y avait pas de piège. Chris Jones tourna vers lui des yeux ensommeillés.

— Alors, on va où cette fois ? À Kansas City ?

— Downtown Los Angeles, fit Malko. En plein dans le smog.

Il remonta dans la voiture. Chris Jones n'avait pas mis en route. Il eut un sourire timide.

— Je voudrais vous demander quelque chose. Est-ce qu'on pourrait ouvrir la mallette ? Juste une seconde ?

— Pourquoi ?

— Juste pour voir...

— Si vous voulez.

Avec des gestes quasi religieux, Milton Brabeck prit l'attaché-case sur ses genoux et manœuvra les deux fermetures qui s'ouvrirent avec un bruit sec. Chris Jones se fendit en un sourire épanoui. Tel un prêtre découvrant le Vatican.

Les liasses de billets de cent dollars s'entassaient bien serrées les unes contre les autres, attachées avec des rubans de papier. Chacune comportait cinq cents billets, soit cinquante mille dollars. Il y en avait cent. Cinq millions de dollars. Cela ne tenait pas beaucoup de place...

— Bon sang ! fit Milton, je n'ai jamais vu un tel tas de pognon, même dans mes rêves.

— Il faudrait que je travaille à peu près deux cent cinquante ans pour gagner ça, murmura Chris Jones. Et que je ne paie pas mes taxes... C'est pas juste !

Avec un soupir, il referma le couvercle et les fermetures claquèrent avec le même bruit sec.

— Allez, on y va, dit Malko.

Chris Jones se dégagea en marche arrière et attendit que le feu soit rouge au coin de Doheny Drive pour traverser Sunset. Puis le capot

plongea dans la pente de Doheny. Le smog était tel qu'on distinguait à peine les gratte-ciel de Downtown Los Angeles. Il y avait peu de circulation, mais d'innombrables feux, sur Olympic Boulevard.

Le paysage se modifiait imperceptiblement. Les maisons délabrées, les petites boutiques poussiéreuses, les pizzerias avaient remplacé les buildings élégants de Hollywood et de Beverly Hills. La chaleur s'alourdisait. L'air piquait la gorge. Le smog.

Vingt minutes plus tard, ils débouchèrent dans le centre de Los Angeles. Là on voyait des bus, il y avait des piétons, des marchands de glaces au coin des rues, des Noirs assis sur des bancs. L'Amérique pauvre. Des boutiques de prêteurs sur gages avec d'énormes grilles et des affiches racoleuses. « Pawnshop », « Nous prêtons sur tout. » Déprimant. Ils trouvèrent facilement la station Arco indiquée par l'inconnu. Elle était déserte et une rangée de petits drapeaux rouges indiquait qu'elle n'avait plus d'essence... C'était le marasme en Californie. Impensable. Les stations vendaient leur carburant alloué par l'État puis fermaient simplement...

Chris Jones s'engagea sur le terre-plein et s'arrêta en face des trois cabines téléphoniques. Une était totalement détruite et même les glaces avaient été pulvérisées. C'était un quartier pas encore touché par l'inflation où on vous égorgeait encore proprement pour un dollar... Ils laissèrent le moteur tourner, à cause de la climatisation. Milton Brabeck regarda la jauge avec inquiétude.

— On n'a plus qu'un demi-réservoir, remarqua-t-il. S'ils nous font tourner encore longtemps, on va tomber en panne. Il n'y a pas une station ouverte à dix miles à la ronde...

C'était un comble ! Malko avait pensé à tout sauf à ça. Décidément, l'Amérique avait bien changé... Ne pas trouver d'essence en Californie, même à un dollar le gallon ! Ils s'installèrent pour une longue attente. On les observait sûrement, mais c'était impossible à discerner. Vingt minutes passèrent. L'air poisseux et âcre leur piquait la gorge. Malko, Chris et Milton s'endormaient doucement sous l'œil curieux du mécanicien de la station-service... Tout à coup, une voiture de police déboucha de Figueroa Street et s'arrêta derrière la Ford. Deux policiers en sortirent, l'arme au poing. Chris Jones sursauta.

— Nom de Dieu !

— Ne bougez pas, dit Malko.

Les policiers s'approchèrent avec précaution, braquant leurs armes. Aussitôt, Chris Jones sortit de la Ford avec une lenteur voulue. Un des policiers demanda d'une voix sèche :

— Puis-je voir votre permis de conduire ? Sans un mot, Chris Jones exhiba sa carte du Secret Service. Le policier la parcourut du regard, rengaina son arme et sourit, soulagé.

— Ah ! j'aime mieux ça ! On nous avait signalé une voiture avec

trois suspects. On croyait que c'était un hold-up.

— On travaille, fit Chris. Comme vous.

— Ça va.

Les deux policiers remontèrent dans leur voiture. Cinq minutes plus tard, le téléphone sonna dans la cabine du milieu. Malko alla décrocher.

C'était la même voix. Il répéta le code et ajouta :

— Ne nous baladez pas trop. Nous n'avons plus beaucoup d'essence.

— Ça va, fit l'autre. Vous arrivez au bout de vos peines. Dès que vous avez raccroché, vous démarrez. Vous remontez Figueroa Street vers le nord jusqu'à la 5^e rue. Vous la prenez pour gagner le Harbor Freeway. Vous le prenez direction sud en roulant sur la file de gauche. Au bout d'un mile et demi il croise le Santa Monica Freeway. Vous prenez la rampe pour le Santa Monica, direction est. Juste en dessous du croisement, il y a un petit terrain vague entouré d'une clôture grillagée qui longe le freeway. Vous vous arrêtez là. Il y aura d'autres instructions. Gareez-vous sur la bande réservée à la police. Vous ne resterez pas longtemps.

« Clac ». Il avait raccroché.

Malko revint vers la Ford.

— Cette fois, dit-il, je crois que nous allons apporter notre obole.

* *

*

La circulation était intense sur le Harbor Freeway, un flot lent et continu roulant à la même vitesse. Chris Jones eut un mal fou à couper les files, ce qui ne se fait pas en Amérique, pour se mettre sur celle de gauche. Lorsqu'il y parvint, on apercevait déjà le ruban de ciment du Santa Monica Freeway, filant d'est en ouest. Il ralentit. Ils arrivaient à l'embranchement du rendez-vous. Chris Jones plongea dans la rampe menant au Santa Monica Freeway. Malko aperçut la grille mentionnée par l'inconnu au téléphone. Elle délimitait un terrain vague coincé entre le freeway et la 18^e rue, plein d'épaves de voitures détruites. Le Harbor Freeway le recouvrait presque entièrement d'un toit de ciment. Il y eut de furieux coups de klaxon derrière la Ford. Chris Jones roulait trop lentement. Il obliqua à gauche sur la file réservée à la police et mit ses feux de détresse, comme s'il était en panne. Malko scrutait le grillage.

Trente mètres plus loin, il aperçut une fourgonnette blanche arrêtée perpendiculairement au grillage, l'arrière vers le freeway.

— Ça doit être eux, dit-il à Chris Jones. Arrêtez-vous en face.

Chris Jones ralentit encore et s'arrêta en face du véhicule. La porte

arrière du fourgon blanc était ouverte. Dans la pénombre, Malko aperçut deux silhouettes et son cœur se mit à battre plus vite. Ce ne pouvait être que ceux avec qui il avait rendez-vous.

Dès que la Ford fut arrêtée, un des occupants de la camionnette sauta à terre. Un monstre de deux cent cinquante livres avec des lunettes noires enveloppantes et une casquette enfoncée jusqu'aux oreilles. On ne voyait qu'un nez épaté, la moustache en croc et le cou de taureau. Il s'approcha du grillage, examina rapidement la Ford et cria de toute la force de ses poumons, couvrant le bruit de la circulation :

— You got the dough ?(10)

Sans répondre, Malko, qui était descendu, montra l'attaché-case. Aussitôt, l'énorme type remonta dans le fourgon blanc. Malko discerna, accroupi à l'intérieur, le second homme, tout aussi monstrueux que le premier, tenant un fusil de chasse à canon scié braqué sur la Ford.

Derrière lui, les voitures coulaient en un flot continu sur le freeway. L'inconnu aux lunettes noires ressortit de la camionnette, tenant une grosse enveloppe jaune, et s'approcha de la clôture.

— Lancez le truc, ordonna-t-il. Vite.

Une voiture de la police pouvait surgir à chaque instant. Malko s'avança jusqu'au grillage et jeta l'attaché-case contenant les cinq millions de dollars par-dessus. L'inconnu le rattrapa au vol. Chris Jones et Milton Brabeck avaient sorti leur artillerie et surveillaient la scène. L'homme aux lunettes noires s'accroupit, posa l'attaché-case par terre et ouvrit le couvercle. Il le referma très vite, se redressa, s'approcha de la clôture et jeta l'enveloppe jaune de l'autre côté. Malko la rattrapa avant qu'elle ne touche terre. L'homme aux lunettes était déjà en train de remonter dans le fourgon blanc. Il ferma les portes à la volée. Le véhicule démarra aussitôt, ce qui prouvait qu'il y avait un troisième homme à bord. Il traversa le terrain vague à toute vitesse, tourna à gauche dans la 18^e rue, puis tout de suite à droite, disparaissant aux yeux de Malko.

— Shit !(11) explosa Chris Jones.

Brutalement, il rentra son arme dans son holster, blanc de rage. Il n'y avait rien à faire. Milton Brabeck murmura une injure entre ses dents. Chris Jones démarra. Malko regarda l'enveloppe jaune scellée à côté de lui. Personne n'avait rien remarqué. L'endroit avait été judicieusement choisi. Même avec un hélicoptère, il aurait été difficile de suivre la camionnette. S'il y en avait eu un, les autres l'auraient aperçu. Mécaniquement, Chris Jones reprit une file normale sur le Santa Monica Freeway, qui coulait vers l'ouest, sur six files. Au-dessus de Western Avenue, un grand panneau indiquait ironiquement. « A gallon saved is a buck earned »(12).

Milton jura entre ses dents.

— Avec ce qu'on vient de leur donner, on aurait pu faire rouler toutes les voitures de Californie pendant un an !

Malko ne répondit pas. Il fallait une sacrée raison pour que la CIA abandonne cinq millions de dollars de cette façon. Il se demandait à quel budget ils pourraient bien être imputés. Chris Jones fila encore deux miles jusqu'à Robertson Boulevard et s'engagea dans la rampe. Robertson était interminable à cause de tous les feux rouges et ce fut pire ensuite sur Wilshire. Lorsque Malko aperçut enfin les tours jumelles et triangulaires de Century Plaza, trois quarts d'heure s'étaient écoulés. Chris plongea dans le gigantesque parking desservant les deux tours et trouva une place près de l'escalator. Ils sortirent tous les trois, Malko tenant précieusement l'enveloppe qui valait cinq millions de dollars. Il se demanda pourquoi on n'avait pas envoyé les gorilles seuls au rendez-vous.

Il n'avait pas encore répondu à la question lorsqu'ils sortirent sur le palier du dixième étage. Chris Jones se dirigea vers la porte de gauche, ne portant aucune inscription. Une caméra de télévision la surmontait. Il pressa un bouton se trouvant dessous et attendit.

Quelques instants plus tard la porte s'ouvrit et les trois hommes pénétrèrent dans un sas cloisonné par d'épais barreaux en acier. Le battant extérieur se referma derrière eux et, aussitôt, celui du sas pivota. Ils avancèrent dans une entrée desservant plusieurs portes. L'une d'elles s'ouvrit automatiquement sur un bureau vide. Ils le traversèrent. De nouveau, sans que personne ne se manifeste, un panneau coulissa, donnant cette fois sur une pièce où se trouvait quelqu'un. Tout le quartier général clandestin de la CIA à Los Angeles était truffé de caméras télé et de dispositifs électroniques.

Le grand bureau au sol tapissé de moquette bleue était somptueux et sobre. Quatre personnes y étaient installées, réparties entre un divan et deux fauteuils. David Wise, d'abord, le vieil ami de Malko, Frank Danon à qui on l'avait présenté, Gordon Hawkins, le Deputy Director de l'amiral Turner et un quatrième homme au teint grisâtre que Malko n'avait jamais vu.

David Wise s'avança, l'air soucieux.

— Tout s'est bien passé ?

— L'échange a eu lieu, dit Malko. Voilà ce qu'ils m'ont remis.

Jusque-là, il était dans le noir complet. David Wise lui avait seulement demandé de superviser un échange très délicat.

Il tendit l'enveloppe jaune que l'Américain prit avidement et ouvrit aussitôt. L'homme au teint grisâtre se leva et vint examiner par-dessus l'épaule de David Wise les documents que ce dernier sortait un par un. L'examen dura près de dix minutes. Malko voyait l'expression des deux hommes se modifier au fur et à mesure qu'ils lisaient. Enfin, dans

un silence pesant, ils remirent tout dans l'enveloppe jaune que Wise referma avec soin.

— Il y a tout ? demanda-t-il à l'homme au visage usé.

— Je pense, dit ce dernier.

— Mettez tout ceci immédiatement au coffre, ordonna David Wise à Frank Danon.

Celui-ci sortit de la pièce, serrant la précieuse enveloppe sous son bras. Wise se fendit d'un sourire lugubre.

— Merci, Prince Malko.

— Je n'ai pas fait grand-chose, remarqua Malko.

— Il fallait quelqu'un en qui nous ayons absolument confiance, dit simplement David Wise. De plus, cela pouvait être dangereux. C'est pour cette raison que nous vous avons adjoint des gardes du corps. Voulez-vous une tasse de café ?

— Avec plaisir, accepta Malko.

David Wise le servit lui-même. Ils burent tous en silence. Malko, intrigué, se demandait si on lui avait fait parcourir douze mille kilomètres uniquement pour cet échange bizarre. Il ne comprenait pas pourquoi la CIA ne s'était pas adressée à la police officielle ou au FBI. David Wise se tourna vers lui, l'air grave.

— Monsieur Linge, dit-il, avez-vous déjà entendu parler du projet Matador ?

— Jamais, dit Malko.

Le patron du « directorate » des opérations hocha la tête.

— Cela n'a rien d'étonnant. Nous avons jalousement gardé ce secret depuis trois ans. Seule une poignée de très hauts responsables sont au courant. Je vais vous mettre dans la confidence. Permettez-moi d'abord de vous présenter celui qui en a eu l'idée, Mr. Michael Sanders.

L'homme au teint gris s'avança vers Malko et lui serra la main.

— Le projet Matador, dit David Wise avec une certaine solennité, est l'aventure la plus ambitieuse que nous ayons entreprise depuis que la « Company » existe. Il a déjà coûté près de sept cents millions de dollars.

Malko en resta muet de saisissement.

Deux cent cinquante milliards. Il y avait de quoi rêver. Il ne voyait pas comment on pouvait dépenser une telle somme. D'après le cours des ministres et des chefs d'État du tiers monde, il y avait de quoi acheter toute la planète. L'Américain se leva, alla au mur et appuya sur un bouton. Un panneau glissa, découvrant une grande carte de l'océan Pacifique qui s'éclaira automatiquement. Un petit point brillait au nord-ouest des îles Hawaï. David Wise mit le doigt dessus.

— À cet emplacement exact, dit-il, un sous-marin soviétique a explosé à la suite d'une fuite d'hydrogène liquide et a coulé avec ses soixante-trois hommes d'équipage. Le 24 août 1976. Il y a trois ans. Une machine Golf II, assez ancienne, mais porteuse de trois missiles nucléaires.

— Les Russes n'ont pas cherché à le récupérer ?

David Wise sourit.

— Si, bien sûr, mais ils n'y sont pas parvenus. Pour deux raisons. D'abord, parce qu'ils ne connaissaient pas l'emplacement exact du naufrage. Nous le savions grâce à nos satellites qui suivent tous les submersibles soviétiques. Ensuite, le Golf II a coulé par quinze mille pieds(13) de fond. Jusqu'ici aucune machine humaine n'a pu descendre à une telle profondeur. Rappelez-vous qu'un sous-marin ne peut dépasser trois cents mètres. Après, il est écrasé par la pression de l'eau. Même les bathyscaphes ne dépassent pas mille mètres.

Il se tut comme pour donner plus de poids à ses paroles, Malko aperçut par les baies la verdure du Los Angeles Country Club, de l'autre côté de Santa Monica Boulevard. Le plus chic de la ville. David Wise annonça, une note de fierté dans la voix :

— Nous avons construit un navire extraordinaire capable de récupérer ce sous-marin. Il s'appelle le Glomar Explorer, et cela a pris trois ans. Il est unique au monde. Je ne vous détaillerai pas les modalités de l'opération, mais je peux vous dire que nous avons réussi à garder ce projet top-secret bien que des centaines de personnes y travaillent. Rien que le bateau a coûté trois cent cinquante millions de dollars.

— Comment avez-vous fait ?

— Officiellement, expliqua l'Américain, le Glomar Explorer est un navire chargé de recueillir des nodules métalliques sur les fonds sous-marins. C'est une très bonne couverture.

— Mais vous m'avez dit que ce sous-marin soviétique était vieux, remarqua Malko. Cela vaut-il la peine ?

David Wise inclina la tête affirmativement.

— Oui. Pas pour le sous-marin. Mais à bord, il y a le code de la marine soviétique avec un appareil codeur-décodeur. Si nous parvenons à nous en emparer, nous pourrions déchiffrer tous leurs messages. Passés et présents. Cela n'a pas de prix. En plus, nous apprendrons beaucoup sur la construction de leurs sous-marins. Bref...

Il laissa sa phrase en suspens.

— Je vois, dit Malko. Que s'est-il passé ?

— Le Glomar Explorer devrait être en train de remonter le sous-marin en ce moment, dit David Wise. Il était déjà à pied d'œuvre lorsque nous lui avons donné l'ordre de faire demi-tour et de regagner l'île de Maui, son port d'attache dans le Pacifique d'où il a déjà mené des missions d'explorations officielles. Voici pourquoi : le représentant de la « Company » chargé de coordonner le projet, Roy Stockton, a été cambriolé et assassiné il y a quelques jours. Contrairement aux consignes strictes qu'il avait reçues, il avait dans le coffre de sa maison ces documents révélant l'essentiel du projet Matador et les liens entre la « Company » et ceux qui ont construit le Glomar Explorer. Ces documents, extrêmement dommageables pour la sécurité de la nation, ont été volés.

— Je vois, dit Malko. C'est l'enveloppe que je viens de récupérer.

— Right, fit David Wise. Le lendemain du cambriolage, nous avons reçu un message téléphonique nous demandant cinq millions de dollars pour ces documents. Le directeur a décidé de payer cette... rançon. Il était impossible de prévenir la police locale ou le FBI. Il y aurait eu certainement des fuites. Nous avons trouvé l'argent et accepté l'échange.

Malko fronça les sourcils.

— Tout est bien qui finit bien, remarqua-t-il. Que voulez-vous de plus ?

Il vit les yeux de David Wise se glacer comme si on avait passé dessus une pellicule translucide.

— Monsieur Linge, dit lentement l'Américain, il est facile de faire des photocopies... D'autre part, ceux qui ont commis ce crime savent. Rien ne les empêche de parler tôt ou tard. Ni de continuer leur chantage.

— Bien sûr, fit Malko, mais que pouvez-vous faire ?

David Wise le fixa droit dans les yeux.

— Les retrouver et leur infliger un extrême préjudice.

Le silence retomba dans la pièce. Les autres hommes n'avaient pas dit un mot. Malko savait ce que signifiait, dans le jargon de la CIA, « extrême préjudice ». On entendait rarement un haut fonctionnaire avouer aussi ouvertement ses intentions. David Wise ajouta, comme pour être sûr que Malko avait bien compris :

— Il s'agit d'une mission « Search and kill(14) ».

Malko demeura silencieux et étonné. La CIA savait qu'il n'était pas un tueur. Pourquoi lui assigner cet objectif ?

Sentant son hésitation, David Wise ajouta :

— Nous avons fait appel à vous car nous ne voulons pas employer d'Américains. Ensuite, il s'agit d'un cas qui requiert quelqu'un de haut niveau. Je ne suis même pas sûr que vous réussissiez. Mais tant que nous ne serons pas certains que le danger est éliminé, nous ne ferons pas repartir le Glomar Explorer.

— En admettant que je puisse retrouver ceux qui ont commis ce vol, dit Malko, je n'aime pas beaucoup la violence...

— Attendez, fit David Wise. Je vais vous montrer quelque chose.

Il alla à la table et y prit un paquet de photos qu'il tendit à Malko. Ce dernier demeura muet d'horreur tandis qu'il examinait les clichés, des 24 x 30 en couleur. Un homme, face contre terre, du sang plein le dos. Mais le plus horrible était la femme, violette, le cou atrocement comprimé par une cordelette, la langue hors de la bouche, les yeux jaillissant des orbites, la jupe retroussée sur des cuisses blanches et des bas noirs.

— Elle a été violée et torturée, dit la voix de David Wise derrière Malko. Ensuite, ils les ont abattus tous les deux, sans leur laisser aucune chance.

Malko rendit les photos, l'estomac soulevé. Il comprenait la rage de l'Américain. C'était un crime sauvage, bestial.

— Vous avez une idée ?

David Wise secoua la tête.

— Non. Sauf qu'ils savaient ce qu'ils faisaient. Ils n'ont pris que les papiers, n'ont rien fouillé, connaissaient l'existence du coffre et des documents. Personne n'a rien vu, rien entendu. Des professionnels. Trois au minimum, peut-être quatre, d'après les spécialistes. La police locale n'a rien trouvé et a conclu à un crime de rôdeurs. Nous savons qu'il n'en est rien.

David Wise observait Malko, impassible.

— Vous acceptez ? demanda-t-il d'une voix égale.

Malko planta ses yeux d'or dans ceux du responsable du « directorate » des opérations.

— Oui. Je crois que oui.

* *

*

Le soulagement des trois Américains fut presque palpable. Frank Danon, le patron de la DOD, adressa un sourire chaleureux à Malko.

— Je suis à votre disposition pour tout ce que vous désirerez,

annonça-t-il.

Subitement, Malko trouva cet enthousiasme un peu suspect... Il avait l'impression d'être en face d'enfants ayant fait une grosse bêtise et ne sachant plus comment la réparer. La CIA n'était pourtant pas un club de boys-scouts...

— Dites-moi, demanda-t-il à David Wise, il y a bien eu une enquête sur ce meurtre ?

— Bien sûr, admit le patron du « directorate » des opérations. La Police Department de Huntington Beach nous a communiqué le double de son dossier. Il n'y a strictement rien dedans... Vous l'aurez-vous aussi. Nous sommes persuadés que ceux qui ont monté cette opération ont bénéficié de complicités à l'intérieur du projet Matador. Qu'ils connaissent très bien Roy Stockton. Assez en tout cas pour ne pas ignorer l'existence du coffre et son contenu.

— Je suppose que vous avez déjà vérifié tous les gens mêlés au projet ?

C'est Frank Danon qui répondit :

— Oui, Sir. Mais superficiellement. Nous n'avons pas eu le temps et nous ne pouvons pas faire appel à la police officielle. De toute façon, tous ceux qui ont été engagés avaient déjà fait l'objet d'un criblage particulièrement sévère.

— Il y a eu pourtant une fuite, remarqua Malko. Vous n'avez vraiment aucune idée de la personnalité de ceux qui ont effectué ce crime ?

— Cela ressemble à une opération de la Maffia, avança David Wise. Mais les mafiosi sont nombreux sur la côte ouest.

Malko cherchait par quel bout aborder le problème. Il était certain que la piste se trouvait quelque part dans les fichiers de la CIA. Mais il fallait peut-être de l'imagination pour le trouver.

— Avez-vous un fichier du personnel au courant du projet Matador ? Je voudrais y jeter un coup d'œil.

— Certainement, approuva David Wise, il est à côté. Vous vous installez et vous faites ce que vous voulez.

— Et du côté de la victime ? Ce Roy Stockton.

— Rien à dire, laissa tomber David Wise. Dix-sept ans de « Company. ». Marié. Sans histoires. Pas de maîtresse, pas de drogue, pas d'homosexualité. Nous avons épluché son dossier ligne par ligne. À part l'imprudence de garder les papiers dans le coffre...

— Sa secrétaire ?

— Irréprochable. Rien de ce côté-là.

— Bon, soupira Malko, menez-moi à votre fichier. Vous n'avez pas pu surveiller la remise de la rançon ?

David Wise secoua la tête.

— Nous n'avons pas voulu. Ces types sont très forts, et il ne fallait

pas d'incident. Leur laisser croire que nous avons baissé les bras.

— Bon, en avant, dit Malko.

Frank Danon l'escorta jusqu'à un bureau voisin, ouvrit un énorme coffre mural et en sortit une pile de dossiers dans des chemises de toutes les couleurs.

— Voilà tous les personnages qui sont susceptibles d'être dans le coup, dit-il. Bonne chance !

Il referma la porte doucement, et Malko s'attaqua au premier dossier. Ils étaient classés par ordre alphabétique, et chacun comportait une fiche de carton blanc, avec une photo et un curriculum vitae. Au dos étaient notées les diverses vérifications de sécurité. Le premier employé du projet Matador était soudeur et s'appelait James Abraham. Malko s'imposa de lire sa biographie et de regarder sa bonne bouille d'Américain moyen.

Se demandant quel lien il pouvait avoir avec un homme comme Roy Stockton.

Malko regarda sa montre, effaré. Six heures s'étaient écoulées depuis qu'il était dans les archives. On lui avait apporté des sandwiches et du café qu'il avait avalés sans cesser son travail. Il avait vérifié tous les dossiers. Un par un. Sans rien trouver. Ce qui n'avait rien d'étonnant... Il but d'un trait ce qu'il restait de café froid et regarda la pile de fiches d'un œil torve. Son enquête s'arrêtait là. Qu'est-ce qui avait pu échapper à son attention ? Son cerveau était farci de noms bizarres, de professions insolites, de visages banals. Mais rien qui fasse tilt.

Courageusement, il reprit la pile des fiches blanches et s'imposa de réexaminer chaque photo. Il en passa une trentaine rapidement. Son attention baissait, il avait de plus en plus de mal à se concentrer.

Aussi, inconsciemment, pour se laver le cerveau, s'arrêta-t-il quelques secondes devant la photo en couleur d'une jolie fille brune très typée, style latino-américain. La bouche épaisse et le nez retroussé lui donnaient un air provocant de superbe salope tropicale. Il lut la fiche. Mandy Brown, vingt-deux ans, secrétaire-dactylo-archiviste.

Il regarda le verso, aperçut une annotation qu'il avait déjà vue sur d'autres fiches et la signature très lisible du responsable de la sécurité qui avait visé tous les dossiers. Elle aussi avait été « criblée ». Il revint à la photo. Légèrement perplexe, habité d'un doute infime. Cette fille était trop jolie pour n'être qu'une simple secrétaire. C'était le genre qui épousait rapidement son patron. Quand même un indice bien mince... Mais le seul.

Il hésita un long moment, reprit les autres fiches, s'imposa de les regarder une par une, sans rien découvrir. Il revint à la ravissante brune. Quelque chose dans le regard disait que c'était une garce. Le

genre d'annotation que l'on ne met pas dans les dossiers. Mais qui a son importance. L'ovale du visage était presque enfantin, mais il en émanait pourtant une grande dureté. Malko consulta sa montre. Cinq heures et quart. De toute façon, il n'en pouvait plus.

Laissant les autres fiches sur place, il sortit de la pièce et pénétra dans le bureau à la moquette bleue. Frank Danon somnolait sur le canapé, ses boots sur la table basse. Il se redressa en sursaut en voyant Malko.

— Mr. Wise m'a dit de vous attendre, expliqua-t-il. Il est parti se reposer au Century Plaza. Chambre 1608, si vous avez besoin de lui...

Malko lui tendit la photo de Mandy Brown.

— Ça vous dit quelque chose ?

L'Américain l'examina attentivement, lut la fiche.

— Non, dit-il. Elle travaillait au Tishman Building. Pourquoi ?

— Je ne sais pas, avoua Malko. Juste une intuition. Je pourrais savoir d'où vient cette fille, comment elle a été recrutée ?

Au pire, se dit-il in petto, cela lui ferait rencontrer une ravissante créature.

Frank Danon consulta sa montre et prit le téléphone.

— J'espère que Chuck, le responsable de la Sécurité, est encore là, dit-il, c'est lui qui a collationné toutes les enquêtes et les a supervisées.

Il composa le numéro, eut une secrétaire et demanda à parler à Chuck Bantam. Ce dernier vint tout de suite en ligne. Frank Danon expliqua le problème. Malko entendit son interlocuteur lui dire de ne pas quitter, qu'il allait vérifier.

Danon lui tendit l'écouteur.

— Tenez, parlez-lui vous-même, ce sera plus simple. Il est prévenu, il sait qui vous êtes.

Malko attendit plusieurs minutes avant que la voix sonore de Chuck Bantam retentisse dans l'écouteur.

— Cette fille ne travaille plus au projet, annonça-t-il. A donné sa démission il y a deux mois. Cause de santé. Rien d'autre ?

— C'est vous qui l'avez engagée ? demanda Malko.

— Non, dit le responsable de la Sécurité, moi, je n'engageais personne, je vérifiais seulement qu'il n'y avait pas de loup. À travers nos dossiers, ceux du FBI, de la police locale, plus une petite enquête particulière...

— Je vois, dit Malko, qu'est-ce que cela a donné pour celle-ci ?

Il y eut un silence à l'autre bout du fil. Il entendait Chuck Bantam feuilleter un dossier. Il revint au téléphone et annonça.

— Pour celle-ci, Sir, je n'ai pas grand-chose. Sauf un petit mot de Mr. Stockton la recommandant personnellement. Ce qui nous a évité de faire l'enquête habituelle.

— De Roy Stockton ? fit Malko.

— C'est exact, Sir, la personne qui a été tuée dans ces circonstances horribles.

— Pouvez-vous me faire parvenir ce dossier ? demanda Malko. De toute urgence.

— Certainement, Sir.

Il sentit une certaine surprise dans la voix du responsable de la Sécurité. Après avoir raccroché, il demeura plongé dans ses pensées un long moment sous l'œil interrogateur de Frank Danon. Il regarda de nouveau la photo. Quel lien pouvait-il y avoir entre cette garce trop jolie et l'austère haut fonctionnaire de la CIA, assassiné quelques jours plus tôt ? L'homme irréprochable par qui le scandale était arrivé.

— Je me demande si je n'ai pas trouvé quelque chose, dit-il à haute voix.

Frank Danon soupira bruyamment.

— Dieu vous entende, Sir, chaque jour d'immobilisation du Glomar Explorer coûte un demi-million de dollars.

CHAPITRE VI

Chuck Bantam, le responsable de la sécurité de l'opération Matador, boudiné dans une chemise à carreaux, rougeaud et consciencieux, était mal à l'aise sous les regards inquisiteurs de David Wise, de Franck Danon et de Malko.

Ce dernier, après une nuit de sommeil au Beverly Hills, se sentait nettement mieux. David Wise semblait prendre très au sérieux la piste de Mandy Brown. Ou plutôt, le début de piste. Dès huit heures du matin, la CIA s'était mise en branle. Chuck Bantam répétait comme un disque rayé :

— Je ne sais rien. Mr. Stockton m'a téléphoné pour me dire d'engager cette jeune personne. Il m'a dit que c'était une amie, qu'il répondait d'elle. Comme c'était lui, nous n'avons procédé à aucune enquête. Vous comprenez, Mr. Stockton c'était...

David Wise se tourna vers le patron de la DOD.

— Vous avez trouvé quelque chose ?

— Rien, Sir, avoua Frank Danon, nous avons épluché de nouveau le dossier de Mr. Stockton et même celui de sa femme sans trouver aucune trace de cette Mandy Brown. Bien sûr, il faudrait faire une enquête complète dans l'Est, mais cela prendra quelques jours.

Malko l'interrompt :

— Mandy Brown a vécu dans l'Est ?

— Non, Sir, fit Frank Danon. D'après sa fiche, elle est née à Honolulu et a résidé ensuite en Californie. Los Angeles et La Hoya, puis Hollywood. C'est du moins ce qu'elle nous a déclaré...

— Vous l'avez retrouvée ? Frank Danon prit l'air piteux.

— Pas vraiment, Sir. J'ai fait téléphoner au numéro qu'elle avait donné, son domicile à Hollywood. Disant qu'à la suite d'une erreur dans sa paie, elle avait un chèque à toucher. J'ai parlé à une autre fille. Sa roommate (15), paraît-il. D'après elle, miss Brown a quitté la ville. Elle prétend ne pas savoir où elle se trouve. Mais elle m'a dit d'envoyer le chèque. Qu'elle le fera suivre.

— Vous avez son nom ?

— Non, Sir.

David Wise intervint avec nervosité :

— Vous allez vous démerder, fit-il. Par le numéro de téléphone, vous aurez le nom du locataire. Ensuite, téléphonez au Police Commissioner de Hollywood. Dites-lui n'importe quoi. Un petit vol. Qu'on sache tout sur ces deux filles. Vite.

Chuck Bantam et Frank Danon sortirent de la pièce. David Wise se tourna vers Malko.

— Venez déjeuner, dit-il, il y a un restaurant italien dans le building. On dirait que vous avez mis le doigt sur quelque chose... Cette fille était soi-disant partie en congé maladie. Or, sa roommate n'a pas parlé de ça.

— Ne vous excitez pas, dit Malko. Ce n'est peut-être qu'une jolie fille qu'il a sautée un jour et à qui il a voulu faire plaisir. Cela arrive, même chez les espions...

Ils sortirent des bureaux et prirent l'ascenseur.

Malko était songeur. Tout en traversant l'esplanade de Century Plaza, ravissante avec ses fontaines et ses boutiques chics, il pensait à Roy Stockton. Un petit détail le poussait à imaginer que peut-être le haut fonctionnaire de la CIA n'était pas aussi puritain que sa réputation le laissait supposer. Sur la photo du crime, sa femme portait des bas noirs. Ce n'était pas la tenue habituelle de la femme d'un haut fonctionnaire américain, plutôt vouée aux collants épais comme du duvet de crocodile...

— Mr. Stockton avait quelle réputation ? demanda-t-il innocemment avant d'arriver au restaurant. Je veux dire sur le plan sexuel.

David Wise mit bien une minute avant de répondre.

— Je dois dire que quelque chose me trouble un peu, avoua-t-il. Le soir du meurtre, les Stockton étaient en train de se passer un film porno sur leur vidéoscope... Bien sûr, cela ne veut pas dire grand-chose, beaucoup de gens passent leurs week-ends comme ça en Californie... Mais à part ça, il ne m'est revenu aucune histoire de fille concernant Stockton.

— Ça prouve qu'il était prudent, laissa tomber Malko. Il n'a certainement pas connu Mandy Brown dans une chorale religieuse...

Le restaurant italien était bondé, mais David Wise avait retenu. La CIA semblait très bien vue dans l'établissement... Hélas, les spaghettis commandés par Malko avaient la consistance d'un ciment de bonne qualité et le vin aurait fait des trous dans de l'acier au chrome.

David Wise mangea à peine, faisant nerveusement des boulettes de mie de pain. Ce qu'il subodorait lui coupait visiblement l'appétit. Son déjeuner se réduisit à trois Bloody Mary(16) et un café. Visiblement ailleurs. Malko laissa son regard errer sur l'esplanade, en dessous d'eux, à travers la grande baie vitrée qui dominait Century Plaza. Une Noire moulée dans une combinaison de cuir mauve se déhanchait lentement en mangeant une glace.

Brusquement, David Wise se pencha par-dessus la minuscule table, à quelques centimètres du visage de Malko.

— Je veux que vous me rapportiez la tête du salaud qui a monté ce coup dégueulasse, dit-il avec une rage contenue. Je sais que ce n'est pas votre genre, mais vous avez vu les photos...

« Ils ont violé et torturé Mrs. Stockton pour le forcer à ouvrir le coffre. Et ensuite, ils les ont froidement exécutés. Si vous avez raison pour cette fille, je comprends pourquoi maintenant. Roy Stockton aurait pu remonter la piste.

Il s'interrompit car le garçon amenait l'addition qu'il signa. Malko avait hâte de savoir ce qu'allait donner l'enquête sur la roommate de la mystérieuse Mandy Brown.

* *

*

Chris Jones accueillit David Wise et Malko avec un large rire et annonça, en se léchant les babines :

— On a trouvé pas mal de trucs ! D'abord sur miss Brown. Vous savez ce qu'elle faisait avant de travailler au projet Matador ?

— Quoi ? fit David Wise, qui ressemblait à un mari sur le point d'apprendre que sa femme le trompe.

— Go-go girl ! lâcha triomphalement Chris Jones. Sur Sunset. Elle dansait dans une cage, à moitié à poil, tous les soirs.

— Holy shit ! soupira David Wise en fermant les yeux.

Une secrétaire de confiance employée dans un projet ultra-confidentiel de la CIA. S'il n'y avait pas eu le double meurtre, Malko aurait éclaté de rire.

— Attendez ! fit Chris Jones avec sadisme. Ce n'est pas tout. Elle habitait bien avec sa copine officiellement à Hollywood, mais en réalité, elle vivait dans un petit appartement des flats de Beverly Hills qui coûtait huit cents dollars par mois. On dirait qu'elle ne manque pas de fric.

— Où est-elle maintenant ? aboya David Wise nerveusement.

Chris Jones se rembrunit d'un coup.

— Aucune idée, elle a disparu. Sans laisser d'adresse. Mais sa copine doit le savoir. Celle-là aussi, c'est un numéro. Regardez !

Il tira de sa poche une photo noir et blanc prise au téléobjectif et la posa sur le bureau. Une superbe fille brune à la poitrine agressive et au faciès presque négroïde. Moulée dans un pull collant et une jupe ultra-courte avec un minuscule chien en laisse. La lippe dédaigneuse, le nez épaté et de longues jambes fines.

— Pas mal, hein ? fit Chris Jones émoustillé. Elle se nomme Diana Hogg et vient de Hawaï. Ses copines l'appellent aussi « Sugar Mama » parce qu'elle n'arrête pas de bouffer des sucreries. Elle travaille depuis un an pour le « Hollywood Escort Service ». Autrement dit, elle fait des passes à deux cents dollars. Une pute de luxe. Elle a un joli petit trois-pièces sur Romaine Street à Hollywood qu'elle partageait avec Mandy, mais n'y amène jamais personne. Milton est resté en planque

là-bas.

David Wise avait pris un visage de pierre, dissimulant son trouble.

— Il faut « faire un montage » sur cette fille, dit-il à Malko. Quelque chose en acier de façon à ce que vous entriez en contact sans qu'elle ait le moindre soupçon. C'est notre seule piste.

— Pourquoi ne pas passer par l'Escort Service ? demanda Malko.

L'Américain secoua la tête.

— Non. Pour l'avoir à coup sûr, et sans éveiller les soupçons, cela peut prendre du temps. Nous n'en avons pas. Il faut retrouver Mandy Brown coûte que coûte.

* *

*

Trois Rolls Royce les unes à la suite des autres s'alignaient le long du trottoir de Rodeo Drive, en face de Van Cleef et Arpels. Entre Wilshire Boulevard et Santa Monica, les boutiques de luxe s'entassaient en une sorte de super-souk pour milliardaires où les beautiful people venaient essayer de se ruiner avant de remonter dans leurs collines de Beverly Hills ou de Bel Air. Le mètre carré sur Rodeo coûtait son poids d'or. Le malheureux qui s'y risquait au volant d'une Mercedes 450 SL passait définitivement pour un pauvre sans avenir.

Malko, vêtu d'un costume en lin blanc, sans cravate, à la californienne, se rapprocha des vitrines du bijoutier. En face, il avait repéré la Ford des deux gorilles, aussi incongrue qu'une benne à ordures dans la cour de l'Élysée. Ce sont eux qui l'avaient mené jusque-là. Du beau travail de filature depuis la veille. Il était trois heures de l'après-midi et un soleil radieux brillait sur les cocotiers de Beverly Hills. Malko posa son regard sur la superbe créature en admiration devant une des vitrines de Van Cleef. Les escarpins, dont le blanc tranchait sur la peau café au lait, faisaient penser à des échasses. La jupe fendue sur le côté découvrait la cuisse très haut, le « top-tank » blanc moulait une poitrine lourde et légèrement tombante. Le visage était vulgaire, presque brutal, avec une énorme bouche boudeuse, de grands yeux ornés d'interminables faux cils. Un nez épaté complétait l'ensemble provocant et exotique. Un mélange de plusieurs races. La croupe était callipyge comme celle d'une Noire.

Dans la main droite, Diana Hogg tenait une petite laisse rosé qui se terminait par un chien ridicule et minuscule, une toute petite chose couverte de poils hirsutes marron. Un yorkshire. Malko s'approcha comme s'il voulait à son tour contempler la vitrine. Mais son regard était fixé sur le sol. Il avança le pied droit jusqu'à ce qu'il soit juste au-dessus de l'animal. Diana Hogg était toujours plongée dans la contemplation des bijoux. Froidement, Malko abaissa son pied de tout

son poids, emprisonnant une patte du chien entre le trottoir et sa semelle.

Le jappement fut si violent qu'il en fut lui-même surpris. Déchirant et aigu. Malko retira vivement son pied. Diana Hogg tourna brusquement la tête avec une expression de fureur indicible. Sa belle bouche s'ouvrit comme si elle allait mordre Malko.

— Motherfucker !⁽¹⁷⁾ siffla-t-elle, vous ne pouvez pas faire attention !

Elle se baissa vivement et prit son chien dans ses bras. Celui-ci continuait ses jappements désespérés, secouant sa patte meurtrie. Les yeux de la métisse lançaient des éclairs, tandis qu'elle examinait l'animal.

— Vous lui avez cassé la patte à ce pauvre chéri ! glapit-elle. Je vais vous faire un procès.

Elle avait une voix de marchande de poissons. Malko offrit le regard liquide de ses yeux dorés.

— Miss, fit-il, je suis absolument désolé, je vous regardais et je n'ai pas fait attention au chien.

— Je n'en ai rien à foutre, que vous reluquiez mon cul ! fit la métisse. Vous avez blessé mon chien. Il peut plus marcher.

Elle ne s'exprimait pas avec élégance, mais allait droit au but.

— Écoutez, dit Malko d'une voix conciliante. La meilleure chose à faire serait que je vous emmène tout de suite chez un vétérinaire. J'ai ma voiture ici en double file. C'est la moindre des choses, je suis désolé, j'adore les animaux...

La métisse ouvrait la bouche pour lancer une obscénité lorsqu'elle tourna la tête. Sa bouche se referma et ses yeux s'éclairèrent soudain d'une lueur émerveillée : elle venait d'apercevoir la Rolls Royce « Corniche » blanche décapotable garée en double file. Cadeau provisoire de la Central Intelligence Agency. Son regard s'humecta instantanément, sa poitrine parut s'enfler encore plus.

— C'est si gentil à vous, susurra-t-elle. Estelle est tellement fragile... Je connais un « Dog Hospital », mais c'est un peu loin. À North Hollywood...

— Qu'à cela ne tienne ! fit Malko plein de galanterie.

Il lui ouvrit la portière de la Rolls et sous les regards envieux de quelques Blanches, elle se coula sur le cuir fauve, posant soigneusement l'horrible yorkshire à ses pieds. Malko démarra et tourna dans Wilshire Boulevard à gauche puis ouvrit la radio qui se mit à déverser de la musique pop. Aussitôt, Diana Hogg régla le son au maximum et commença à onduler sur son siège, les bras dressés vers le ciel, sa lourde poitrine tressautant au rythme dément. Au coin de Robertson Boulevard, le conducteur d'une Pontiac en resta médusé et en oublia d'appuyer sur le frein. Télescopant trois voitures qui

attendaient de tourner à gauche. La métisse éclata d'un rire sauvage et joyeux, dominant le fracas de la tôle froissée.

— Encore un qui regardait mon cul !

Malko baissa un peu le son et demanda :

— Comment vous appelez-vous ?

— Diana, fit-elle. Diana Hogg. Et vous ?

— Malko.

Elle hocha la tête.

— Drôle de nom. Elle est à vous cette bagnole ?

— Oui, répondit Malko avec assurance. Vous préférez les voitures de sport ? J'en ai une, si vous voulez...

Elle lui coula un regard où brillaient des dollars.

— Dites donc, qu'est-ce que vous faites ? Vous n'êtes pas américain ?

— Non, dit Malko, allemand. Dans l'immobilier. On construit un peu partout. C'est pour ça que je suis en Californie. Et vous ?

— Moi, je fais du cinéma, affirma tranquillement l'Hawaïenne. Des petits rôles, et puis des photos. C'est marrant, on rencontre beaucoup de monde.

— Vous êtes superbe, affirma Malko respectueusement.

Elle gloussa, heureuse. Ils arrivaient au Santa Monica Freeway qu'il fallait suivre jusqu'au Hollywood Freeway, vers le nord. North Hollywood était de l'autre côté des collines. À cause du bruit de la circulation intense, la conversation ralentit. Vingt minutes plus tard, Diana posa une main aux ongles démesurés sur la cuisse de Malko, appuyant un peu plus qu'il ne fallait.

— Vous sortez sur Oxnard Avenue, cria-t-elle. Et vous prenez Lankersham Boulevard, vers le nord.

Malko obéit. Ils se trouvaient près des studios Universal, dans un quartier assez déprimant, plein de garages, de petits cottages et de terrains vagues. Lankersham Boulevard était une longue allée rectiligne filant vers le nord, ponctuée de stations d'essence et de marchands de voitures d'occasion. Au quatrième feu rouge, Diana Hogg annonça :

— C'est là.

Un grand panneau devant une maison de bois minable annonçait : « Animals' Hospital ». Malko se gara devant. Un Noir leur ouvrit et les fit pénétrer dans un salon poussiéreux et vide. Quelques instants plus tard, un Hawaïen en blouse blanche apparut et sourit à Diana.

— Hé, baby. C'est pour toi ou pour Estelle ?

Ravi de sa plaisanterie, il éclata de rire. La métisse se rembrunit nettement.

— Pauvre con, lâcha-t-elle avec sa retenue habituelle. Si tu crois que je vais te laisser me palper le cul comme ça...

Décidément, c'était une obsession.

— Qu'est-ce qu'elle a ta chienne ?

— Je voudrais que tu voies sa patte, fit Diana Hogg. Monsieur a marché dessus sans faire exprès.

Le vétérinaire prit le chien, l'installa sur une table puis l'examina rapidement. Il releva la tête.

— Il a rien ton clébard. Même pas un ongle cassé.

— Ce que je suis contente ! soupira d'une voix enamourée Diana Hogg.

Elle s'approcha de lui et murmura quelque chose à son oreille. Le vétérinaire répondit à haute voix :

— Ouais.

Il disparut et revint, un paquet à la main.

— Tiens, fit-il. Cinquante dollars.

— Dis donc, tu t'ennuies pas ! protesta la métisse avec indignation.

— Il y a le transport, répliqua le vétérinaire sur le même ton. Si t'en veux pas, je la garde.

Malko s'avança, sortant de sa poche un énorme rouleau de billets de cent dollars.

— Permettez-moi, dit-il, j'ai de la monnaie. Il est normal que je vous offre le médicament d'Estelle.

Il fourra un billet dans la main du vétérinaire qui referma aussitôt ses doigts comme un bouledogue sur sa proie. Diana Hogg regarda le rouleau de billets, fascinée.

— Vous, vous êtes chouette !

Elle empocha le paquet, Malko récupéra sa monnaie et, le chien sous le bras, ils gagnèrent la sortie. Ils se réinstallèrent dans la Rolls, et Malko fit demi-tour. Du coin de l'œil, il vit la métisse ouvrir son paquet. Cela ressemblait à de l'herbe.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il. Un emplâtre pour sa patte.

Elle pouffa.

— Mais non ! de la pakalolo, comme on dit chez nous. De l'herbe, quoi ! Merde, qu'est ce que j'ai envie de fumer...

Malko ne répondit pas.

Diana demanda tout à coup :

— Vous aimez fumer ?

— De temps en temps.

Elle fit brusquement :

— Ça vous amuserait de fumer un peu maintenant ?

— Pourquoi pas ? répondit Malko. Mais où ?

— Je connais un endroit pas loin. Encore trois blocs.

Ils passèrent les trois feux. Puis Malko aperçut une enseigne surélevée annonçant : « Caesar's Paradise Motel. Close-circuit TV. Vacancies ».

— C'est là, fit Diana Hogg.

Malko entra dans le parking. L'ensemble ne payait pas de mine. Un bâtiment en stuc, tout en longueur, avec des fenêtres fermées et quelques cactus. Diana se tourna vers Malko :

— Faut pas croire parce que je vous emmène dans un motel, que... Mais j'ai vachement envie de fumer. Vous serez sage, hein ?

— Absolument, affirma Malko sans rire.

Ils pénétrèrent dans un bureau où un vieil employé les examina d'un œil torve.

— Le full-rate ou le quickie ? demanda-t-il. Le quickie, c'est vingt dollars et trois heures.

— Le quickie, décida Diana Hogg.

Malko paya les vingt dollars, et le vieux leur remit la clef de la chambre N°20. Diana Hogg semblait très à l'aise. Elle passa devant lui, balançant ses hanches en amphore. Le dessin de son slip, très bas sur les hanches, se devinait sous le tissu de sa jupe.

Elle se retourna, l'œil flou, avant de pénétrer dans la chambre.

— Vous allez être sage, hein ?

— Putain que c'est bon !

Allongée sur le dos, ayant conservé tous ses vêtements, Diana Hogg envoya vers le plafond une longue bouffée de fumée bleuâtre, puis ferma les yeux, comme pour mieux savourer son plaisir. Elle en était à son troisième « joint » coup sur coup, et l'odeur entêtante de la marijuana remplissait la pièce. Malko l'observait, intrigué. Au début il avait pensé que Diana Hogg s'offrait d'une façon déguisée ; maintenant il n'en était plus aussi sûr... Elle ne l'avait même pas touché. À peine entrée, elle avait tiré de son sac du papier à cigarettes et le paquet acheté chez le vétérinaire. Rapidement, elle s'était confectionné une énorme cigarette et avait commencé à fumer, sans se préoccuper de Malko.

Le décor était étonnant. Un immense lit presque carré, au ras du sol, occupait toute la pièce minable. Un water-bed où on oscillait comme sur un trampoline, bordé de fourrure synthétique ! Malko s'était installé sur le lit, tête-bêche avec sa pulpeuse compagne, attendant la suite. Le temps semblait ne plus exister. Diana Hogg n'arrêtait pas de fumer, le regard flou, ailleurs. Elle écrasa le mégot de la troisième cigarette dans le cendrier et fixa Malko, avec un sourire absent, les yeux vides. Chaque fois qu'elle bougeait, il distinguait la tache blanche du slip entre les cuisses bronzées, mais l'Hawaïenne ne semblait pas y mettre d'intention particulière. En attendant, son enquête n'avancait pas beaucoup, et la fumée de la marijuana commençait à l'abrutir. Lui aussi, à son corps défendant, se mettait à « planer... »

— Vous avez décidé de fumer tout le paquet ? demanda-t-il, en riant, comme elle commençait à confectionner son quatrième joint.

Diana Hogg sembla revenir sur terre.

— C'est vrai, fit-elle, vous vous emmerdez. Tenez. Essayez.

Elle termina la cigarette, l'alluma et la lui tendit. Il en tira une bouffée. La fumée grasse pénétra dans ses poumons et le fit tousser. Il aspira une seconde bouffée, puis une troisième, sentit sa tête devenir de plus en plus légère... Diana Hogg sauta du lit, alla jusqu'à la télé pendue au plafond dans un coin de la pièce et la mit en marche.

— Cela va vous distraire, fit-elle avec un rire canaille.

Elle se réinstalla sur le lit, récupéra son joint et se remit à fumer. Malko vit apparaître sur l'écran télé des images floues qui se précisèrent très vite : un sexe féminin en gros plan, pénétré par un membre monstrueux. Puis une femme plongeant dans une piscine, rejointe par un faune, puis clouée par lui contre la céramique. Le

hurlement était si bien imité qu'il sursauta. Diana Hogg éclata de rire.

— C'est pour ça qu'ils demandent vingt dollars. Si on n'a pas envie de s'amuser on regarde. Mais c'est toujours la même chose. Same plot...(18).

Malko essaya de s'intéresser à ce qui se passait sur l'écran, pour ne pas planer complètement. Une femme était enfermée dans une maison et livrée à plusieurs hommes successivement. Cérémonial immuable. Les caresses d'abord, puis la femme se déshabillait, et l'homme appliquait son visage contre son sexe. Ensuite, c'était au tour de la femme de lui faire l'offrande de sa bouche, en gros plan si possible, puis il la pénétrait, dans différentes positions, mais se retirait toujours à temps pour qu'on puisse voir jaillir le sperme.

Malko détacha son regard de l'écran et tourna la tête vers sa compagne. Diana Hogg ne fumait plus, les yeux glués sur l'écran avec un regard trouble. Sa main droite disparut lentement entre ses cuisses brunes. Elle agissait comme si elle avait été seule. Mais ce détachement même était particulièrement excitant. En quelques secondes, Malko se retrouva dans le même état que les protagonistes de l'écran, ému par l'impudeur de la métisse.

Doucement, il posa sa main sur la cuisse de Diana Hogg. Elle ne sembla pas s'en apercevoir. Tout en se caressant, elle continuait à fumer, cultivant son fantasme à la marijuana. Lorsqu'elle vint au bout de sa cigarette, les doigts qui l'avaient tenue se posèrent sur Malko avec une douceur inattendue. Elle ne quittait pas l'écran des yeux. Malko, décidant de ne plus se conduire en gentleman, défit la boucle de sa ceinture Hermès. Aussitôt, les doigts de la métisse se glissèrent dans la brèche.

Le mouvement de son autre main sur elle-même s'était accéléré. Soudain, elle se mit à parler comme une somnambule, très lentement, avec des pauses entre chaque mot.

— Tu ne sais pas comme c'est bon avec l'herbe... Je vais jouir comme une fontaine. Tiens ! Tiens ! Tiens ! I come.(19)

Son corps se souleva par brusques saccades, transmettant ses mouvements au water-bed, qui les secoua comme une tempête. Puis elle se détendit d'un coup. Avec un mouvement d'une grâce inattendue, sa tête s'abaissa comme une fleur qui se fane et sa bouche glissa doucement le long de Malko, l'emprisonnant jusqu'à la garde dans un fourreau brûlant comme un four de boulanger. Ses lèvres épaisses atteignirent son pubis et elle resta sans bouger, le caressant seulement de sa langue. C'était une impression curieuse, rassurante, exquise que cette étreinte molle et chaude, comme un animal timide qui se serait enroulé autour de lui.

Malko n'avait pas l'impression de faire l'amour, mais de sacrifier à une sorte de rite ésotérique.

Ils oscillaient très doucement sur le water-bed, ne se touchant pratiquement pas, ivres de marijuana. La tête de Diana semblait collée au ventre de Malko, comme si ses lèvres avaient été cousues à son pubis. Seule sa langue menait un ballet solitaire, presque imperceptible. Pourtant l'intensité érotique de cette possession immobile était telle qu'il sentit le plaisir l'envahir brutalement.

Diana Hogg ne modifia pas sa position, se contentant de serrer encore plus sa bouche autour de lui, comme pour l'encourager à se vider.

Alors qu'il sentait une grande paix l'envahir, Diana Hogg arracha enfin sa tête de son ventre, se laissa aller en arrière et demanda d'une voix douce :

— Fuck me now.(20)

À la télé, les copulations individuelles avaient fait place à une partouze confuse. Diana, comme pour pouvoir jouir du spectacle, roula sur le côté, tournant le dos à Malko, le visage dans la fourrure artificielle. Il la prit aux hanches et la pénétra. Elle ondulait d'avant en arrière avec de brutaux coups de reins, comme pour mieux se visser à son membre. Si violemment qu'à plusieurs reprises, il glissa hors d'elle. Chaque fois, elle poussait un grognement furieux. Malko avait perdu toute notion du temps. La drogue lui faisait un effet bizarre. Il lui semblait qu'il n'arriverait jamais à jouir une seconde fois. Il remit la métisse sur le dos, s'enfonçant en elle presque verticalement.

La jupe roulée autour des hanches, les bras en croix, Diana se laissait faire. Malko la retourna de nouveau et la pénétra de plus en plus rageusement. Un peu plus tard, comme il faisait une pause pour reprendre son souffle, Diana Hogg arracha son visage de la fourrure et dit de la même voix absente :

— Fuck me in the ass.(21)

Malko se laissa tomber en elle de tout son poids, la pénétrant d'un coup. Une chose qu'il n'avait jamais faite avec aucune femme. Diana ne hurla pas de douleur. Au contraire ! Il ressentit tout de suite une sensation étonnante. Avec ses muscles les plus secrets, Diana le serrait et le relâchait comme on trait une vache.

À ce rythme, Malko explosa très vite et demeura prostré contre la métisse, trempé de sueur.

Leurs halètements s'étaient perdus dans ceux de la télé. Maintenant qu'il était muet, Malko trouvait ridicules les gémissements émanant de l'écran. Un autre bruit s'y interposa : un léger ronflement. Diana Hogg, épuisée de drogue et de plaisir s'était endormie ! Malko se dégagea doucement et se mit debout. La glace murale lui renvoya l'image de ses traits creusés, de ses cheveux collés par la transpiration. Il aurait pu boire d'un trait toute une bouteille de Contrex ! Son cœur tapait dans sa poitrine. Diana Hogg était affalée, les bras en croix, la croupe

nue, les jambes ouvertes, suprêmement impudique. Il alla dans la salle de bains, prit une douche.

Lorsqu'il en ressortit, l'Hawaïenne dormait toujours. Malko se rhabilla, encore fatigué. Son premier contact avait réussi au-delà de toute espérance. Mais il n'avait pas appris grand-chose qui puisse intéresser la CIA. Il se demanda si Chris et Milton l'avaient suivi. Ils devaient être outrés s'ils l'avaient vu pénétrer dans cet « X-rated motel »⁽²²⁾ avec une dame qu'il connaissait à peine... Quelques années d'assassinats consciencieux ne leur avaient pas ôté leur puritanisme du Middle West. Le yorkshire dormait en boule dans un coin de la chambre, lui aussi ivre de marijuana. Malko prit le sac de la métisse et alla l'inspecter dans la salle de bains. Sans rien trouver d'intéressant.

De toute façon, il fallait poursuivre cette piste. Il finirait bien par apprendre quelque chose sur la mystérieuse Mandy Brown. Il émergea de la salle de bains, remit le sac à sa place. Maintenant, la chambre minable lui faisait horreur. L'air empuanti était irrespirable. Il avait rarement fait l'amour avec autant de violence. Pourtant Diana, avec son métier, devait être médaille d'or en simulation... Mais la drogue l'avait fait s'écarter.

Il la secoua doucement par l'épaule et elle grogna.

— Diana. Wake-up.

Elle se dressa tout à coup, le regard flou. Le film porno était fini à la télé. Il n'y avait plus que le ronronnement du climatiseur.

— God, fit Diana Hogg. I am stoned !

Malko sourit.

— Vous avez un peu trop fumé...

La métisse s'assit sur le bord du lit, la tête entre les mains, et bâilla. Son chien s'approcha et vint lui lécher les doigts de pied. Elle sourit et fixa Malko, avec une expression ambiguë.

— Vous m'avez violée, fit-elle sans énormément de conviction, je ne savais plus ce que je faisais...

— Pas tout à fait, contesta Malko.

Elle secoua la tête comme si cela n'avait pas beaucoup d'importance. Elle se leva et, avec une grimace, porta la main à sa croupe.

— Son of a bitch ! J'ai mal.

— C'est vous qui me l'avez demandé, se défendit-il. Vous sembliez y prendre beaucoup de plaisir.

— Je ne l'avais jamais fait, affirma Diana Hogg avec une assurance qui aurait semé le doute dans le cœur d'un marchand de voitures d'occasion. Vous avez abusé de moi !

Le ton montait. Elle était de si parfaite mauvaise foi que Malko sentit qu'il devait faire un geste. Tirant sa liasse de « dollars-CIA », il en sortit cinq billets de cent et les lui tendit.

— Voilà pour le pretium doloris, fit-il.

— Le quoi ?... fit Diana Hogg, empoignant les billets.

— La douleur légère que j'ai pu vous faire subir, précisa Malko.

Diana Hogg fit disparaître les billets dans son sac. Puis, regardant sa montre, elle poussa un rugissement :

— Shit ! J'avais un rendez-vous au Screen Actor's Guild. Vous pouvez me déposer ? C'est sur Sunset, près de Vista Street.

— Bien sûr, dit Malko.

Elle enfourna son slip dans son sac et, sans même passer par la salle de bains, se rua vers la porte, traînant le yorkshire titubant. Ils reçurent la chaleur lourde et humide comme une gifle, et coururent jusqu'à la Rolls. Il y régnait la température d'un four crématoire. Malko eut l'impression d'être un poulet qu'on mettait à cuire. Climatisation à fond, il se lança dans Lankersham Boulevard. Vers le sud. Chris Jones et Milton Brabeck n'étaient pas en vue.

Tassée contre la portière, Diana Hogg cuvait son « herbe ». Dès qu'ils furent arrivés sur le Hollywood Freeway, elle commença à se remaquiller à grands coups de pinceau, jusqu'à ce qu'elle soit de nouveau présentable. Puis elle se tourna vers Malko, la bouche en avant, l'œil humide.

— Je vous plais ?

— Beaucoup, affirma-t-il, en lui baisant la main.

Geste qui l'abasourdit. Ils ne dirent plus rien jusqu'à Hollywood Boulevard. Le Screen Actor's Guild était un petit bâtiment blanc entre Fairfax et Vista, entouré de cocotiers rachitiques. Diana Hogg tendit la main à Malko.

— Eh bien, merci pour la balade et pour tout...

Visiblement, pour elle, l'aventure s'arrêtait là. Elle devait numéroter ses amants comme les canards à la Tour d'Argent.

Malko endossa instantanément son habit de quinquagénaire atteint du démon de midi :

— J'aimerais vous revoir, dit-il. Voulez-vous dîner avec moi ce soir ? À l'Orangerie, par exemple.

— Vous voulez dîner avec moi ! s'exclama Diana Hogg. Mais on a baisé comme des lapins tout l'après-midi ! Vous êtes insatiable...

— Justement, fit Malko candidement, j'ai envie de vous connaître autrement.

Elle médita presque une minute cette idée saugrenue, le front plissé.

— Bon, fit-elle. Il paraît que c'est chouette. Je vais me mettre aux abonnés absents. Vous venez me chercher chez moi ?

— Avec plaisir.

— O.K. 876 Romaine Street. Juste au nord de Hollywood Boulevard. Appartement 3C. À sept heures.

Les Américains se couchaient comme les poules. Malko la débarqua et redémarra. Direction le Beverly Hills Hôtel. Il n'avait pas parcouru dix blocs qu'il aperçut dans son rétroviseur un appel de phares. La Ford de Chris Jones et Milton Brabeck était derrière lui. Il stoppa sur la piste d'une station-service fermée au coin de Laurel Avenue et la Ford vint s'arrêter à côté de la Rolls. Chris Jones en descendit, l'air nettement réprobateur.

— Vous croyez vraiment qu'on a traversé tout le continent pour vous regarder baiser ? attaqua-t-il.

— Comment ?

— On était dans la chambre à côté, précisa Chris Jones. Le patron nous a dit de faire du baby-sitting(23) rapproché. En plus, le mec de l'hôtel nous a pris pour des pédés. Et je vous signale qu'il y a des trous dans toutes les cloisons. Ça fait partie du charme de la maison. Vous devriez avoir honte d'aller dans des endroits pareils ! Si jamais la SPA apprend que vous faites fumer de l'herbe à un chien, vous aurez des problèmes...

Malko éclata de rire.

— Ce soir, je vous promets quelque chose de plus relevé. Le meilleur restaurant français de Beverly Hills. Ça vous changera des hamburgers...

Le gorille fit la grimace.

— Moi, la cuisine exotique, ça me rend malade. Je préfère encore vous regarder baiser... Quel cul, cette fille...

— Chris, avertit Malko, vous êtes en train de vous pervertir.

* *

*

Le jeune homme qui tenait ouverte la porte de l'Orangerie faillit en avaler sa pomme d'Adam. La salopette en satin noir moulait Diana Hogg des épaules aux chevilles avec la précision d'une seconde peau. On se demandait comment elle avait pu se glisser dedans. Une mince ceinture d'or faisait ressortir la taille incroyablement fine sur les hanches opulentes. Le décolleté en V s'arrêtait quelques millimètres avant le nombril et le tissu luisant et élastique mettait en valeur deux seins arrogants qui donnaient envie à n'importe quel individu normal de retomber en enfance. Telle quelle, la métisse aurait pu faire l'ouverture de n'importe quel cabaret de Las Vegas. Elle se retourna vers Malko, les yeux noirs protégés par la visière de ses faux cils, et roucoula :

— Où est notre table, darling ?

— Dans le jardin, fit Malko.

On les amena dans un petit jardin enserré entre le grand bar un peu

froid et la salle décorée à l'ancienne avec un très haut plafond. Contrairement à la plupart des restaurants américains, on voyait ce qu'on mangeait.

Malko commanda une bouteille de Moët et Chandon, tandis que Diana réclamait un Martini Bianco. De nouveau ses yeux brillaient, l'effet de la marijuana semblait s'être dissipé. Maquillée, parfumée, roucoulante, elle jouait à merveille la femme amoureuse. Ne lâchant la main de Malko que pour lui masser les cuisses avec des gloussements équivoques. La Rolls blanche et le rouleau de billets étaient sûrement les responsables de cette admirable passion. Mais pour l'instant, Malko n'avait pas avancé d'un pouce. Pourtant, Diana Hogg était la seule piste permettant de retrouver ceux qui faisaient chanter la CIA.

Diana poussa un rugissement de joie en découvrant sur la carte les œufs au caviar. Encore un mot magique. Heureusement, l'horrible yorkshire était resté chez elle cuver sa marijuana. Moins résistant que sa maîtresse. Malko leva sa coupe de Moët et la choqua contre la sienne.

— Parlez-moi de vous.

Diana Hogg sembla décontenancée.

— Oh, il n'y a pas grand-chose à raconter, prétendit-elle. J'habitais Honolulu, je travaillais au Hyatt Hôtel, comme waitress(24). J'ai rencontré un type un jour, qui était dans le cinéma. Il m'a dit que je pourrais faire une carrière, qu'on avait besoin de filles comme moi à Hollywood. (Elle eut un ricanement méprisant.) Ouais, il avait besoin de mon cul... Il m'a fait venir ici et m'a payé trois mois de loyer. Puis, un jour, sa bonne femme a débarqué et m'a dit que si je continuais à le voir, elle me filerait de l'acide dans la gueule. Alors j'ai déménagé et j'ai cherché du boulot...

« Depuis, je me défends pas mal... Des photos, des petits rôles. Et puis, la Californie, c'est chouette. Quand j'en aurai marre, je me marierai avec un type comme vous. Bourré et sympa...

Elle éclata d'un rire chevalin, vida son Martini Bianco d'un trait.

— J'aime pas parler de moi, c'est pas intéressant. Dites-moi plutôt comment vous gagnez tout ce pognon.

Malko sourit. Si elle avait su ! Lui, pauvre prince ruiné, contraint de se lancer dans la cape et l'épée pour vivre selon son rang... C'était assez drôle, mais il y avait le jeu à jouer... On apportait les œufs au caviar.

— Je travaille beaucoup, dit-il, et j'ai de la chance. Diana avala une bouchée de caviar avec voracité, comme si elle se vaccinait contre la misère.

Les yeux noirs de Diana Hogg avaient repris une expression presque aussi trouble que dans le motel. Elle réprima un léger hoquet. Elle avait à peine touché au Moet, ne buvant que de l'eau glacée pendant le repas, à l'américaine, mais avait demandé un Martini Bianco avant et une bonne ration de cognac Gaston de Lagrange pour faire oublier la charlotte au chocolat. Un bras passé par-dessus le dossier de sa chaise, ce qui faisait encore plus saillir sa poitrine, elle se balançait, au rythme de la musique de fond.

— Je connais un endroit dingue, pas loin d'ici, proposa-t-elle. On peut y faire un tour...

— Quoi ? demanda Malko.

Elle se leva, titubant légèrement, et le prit par la main.

— Vous verrez.

Il n'y avait pas à discuter. En sortant, il ne vit pas la Ford. Les gorilles avaient dîné dans la grande salle à manger de l'Orangerie. De temps en temps, Malko repérait leurs mines dégoûtées. Il était presque sûr que Chris Jones s'était caché dans les toilettes pour aller manger un hamburger. La cuisine française était un risque trop grand pour ces natifs du Middle West...

La porte de la Rolls blanche claqua avec un bruit sourd. Diana posa ses longs ongles vernis sur la cuisse de Malko.

— Vous descendez tout droit. C'est après Black Burn Avenue, sur la droite.

La Cienega était presque déserte. La métisse chantonnait toute seule. Les bouts de ses seins pointaient comme des crayons sous le tissu noir et soyeux. Après le croisement avec Black Burn Avenue, Malko aperçut une enseigne de néon rouge : « Disco Roller All Night ».

— C'est ça, fit la métisse.

Ils payèrent vingt dollars pour pénétrer dans le temple. Un grondement insolite arrêta Malko, dominant presque les hurlements de la musique pop. Il lui fallut quelques secondes pour réaliser que tout le monde était monté sur patins à roulettes ! Les clients et le personnel. Des couples évoluaient sur la piste, glissant et tournoyant sur leurs patins. À part cela c'était une discothèque banale avec des recoins sombres et des banquettes moelleuses. On leur apporta des patins qu'une serveuse en combinaison dorée les aida à chausser. Diana Hogg riait aux éclats, ravie.

— C'est chouette, hein ! C'est tout nouveau.

Elle le tira par la main et l'enlaça. Heureusement, c'était un slow. Emboîtés l'un dans l'autre, ils tournoyaient maladroitement. Diana enfonça son pubis si violemment dans le ventre de Malko, les deux bras noués autour de son cou, qu'ils perdirent l'équilibre et manquèrent s'étaler. Un garçon filant comme une flèche, portant un plateau à bout de bras, les évita de justesse, et se perdit dans

l'obscurité comme un satellite dans l'espace intersidéral... La musique changea, et Diana s'éloigna brusquement de Malko, tournant autour de lui comme un pendule. Ce qui se termina immanquablement par une collision... Le ronflement des patins était incroyable. Malko se sentait profondément ridicule... Enfin, épuisée, Diana Hogg se laissa tomber à leur table et avala d'un trait son J & B. D'un coup, elle baissa la fermeture de sa combinaison de satin, dévoilant deux seins splendides, puis elle la referma aussitôt, devant les regards exorbités des clients de la table voisine.

— Merde ! Je vais pas leur rincer l'œil !

Malko en avait assez des patins. Il chercha des yeux Chris Jones et Milton Brabeck et les aperçut au bar. Montés sur roulettes. Arborant des mines tellement furieuses qu'il eut du mal à réprimer un fou rire. Diana Hogg se pencha sur lui et sa main se posa sur son sexe. Geste absolument naturel chez elle, comme de prendre le bras chez une autre femme.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien, dit Malko, je n'avais pas fait de patin depuis très longtemps...

— C'est bon pour la santé, affirma Diana avec une conviction profonde. On devrait baiser en patins.

Malko dut encore faire trois exhibitions dignes de Médrano avant que la métisse ne décide qu'elle en avait assez... L'air frais lui fit du bien. La jeune femme s'écroula dans la Rolls dès qu'elle eut démarré. Tout à coup, elle se pencha sur lui et commença à le masturber avec fureur. Puis elle se laissa glisser sur le plancher, et sa bouche remplaça ses doigts.

Malko remontait lentement la Cienega, vers les collines de Hollywood, surveillant le rétroviseur à cause des voitures de police. Diana Hogg avait la régularité d'un derrick, mais n'était pas parvenue à vraiment l'émouvoir lorsqu'il stoppa dans Romaine Street. Elle releva la tête, furieuse.

— Shit, vous ne voulez pas jouir ? Je n'ai encore jamais fait ça dans une Rolls...

— Si, fit-il, mais je ne peux pas ici. Si la police...

Elle hésita quelques secondes. Puis se décida :

— O.K., chez moi, mais c'est parce que vous êtes chouette. J'emmène jamais personne.

Laissant la Rolls dans la rue obscure, ils prirent l'ascenseur. Elle le tirait par le sexe en riant, ivre morte. À peine entrés dans l'appartement, elle jeta son sac et s'agenouilla en face de lui, descendant d'un coup la fermeture Éclair de la combinaison de satin noir. Ses seins jaillirent à l'air libre. Diana les prit à pleines mains et les serra autour du membre de Malko, en un fourreau souple et tiède,

sa bouche continuant à le téter avidement. En dépit de ce traitement de choc, il dut se concentrer de toutes ses forces pour parvenir à l'orgasme. Diana ne semblait pas fatiguée. Elle s'écarta, avec la satisfaction d'une bonne ouvrière.

— J'aime bien faire ça à genoux, fit-elle d'une voix pensive. Mon shrink(25) m'a dit que j'étais une vraie salope.

Elle se releva, et partit en titubant vers la chambre. Malko la suivit. La pièce ne contenait pratiquement qu'un lit immense et blanc. Diana se laissa tomber dessus, les jambes écartées, les bras en croix.

— Déshabille-moi, demanda-t-elle, je suis crevée !

Il la débarrassa de la salopette noire. Dessous, sa peau était trempée de sueur. Puis il s'assit sur le lit. Il y avait plusieurs photos sur la table de nuit. Le cœur de Malko se mit à battre plus vite devant une grande photo en couleur représentant deux filles se tenant par le cou, en maillot. L'une était Diana Hogg. L'autre, Mandy Brown, la mystérieuse secrétaire de la CIA.

La métisse l'observait, les yeux mi-clos, suivant la direction de son regard. Elle dit tout à coup, d'un ton mi-agressif, mi-gouailleur :

— Elle est bandante, ma copine, hein ? Tu as envie de la connaître ?

CHAPITRE VIII

Malko se pencha et prit la photo pour l'examiner. L'autre fille était plus petite que Diana avec un corps tout en courbes, découvert par un deux-pièces minuscule, un visage enfantin, sensuel, de garce précoce et de longs cheveux noirs tombant sur ses épaules. Les traits correspondaient bien à ceux de la photo d'identité de Mandy Brown.

— C'est une jolie fille, remarqua-t-il.

Diana Hogg tourna un œil torve vers la photo, étouffa un hoquet et laissa tomber d'une voix envieuse :

— C'est Mandy, ma meilleure copine. Elle est super. En plus, elle se démerde drôlement mieux que moi.

Secrétaire à la CIA pour trois cent cinquante dollars par semaine ne semblait pourtant pas un sort enviable. Malko demanda d'une voix neutre :

— Qu'est-ce qu'elle fait ?

Diana Hogg eut un geste évasif.

— Elle a un Jules qui est fou d'elle et qui est bourré. Comme toi... Tiens, regarde !

Elle se pencha, ouvrit un tiroir de la table de nuit, farfouilla dedans et en sortit une photo.

Malko aperçut vaguement trois silhouettes dessus. Imprudemment, il tendit la main :

— Montre !

Brutalement, Diana retira sa main avec le cliché et se dressa sur un coude, de la fureur plein les yeux.

— Salaud ! Et moi qui croyais que tu étais mordu pour moi ! T'es un vieux dégoûtant comme les autres. Ça te suffit pas, mon cul, tu veux encore baiser mes copines... Eh bien, merde ! Tire-toi.

— Tu te trompes, plaïda Malko, essayant de la calmer.

Mais autant arrêter un raz de marée. Diana se leva, l'œil noir, enfouit la photo dans son sac, puis ramassa sur le lit une combinaison de soie mauve, en fit une boule qu'elle jeta à la tête de Malko.

— Tire-toi ! hurla-t-elle. Sinon, j'appelle les flics et je dis que tu as voulu me violer. Vous, les mecs, vous êtes tous des ordures.

Comme Malko ne bougeait pas, elle ôta brusquement un de ses escarpins et marcha sur lui, menaçante. Une vraie mégère.

— Je vais te crever un œil, annonça-t-elle, avec la voix pâteuse des ivrognes.

Cette fois, Malko battit en retraite. Clopinant derrière lui, Diana Hogg le poursuivit, l'invectivant, le couvrant d'obscénités. La lune de miel était bien finie. Malko se maudissait. Il n'avait pas assez bien

évalué la susceptibilité de la métisse. Celle-ci ouvrit la porte du palier à la volée et le poussa dehors.

— D'ailleurs, hurla-t-elle, tu la baiseras pas parce qu'elle est à Honolulu.

Sur ces paroles vengeresses, elle claqua la porte. Malko s'engagea dans l'escalier, furieux et troublé. C'était mince comme information. À peine sortait-il du building qu'un appel de phares jaillit un peu plus loin. Les deux gorilles étaient là. Chris Jones vint à sa rencontre.

— Ça a été rapide, cette fois, dit-il ironiquement.

Malko haussa les épaules.

— Mon cher Chris, dit-il, je rêve d'un lit comme un chien rêve d'un os. D'un lit où je serai seul. Vous pouvez aller vous coucher. Je rentre à l'hôtel.

Il redescendit sur Sunset Boulevard qu'il suivit lentement. Récapitulant ce qu'il savait. C'est-à-dire presque rien. Le portier du Beverly Hills lui prit sa Rolls et le salua d'un sonore « Good night, Sir. »

* *

*

David Wise était reparti à Washington et il ne restait dans le grand bureau à la moquette bleue que Frank Danon, le patron de la DOD pour le côté ouest. Bien embarrassé... Il versa une troisième tasse de café à Malko.

— Il faudrait renouer le contact avec la fille, insista-t-il. C'est indispensable.

— Mais enfin, dit Malko, on doit pouvoir retrouver Mandy Brown par la police d'Honolulu.

Frank Danon alluma un cigarillo cubain et soupira.

— Ce n'est pas aussi simple que ça. Honolulu, ça fait partie des USA. Si cette Mandy Brown ne s'est livrée à aucune activité criminelle, nous n'avons aucun moyen de savoir où elle se trouve. Elle n'a pas laissé d'adresse. Le téléphone de Diana Hogg est sur table d'écoute. Mais nous ignorons si elles sont en contact. Et nous n'avons pas le temps d'attendre. Chaque journée passée coûte cinq cent mille dollars au projet Matador.

— Honolulu, ce n'est pas New York, remarqua Malko. On doit pouvoir y retrouver une fille aussi jolie que Mandy.

Frank Danon secoua la tête.

— Il y a quand même deux cent mille habitants. Nous ne pouvons pas faire appel au FBI ni à la police locale, ils poseraient trop de questions. Déjà, regardez ce qui se passe.

Il alla ouvrir un dossier et revint avec un journal qu'il tendit à

Malko. Ce dernier lut :

— Le navire plein d'espions est de retour !

C'était la manchette du Maui News de la veille. Relatant le retour du Glomar Explorer au large de l'île.

L'homme de la CIA le replia, morose.

— Tous nos espoirs reposent sur vous. Je crois que vous avez eu un bon contact avec Diana Hogg. (Il se reprit.) Je veux dire qu'elle ne soupçonne rien. Donc, il faut continuer, la faire parler, savoir où se trouve Mandy Brown. Ensuite...

— Nos rapports ne sont plus tellement bons, remarqua Malko.

Frank Danon eut un sourire canaille.

— À mon avis, cela peut s'arranger. Je crois que cette fille n'est pas indifférente aux avantages matériels. Nous vous avons tissé une couverture en or massif... Exploitez-la.

— Vous n'avez rien découvert sur les liens entre Roy Stockton et Mandy ? demanda Malko. Qui pourrait nous donner une piste de rechange.

— Non, pas vraiment, dit l'homme de la CIA avec une imperceptible hésitation.

— C'est-à-dire ? insista Malko.

— On a vu cette Mandy déjeuner une fois avec Roy Stockton, mais cela ne veut rien dire.

— Où exactement ?

— Dans un Pizza Parlor, près de son bureau.

Frank Danon avait du mal à l'admettre. La CIA ne pouvait pas croire qu'un de ses membres éminents ait été gangrené par le démon de la chair. Pourtant, toute l'histoire du projet Matador était probablement liée au magnétisme sexuel de la pulpeuse Mandy. Sur un haut fonctionnaire de cinquante-sept ans, cela pouvait causer des ravages irrémédiables. D'après les deux photos que Malko avait vues, Mandy était le type même de la petite garce excitante que n'importe quel homme avait envie de mettre dans son lit. Mais une chose l'intriguait profondément. Les gros bonnets de la Maffia n'étaient pas fous. Sauf cas exceptionnel, ils évitaient de se heurter de front aux agences fédérales. Qui avait été assez imprudent pour s'attaquer à la CIA ? Puisqu'ils étaient au courant du projet Matador, ceux qui avaient monté le coup n'ignoraient pas qu'il était limité dans le temps. Une fois le sous-marin soviétique remonté, la CIA ferait tout pour retrouver ceux qui avaient assassiné Roy Stockton et sa femme. Pour les punir. Cette fois, ils feraient appel au FBI et à la police locale. C'était une formidable menace qui expliquait le meurtre sauvage des deux Américains. Celui qui l'avait commandé était sûr qu'en tuant le chef de service de la CIA, il interdisait de remonter la piste.

Sans l'intuition de Malko, c'eût été vrai.

— Vous n'avez pas d'informateurs dans la Maffia de la côte Ouest ? demanda-t-il. Une somme de cinq millions de dollars, cela ne passe pas inaperçu. Vous avez relevé les numéros des billets ?

Frank Danon eut une mimique embarrassée.

— Nous n'avons pas eu le temps, avoua-t-il. Cela a été fait partiellement, seulement. Mais de toute façon, l'argent est « lavé » à Las Vegas. Et nous n'avons pas l'intention de mener une enquête classique. Je vous l'ai dit : nous voulons ce ou ces types morts.

Sa voix s'était durcie, vibrait d'une façon inhabituelle chez cet homme neutre. Malko sentit qu'il se mettait à la place du vieil Américain qui avait été irrésistiblement attiré par une petite garce et qui y avait laissé sa vie et un des projets les plus importants de l'agence.

— O.K., dit-il, je retourne au Beverly Hills. Pas de baby-sitting aujourd'hui. On ne sait jamais ! Je vous contacterai dès que j'aurai un résultat. Je vais envoyer à miss Hogg assez de fleurs pour monter un commerce.

* *

*

L'employé grec du desk tendit un message à Malko. Le hall vert pomme du Beverly Hills leur donnait l'air de faux producteurs de cinéma produisant surtout une mauvaise impression de mémères sans âge déguisées comme des arbres de Noël et de l'assortiment habituel de « Hollywood barracudas », beautés sophistiquées, prêtes absolument à tout pour une grosse poignée de dollars. Pendant que Malko lisait, une créature moulée dans un ensemble de dentelle rose bonbon le frôla dans un nuage de parfum et lui adressa un « Hello » capiteux. Le message disait laconiquement : « Miss Hogg a appelé. Pouvez-vous la rappeler. 858 49 91. »

Enfin ! Depuis deux jours, Malko partageait son temps entre la piscine du Beverly Hills et des séances de cinéma. Attendant l'effet des trois douzaines de roses.

Les services de Frank Danon avaient discrètement perquisitionné chez Diana Hogg sans retrouver la fameuse photo entr'aperçue par Malko. Et la station de la CIA de Honolulu, interrogée sur Mandy Brown, n'avait encore donné aucune réponse.

Malko se rua dans l'une des cabines téléphoniques situées avant l'entrée du Polo Lounge, près de l'escalier menant à la cafétéria et à la galerie marchande.

— Allô, j'écoute.

La voix de Diana Hogg était plutôt revêche.

— Vous m'avez demandé de vous rappeler, dit Malko. Je suis...

— Ah ! C'est vous ! Thank you for the wonderful flowers.

On aurait dit qu'elle venait de se verser un pot de miel dans le gosier. Roucoulante.

— Vous étiez un peu énervée l'autre soir, remarqua Malko plein de diplomatie.

Diana Hogg eut un rire sans complexe.

— J'étais bourrée ! Oh, je vous ai dit des trucs horribles. Je suis si désolée. Vous me pardonnez ?

— Bien sûr, dit Malko.

Il croyait entendre le claquement de la machine à calculer caché derrière les beaux yeux noirs. Mais la CIA commandait.

— Nous pouvons dîner ce soir, proposa-t-il. Au Bistrot, par exemple.

— Oh, oui, fit Diana Hogg. Please pick-me up at seven.

* *

*

Malko en avait ras le bol du patin à roulettes. De nouveau, Diana Hogg était très euphorique. Au Bistrot, elle n'avait voulu boire que du cognac Gaston de Lagrange et avait laissé entendre à Malko qu'elle avait bien envie d'une T-Bird(26) neuve. Ensuite, cela avait été le disco Roller où elle avait continué au J & B. Maintenant, elle chantait toute seule, sa robe de soie mauve remontée sur ses cuisses brunes.

Malko stoppa la Rolls dans Romaine Street et fit le tour pour lui ouvrir la portière. À peine hors de la voiture, Diana Hogg s'enroula autour de lui et lui enfonça dans la gorge une langue grosse comme une pelle à charbon. C'était reparti.

— I think, I am in love with you.

Ce bel amour était d'autant plus touchant que Malko savait, grâce à la surveillance exercée par la DOD, que Diana Hogg s'était fortement laissée aller avec au moins deux clients du Hollywood Escort Service, depuis leur rencontre. Mais pour l'instant, c'était une ventouse en folie.

Elle le massait, l'embrassait goulûment, s'incrustait contre lui, le bassin en avant. Ils parvinrent quand même jusqu'à l'escalier et dans l'appartement, mais leur progression s'arrêta dans le living. Les talons ancrés dans l'épaisse moquette, Diana Hogg accueillit Malko en elle avec des feulements de bête un peu suspects. Leur étreinte fut brutale et rapide, puis la métisse se releva et fila vers la salle de bains. Malko se rua aussitôt sur le sac posé sur la console. D'un coup de coude, il le fit tomber à terre, répandant son contenu. Puis, il remit les choses en place : le paquet de cigarettes, le briquet, le poudrier, un vieux tampax, quelques billets et un trousseau de clefs. Il restait le

portefeuille avec les cartes de crédit, le permis de conduire et des papiers.

Une des poches contenait quelques photos. Malko les sortit rapidement. L'une représentait Diana en robe du soir à un gala de télé, l'autre, une photo d'identité. La troisième provoqua une brusque décharge d'adrénaline dans les artères de Malko. C'était celle qu'elle lui avait arrachée des mains. Diana et Mandy, avec, entre elles, un homme qui les tenait toutes les deux par la taille. Brun, trapu, un cigare au bec. Derrière, on apercevait la mer. Il y eut un bruit dans la salle de bains. Malko n'hésita pas : remettant les deux autres photos en place, il fourra la troisième dans sa poche. Diana Hogg émergea.

— Ton sac est tombé, dit-il en le remplaçant sur la console. J'ai tout remis dedans.

— Tu es un amour, roucoula la métisse, drapée dans un déshabillé plein de trous-trous et de dentelles, avec des mules en vison blanc.

Elle ramassa son sac au passage et ondula à travers le living-room.

Malko la suivit dans la chambre où elle s'allongea sur le lit et bâilla.

— Tu m'as épuisée, mon chéri, minaуда-t-elle. Si tous les hommes faisaient l'amour comme toi ! Je crois que je n'ai jamais tant joui de ma vie.

Vieux refrain. Le regard de Malko se posa machinalement sur la photo représentant Mandy et Diana. Celle-ci se pencha aussitôt en avant, une expression trouble dans les yeux.

— Elle te plaît vraiment ma copine ?

Malko écoutait, sur ses gardes. Mais cette fois, Diana semblait d'excellente humeur.

— Je ne suis pas jalouse, continua-t-elle. Mais je t'ai dit qu'elle n'est pas là en ce moment. Elle a un Jules vachement jaloux. Dès qu'elle sera en ville, je te ferai signe.

— Elle revient quand ? ne put s'empêcher de demander Malko.

— Tu es bien pressé ! fit la métisse. Je n'en sais rien. Elle est à Hawaï, je te l'ai dit, avec son Jules. Ça sera peut-être pas avant l'hiver.

Ça promettait... Malko n'avait plus qu'une idée, filer, avec son butin. Soudain, la voix de Diana lui fit ressentir une coulée glaciale dans la colonne vertébrale.

— Tiens, je vais te montrer la photo où elle est encore plus bandante.

Avant qu'il ait pu dire non, elle avait étendu la main et ouvert son sac. Avec la redoutable persévérance des ivrognes, elle se mit à fouiller dans son sac, s'énervant de plus en plus, et vidant tout le portefeuille. Soudain, elle leva sur lui un œil noir.

— Tu m'as piqué une photo ?

— Non, jura Malko.

Elle bredouilla :

— Je suis sûre que cette photo était là ! Elle te ferait bander.

Malko se leva. Il fallait filer avant qu'elle ne le fouille.

— Cela n'a pas d'importance, dit-il. C'est toi qui m'intéresses. Je suis fatigué, je dois être à San Diego demain matin très tôt. Je te téléphonerai en rentrant.

Diana Hogg répondit à peine, plongée dans l'examen de son sac, ouvrant le tiroir de la table de nuit dont elle éparpilla le contenu. Grognant toute seule, obstinée à retrouver la photo disparue. Comme Malko atteignait la porte, elle le rappela :

— Tu ne m'embrasses pas ?

Il revint sur ses pas, et elle coula un bras autour de son cou, dardant sa langue dans sa bouche. Mais, de l'autre main, elle plongeait dans sa poche. Malko se dégagea en riant. Du coup, Diana le repoussa brutalement.

— Je suis sûre que tu me l'as piquée, glapit-elle.

Malko était déjà sur le palier. Les vociférations de la métisse le poursuivirent. Décidément, leurs rapports étaient difficiles ! Il se retrouva au volant de la Rolls Royce, filant sur Sunset. Il avait hâte de savoir qui était le mystérieux Jules de Mandy la salope. Avec une photo, on arriverait bien à l'identifier...

CHAPITRE IX

La photo agrandie à la dimension d'un poster occupait un des murs du bureau à la moquette bleue. Il fallait reculer de trois mètres au moins pour en distinguer tous les détails. Malko l'avait fait prendre dès l'aube au Beverly Hills, par un coursier de la DOD. Il avait ensuite pris le temps d'aller chez le coiffeur et de flâner un peu dans Rodeo Drive avant de rejoindre le bureau clandestin de la CIA à Century Plaza. Tant que l'amant de Mandy Brown ne serait pas identifié, il n'avait pas grand-chose à faire, sinon continuer sa belle histoire d'amour avec Diana Hogg.

Frank Danon raccrocha le combiné du téléphone et s'avança vers Malko, la main tendue, avec un sourire chaleureux.

— Well done, well done, well done(27) exulta-t-il. Comment avez-vous fait ?

Malko le lui expliqua. Frank Danon semblait ravi du tour joué à la call-girl. Il sortit de sa poche la fameuse photo et la tendit à Malko.

— Tenez. Il faudrait que vous la remettiez en place dès ce soir. Qu'elle ne se doute de rien.

— Vous avez identifié l'homme ?

— Pas encore. J'attends un télex de notre station d'Honolulu. On a envoyé un bulletin il y a quatre heures. Notre gars, là-bas, est copain avec le Police Commissioner. Si ce type est connu on va l'identifier tout de suite. Sinon, il faudra aller passer cette putain d'île au peigne fin.

— Et le Glomar Explorer ? demanda Malko.

— Toujours à Maui. Le compteur tourne. L'équipage est en train de devenir fou furieux.

— Le Glomar est venu souvent à Maui ? demanda-t-il.

— Ouais, plusieurs fois, confirma Frank Danon. Il fallait tisser la couverture. Faire croire à cette histoire de recherche de nodules. Ça fait bien deux ans qu'il traîne dans le coin.

Le téléphone sonna, et il alla décrocher. Presque aussitôt, il mit la main sur le microphone et annonça à Malko d'une voix excitée :

— C'est Honolulu.

Son correspondant vint en ligne, et Malko le vit changer de visage. La stupéfaction parut lui décrocher la mâchoire. Il raccrocha après avoir bredouillé des remerciements, et fit face à Malko.

— Ils l'ont identifié, annonça-t-il. C'est Russian Louis Siegel, un des patrons du Crime Organisé sur la côte Ouest. On aura un papier complet dans deux heures.

Chris Jones et Milton Brabeck mâchaient flegmatiquement leur chewing-gum, les yeux dans le vague, tandis que Malko essayait de ne pas trop penser à Alexandra. Sa « fiancée » lui avait téléphoné avec une drôle de voix d'Autriche, lui disant qu'elle partait se reposer quelques jours à la montagne. Mais sans préciser avec qui... De nouveau, Malko était sur le gril. Il était sûr qu'elle tentait de l'oublier une fois de plus dans les bras d'un autre homme. Et qu'il risquait un jour de ne plus la retrouver du tout. Alexandra était une créature de feu, toujours à la recherche de sensations violentes. La chance avait voulu jusque-là qu'elle ne rencontre pas d'hommes à sa hauteur...

La porte s'ouvrit sur Frank Danon, une liasse de papiers à la main. À la fois solennel et vibrant d'excitation. Il prit place derrière le bureau, s'installa les pieds sur la table, lissa ses papiers et annonça :

— Voilà le papier du FBI sur Siegel. Elle choisit bien ses copains, la petite Mandy Brown... Russian Louis Siegel est né à Brooklyn, dans le quartier de Williamsburg, le 11 avril 1925. On n'a rien sur lui jusqu'en 38, mais c'est sûrement une erreur... À quatorze ans, il avait déjà son gang. Il rackettait les petits commerçants du quartier, les menaçant de les vitrioler s'ils ne payaient pas...

— Classique, soupira Chris Jones.

— Attendez, continua Frank Danon, l'œil gourmand. À dix-sept ans, Russian Louis a abattu un concurrent de trois balles dans le ventre. En pleine rue. Là, quand même, ils l'ont bouclé. Au procès, il s'en est tiré avec deux ans de maison de correction parce qu'il a prétendu que l'autre avait plongé la main dans sa poche pour y prendre une arme. Qu'il s'était cru menacé...

— Qu'est-ce qu'il avait dans la poche, l'autre, interrogea Milton Brabeck.

— Un peigne, laissa tomber Frank Danon, et encore auquel il manquait des dents... Dès qu'il est sorti, Russian Louis s'est remis au travail. À vingt ans, il était la terreur du Lower East Side, à la tête d'un gang d'exécuteurs qui opéraient à New York et dans le New Jersey. Spécialité : le pic à glace.

« Ça n'empêchait pas Russian Louis d'avoir un succès fou auprès des dames. Il était d'ailleurs beau comme un acteur et cultivait le genre George Raft, raie sur le côté, manteaux de fourrure, chemises en soie et cinquante costumes...

« À vingt et un ans, il avait pratiquement tout fait, du meurtre à l'extorsion de fonds. Précoce dans le crime comme d'autres sont précoces en musique... Ensuite, il s'est peu à peu intégré au Syndicat, avec des affaires de plus en plus importantes. On perd un peu sa trace

jusqu'en 55. Là, on le retrouve à Las Vegas. Responsable d'un petit casino. Un jour, il piège un tricheur professionnel, lui fait écraser les mains par ses goons(28) et le force à marcher jusqu'à Barstow...

— Combien ça fait ? demanda Chris Jones, de plus en plus intéressé par ce bel exemple d'humanité.

— Dans les cent cinquante miles, précisa aimablement Frank Danon, avec une chaleur de 105° (29) en moyenne... Mais Russian Louis n'est pas resté longtemps à Las Vegas. En 1957, les représentants du Syndicat l'ont désigné pour s'occuper de la côte Ouest. Il a acheté une superbe maison sur Sunset, à deux blocs de Beverly Drive, et a commencé à fréquenter les acteurs. Très vite, il a contrôlé le jeu à Redondo Beach, les courses de chevaux d'Agua Caliente et les principaux réseaux de prostitution et de drogue de Seattle à San Diego.

« Dans les années suivantes, il s'est retrouvé quatre fois devant un Grand Jury, qui, quatre fois, n'a pas pu l'inculper, faute de preuves. On l'a revu au Nevada, en 1964. Un quotidien de Las Vegas, le Sun, l'a accusé d'avoir versé une contribution illégale de soixante mille dollars au candidat républicain au poste de gouverneur. La rédaction du Sun a sauté et, une fois de plus, Russian Louis n'a pas été poursuivi. Mais Las Vegas ne lui a pas porté chance, pourtant. Il semble qu'il ait beaucoup investi dans les casinos et qu'il ait fait de mauvaises affaires.

« Il a loué sa maison à un "capo mafioso" de Saint Louis. Durant le premier trimestre, il s'est trouvé en difficulté. Il avait emprunté pas mal d'argent à des types encore plus dangereux que lui. La crise de l'énergie a foutu un coup terrible aux casinos où il avait des intérêts et il a été obligé de vendre à ses "amis" il y a trois mois. Pas très bien, hélas pour lui. Depuis il a disparu. Le FBI le croyait à Atlantic City ou aux Bahamas. Mais ils ne le surveillent plus de très près.

— Pourquoi ? demanda Malko.

Frank Danon eut une mimique dégoûtée.

— Russian Louis Siegel est un has-been. Il a un peu trop abusé de la bouteille. Commençait à voir des éléphants roses. Ça été la première cause de ses échecs à Las Vegas. Trop de coulage. On ne le voyait jamais avant trois heures de l'après-midi et généralement bourré. Ceux qui l'ont spolié en ont profité. Il y a quelques années, Russian Louis aurait pris un shot-gun et se les serait payés les uns après les autres, en plein jour. Maintenant il a seulement fait ses valises.

Un lourd silence retomba dans la pièce. Malko se demandait si le vieux gangster près de la retraite avait eu l'audace de faire chanter la CIA. Frank Danon semblait perplexe.

— Qu'en pensez-vous ? demanda-t-il.

— C'est troublant, fit l'Américain. Évidemment, Russian Louis Siegel est un criminel, mais il ne semble pas avoir le profil de l'homme

que nous cherchons. Le Crime Organisé n'aime pas se heurter aux autorités fédérales.

— C'est quand même une curieuse coïncidence, remarqua Malko. La seule suspecte que nous ayons est liée à un gangster.

Le patron de la DOD eut un soupir résigné.

— Je suis sûr que si on gratte vraiment les vies des filles qu'on a engagées pour Matador, on trouvera une douzaine de putes. Or, il est bien rare que les putes ne soient pas liées au Syndicat ou à la Maffia.

— Qu'est-ce que fait Siegel à Honolulu ? demanda Malko.

— Apparemment, pas grand-chose, à part jouer au golf et sauter la petite Mandy, fit Frank Danon. Il a une superbe résidence à Hawai Kai, le quartier le plus chic d'Honolulu. Les flics locaux l'ont surveillé un peu puis ont laissé tomber. Il semble en vacances ou en lune de miel. Ça expliquerait la démission de la petite si elle l'a rencontré il y a trois mois. Elle ne pouvait pas venir nous annoncer qu'elle nous quittait pour partir avec un zozo comme Russian Louis. Mais de toute façon, ajouta-t-il, nous n'avons pas le choix. Il faut suivre cette piste jusqu'au bout. Quand partez-vous à Honolulu ?

— Lorsque j'aurai rendu sa photo à Diana Hogg, dit Malko. Je ne veux pas laisser de bombe à retardement derrière moi. Je pense que ce ne devrait pas être long. Ce soir, si tout se passe bien. Je suis supposé l'appeler tout à l'heure...

— Eh bien, je vais vous prendre des billets pour demain. Ainsi que pour ces gentlemen de Washington... (Il ricana). Des allers simples. Avec un type comme Russian Louis...

— C'est pas drôle, fit Milton. Quel temps il fait là-bas ?

— Dégueulasse, précisa aimablement le patron de la DOD. Chaud et humide avec beaucoup de flotte. C'est pas la bonne saison.

Chris Jones soupira bruyamment.

— Nous, quand on va quelque part, c'est jamais la bonne saison.

* *

*

Pour la dixième fois en deux heures, Malko composa le numéro de Diana Hogg. Et pour la dixième fois, il tomba sur son répondeur. Il raccrocha sans laisser de message. Elle en avait déjà trois de lui. Bizarre. Par Chris et Milton, en planque dans Romaine Street, il savait que la métisse se trouvait chez elle et seule... Pourquoi le snobait-elle ?

Ce n'était quand même pas la prétendue jalousie envers son amie Mandy. Diana Hogg était une call-girl et se moquait éperdument que Malko soit attiré par une autre fille. Au pire, elle lui offrirait un « féminin pluriel » à un prix raisonnable... Donc, il y avait autre

chose. Il consulta sa Seiko-quartz. Six heures. Si elle n'avait pas rappelé à l'hôtel à sept heures et demie, il irait dîner avec une superbe rousse rencontrée au Polo Lounge. Soi-disant actrice anglaise venue signer le contrat de sa vie à Hollywood.

Il s'allongea sur le lit et se plongea dans les devis de réfection de la toiture de son château. Tout ce qu'il n'avait pas pu faire l'année précédente. C'était tout simplement effarant. Les prix avaient augmenté de 50 % en un an. Il ne pouvait pourtant pas tendre une toile goudronnée à la place des tuiles... Au départ, il souhaitait compléter sa toiture avec des tuiles importées spécialement de Tchécoslovaquie, mais l'inflation n'avait pas épargné les pays de l'Est. Il ferma les yeux et revit la mallette aux cinq millions de dollars... Quelle tare d'être honnête ! Au cours de sa carrière de barbouze hors cadre pour la CIA, il aurait pu amasser dix fois de quoi refaire son château de fond en comble s'il avait eu une éthique moins rigoriste. Enfin... Il signa le devis, y joignit un chèque d'acompte, se demandant comment il paierait le solde. Au pire, le fidèle Elko Krisantem se ferait une joie de faire patienter l'entrepreneur. Par la terreur.

Diana n'avait toujours pas appelé. Il essaya une dernière fois. Plus de répondeur, cela sonnait dans le vide.

* *

*

Chris Jones se laissa tomber sur la chaise de fer à côté de Malko. Le petit patio du Rodéo Drive Hôtel, juste en face de Gucci, bruissait de conversations. Il y avait surtout des femmes. L'hôtel servait à pas mal de rencontres clandestines. C'était facile pour les épouses respectables de Beverly Hills venues faire du shopping dans les boutiques de luxe de Rodeo d'effectuer un petit crochet par l'une des chambres du Rodéo Drive...

— Il y a du nouveau ? demanda Malko.

Trois jours s'étaient écoulés depuis que Diana Hogg lui avait fait faux bond. Il avait encore appelé deux fois puis avait cessé pour ne pas lui mettre la puce à l'oreille. A Washington, David Wise trépignait pour qu'il parte pour Honolulu, mais Malko refusait d'aller au massacre. Tant qu'il n'aurait pas compris le changement d'attitude de la métisse, il resterait à Beverly Hills. Il n'avait pas assez d'éléments pour faire quel que chose d'utile à Honolulu. Chris Jones et Milton Brabeck, aidés d'éléments locaux de la DOD, exerçaient une surveillance constante sur Diana Hogg.

— Rien, fit tristement le gorille. On dirait qu'elle a repris son turf. Elle se fait en moyenne deux types par jour. Ensuite, elle rentre sagement se coucher chez elle.

— Et les communications téléphoniques ?

— Rien. Du local. Avec des copines ou l'agence. Si vous voulez mon avis, elle a un « coup de feu », des clients qu'elle ne peut pas refuser. C'est pour ça qu'elle vous a laissé tomber. Vous, à ses yeux, c'est du travail de longue haleine. Mais il faut qu'elle paie le loyer et la bouffe... Dès qu'elle sera plus calme, elle va se manifester. Ne vous plaignez pas. Moi, je voudrais bien être au Beverly Hills, avec une Rolls et une note de frais illimitée...

— Je n'aime pas l'inaction, dit Malko. Si dans quarante-huit heures, rien ne s'est passé, nous partirons quand même à Honolulu.

— On pourrait attendre la bonne saison, avançà Chris Jones. En attendant, ils peuvent faire visiter le Glomar Explorer aux touristes. Cela fera rentrer du fric...

— Chris, fit Malko, vous n'avez aucun sens civique.

* *

*

Avant même d'avoir décroché, Malko fut certain qu'il s'agissait de Diana Hogg. Une intuition... Effectivement, c'était la voix un peu rauque de la métisse, avec des inflexions caressantes, ronronnantes.

— Ah, Malko, soupira-t-elle. Je suis désolée de vous avoir laissé tomber, mais j'ai eu beaucoup de travail. Des castings, des photos. (Elle rit.) And I got the curse...(30)

— Je pensais que vous m'aviez oublié, dit Malko. Êtes-vous libre ce soir ?

— Bien sûr, fit Diana Hogg, j'ai hâte de vous revoir. Je connais un endroit nouveau où nous pourrions aller. (Elle eut un rire de gorge volontairement provocant.) Vous avez entendu parler de Plato's Retreat ?

— Non, jamais.

— C'est un endroit dingue, affirma Diana avec emphase. Je suis sûre que vous aimerez.

Après les patins à roulettes, Malko était prêt à tout...

— Alors, à tout à l'heure, dit-il. Sept heures et demie. Faites-vous belle.

À peine eut-il raccroché qu'il appela la CIA. Frank Danon n'était pas là. Il finit par joindre Chris Jones dans la voiture de surveillance.

— Allô, dit Malko, j'ai repris le contact. Nous passons la soirée ensemble. Connaissez-vous un endroit qui s'appelle Plato's Retreat ?

— Jamais entendu parler, fit le gorille. Mais il y a un problème. Je n'ai pas de contrat de baby sitting pour ce soir. Il va falloir que j'appelle la maison mère, pour me faire couvrir.

Sur le territoire américain la DOD était très pointilleuse. On ne

laissait pas les agents se balader avec leur artillerie sans un ordre de mission.

— Laissez tomber, Chris, dit Malko. Je me débrouillerai tout seul. Diana Hogg n'est pas bien redoutable. Je l'ai déjà pratiquée.

Le gorille eut un rire complice.

— Au pire, vous pourriez attraper une chaude-pisse ! Comme c'est un accident du travail, on vous remboursera les antibiotiques...

* *

*

Diana Hogg portait un ensemble rose bonbon qui la faisait ressembler à une petite fille en chocolat. Elle se colla contre Malko, lui enfilant sa langue dans la bouche, jusqu'aux amygdales.

Elle sentait l'alcool. Lorsqu'elle se détacha de lui, il vit des filaments rougeâtres dans ses yeux. Elle semblait nerveuse. Mais plus « amoureuse » que jamais. Bras dessus bras dessous, ils gagnèrent la Rolls de Cendrillon.

— Où allons-nous ? demanda Malko.

— Comme pour le Grunman Theater, expliqua la métisse. Ensuite, vous montez sur la droite. Je vous dirai.

— C'est un nouveau restaurant ?

Elle pouffa.

— Mieux !

Dix minutes plus tard, ils stoppèrent devant une grande maison en stuc rose isolée au milieu d'un jardin. Une enseigne discrète annonçait « Plato's Retreat ». Diana Hogg frappa à la porte laquée noire qui s'ouvrit immédiatement sur une entrée tendue de velours noir où on entendait déjà la voix d'Anita Ward chanter Ring my bell. Une hôtesse blonde moulée dans un fourreau bleu ciel très décolleté lui tendit une carte à remplir.

— Il y a un member ship de trente dollars par couple, annonça-t-elle. Vous mettez seulement les prénoms.

Malko inscrivit « Malcolm » et Diana, « Doris ». Il parcourut les règlements du club inscrits au verso de la carte. Il était précisé qu'aucun des membres d'un couple ne devait se livrer à la prostitution.

Déjà la porte s'ouvrait devant eux, et Diana tira Malko par le bras. Tout de suite une affiche attira son regard, à côté de l'entrée : « No Booze, no Brew. So what, let's Screw(31) ».

Il n'eut pas le temps de se demander ce que cela signifiait. Tous ses sens furent assaillis en même temps. L'endroit où il venait de pénétrer ressemblait à une caverne de science-fiction parcourue de brusques éclairs aveuglants qui se répercutaient à l'infini dans des jeux de

miroirs.

Les murs étaient noirs, comme le sol, recouvert d'une sorte de pelouse artificielle où on s'enfonçait jusqu'aux chevilles. Un immense miroir au plafond semblait aspirer toute la lumière. Au fond, sur une estrade vitrée, un disc-jockey, nu comme un ver, jonglait avec une sono gigantesque, observé par une rousse vêtue en tout et pour tout de bottes fauve...

Une fille aux longs cheveux auburns jouait au billard électrique. Entre son chemisier et ses bottes, il n'y avait rien que la peau nue, caressée distraitemment par son compagnon.

Malko tourna son regard vers le bar, à droite. Là, c'était encore plus fou. Un couple discutait avec animation. Lui, une serviette autour des reins pour tout vêtement, elle en robe de cocktail et escarpins. À côté, c'était le contraire : un homme brun entièrement habillé jusqu'à la cravate avait le bras passé autour de la taille d'une superbe brune qui n'avait que ses chaussures et sa montre. À côté d'eux, un couple, serviette autour des reins, flirtait outrageusement.

— Venez, on va boire un verre d'abord, fit Diana.

Au moment où ils arrivaient devant le bar, l'homme et la femme laissèrent tranquillement tomber leurs serviettes. L'homme poussa sa compagne contre un tabouret et la pénétra d'un geste absolument naturel qui ne parut pas choquer le moins du monde la barmaid qui, elle, était totalement nue derrière son comptoir...

— Deux J & B, commanda Diana d'autorité.

— Sorry, Miss, fit la barmaid. No booze.

Elle revint avec deux Pepsi-Colas.

— Mais qu'est-ce que c'est que cet endroit ? questionna Malko.

— Le plus beau baisodrome de l'État, fit simplement Diana. Ils avaient déjà fonctionné à New York, ils viennent d'ouvrir ici. C'est simple, il suffit de venir par couple et on fait ce qu'on veut... Regardez.

Elle lui prit le bras, lui montrant derrière eux un espace tapissé de matelas et de coussins multicolores, entouré de cordes comme un ring de boxe. Une fille chevauchait sans pudeur un homme allongé sur le dos, ses longs cheveux dans la figure. À côté d'eux, trois hommes et une femme formaient une figure compliquée sur un matelas pneumatique bleu. La principale protagoniste était tellement plongée dans sa fellation qu'elle ne voyait pas la femme déjà âgée, largement ouverte, qui s'appêtait à recevoir un homme massif agenouillé en face d'elle...

Il y eut un concert de soupirs discrets à côté d'eux et le couple qui faisait l'amour contre le bar se sépara, ramassa ses serviettes et disparut dans le noir. Vers la piste de danse, éclairée par intermittence. Là, c'était pareil : des couples dansaient, certains

entièrement nus, d'autres panachés, d'autres encore habillés. À côté, sur des coussins, un jeune Noir pétrissait la poitrine superbe de sa voisine sans la moindre gêne.

— C'est super, non ! fit Diana. Venez on va passer aux vestiaires. Ils ont des lockers et des serviettes propres. J'ai envie de me baigner.

— De vous baigner ?

— Oui, il y a deux jacuzzis géants, là-bas, avec des vagues artificielles. Juste avant les cabinets particuliers. Il y en a qui n'aiment pas baiser devant tout le monde. Ou qui n'aiment pas se mélanger...

Ils pénétrèrent dans les vestiaires. Un homme d'une trentaine d'années, très poilu, se masturbait tranquillement, assis sur un banc. Il leva à peine les yeux sur eux. Diana fut nue en un clin d'œil et noua ensuite une serviette rouge autour de sa taille. Malko dut se résigner à en faire autant. Il ne s'attendait pas à ce genre de soirée... En rentrant dans la salle, une blonde encore fraîche le frôla et lui caressa gentiment le sexe au passage, à travers le tissu éponge, en murmurant un très poli « good night ».

Partout, les gens étaient occupés à faire l'amour dans toutes les positions et les accoutrements les plus divers, sans aucun complexe. Alors qu'ils traversaient devant le bar, un Noir s'avança vers Diana, précédé d'une érection à faire frémir une nymphomane et lui demanda courtoisement si elle désirait venir s'isoler avec lui, le temps d'un orgasme. Elle déclina.

— Ici, chacun fait ce qu'il veut, commenta-t-elle pour Malko. Tu as vu ce type. Il est plutôt bien fichu. J'aurais été seule... La dernière fois que je suis venue, il y avait une fille qui avait fait le pari de sucer tous les mecs de la soirée. Elle a gagné. Elle en a même fait deux dans l'eau. Faut avoir du souffle, non ?

Ils durent contourner une étincelante blonde aux longs cheveux épars, avec un visage de cover-girl et un corps épanoui, en train de manger des spare ribs avec ses doigts, assise en tailleur, le sexe largement ouvert. Deux mots en lettres rouges phosphorescentes luisaient sur son T-shirt blanc : FUCK ME(32). Qu'est-ce qu'une fille aussi belle faisait là ?

Les jacuzzis se trouvaient dans une loggia. Deux énormes bassins ronds qui pouvaient chacun contenir dix personnes, reliés par une esplanade d'herbe artificielle, au-dessous de glaces inclinées qui renvoyaient l'image des couples faisant l'amour ou se caressant dans l'eau agitée par de puissants jets horizontaux qui servaient aussi d'aphrodisiaques. Une fille très jeune, avec une toute petite poitrine, assise sur le rebord d'un des jacuzzis, les jambes pendantes, recevait, extasiée, l'hommage d'un moustachu debout dans l'eau qui lui-même se faisait masser par un des jets... Dément.

— Pourquoi m'avoir amené ici ? demanda Malko.

Diana se coula contre lui avec un sourire trouble.

— J'ai eu l'impression que tu aurais bien aimé, ma copine et moi... Ici, on peut faire tout ce qu'on veut...

Malko préféra ne pas se donner la peine de lui expliquer la différence entre le « féminin pluriel » et la promiscuité...

Diana abandonna sa serviette et se laissa glisser dans le plus grand jacuzzi. Son arrivée fut saluée par des commentaires éminemment flatteurs et quelques gestes franchement obscènes. Elle entra dans l'eau avec la grâce de Cléopâtre prenant son bain de lait et s'adossa à la paroi, ne laissant flotter à la surface que la partie supérieure de ses seins...

Malko s'enfonça à son tour dans le liquide tiède et parfumé. Une fille bien en chair le frôla en souriant. Dans l'eau, Malko sentit sa main s'attarder sur lui. Hélas, son compagnon, un brun frisé, l'entraîna en face d'un jet et commença un numéro de plongée sous-marine digne d'un dauphin savant.

Diana, les coudes reposant sur l'herbe, sourit à Malko et demanda avec simplicité.

— Baise-moi. On est ici pour ça.

Malko l'enlaça, se disant que plus vite il aurait satisfait son caprice, plus vite ils seraient partis. Plato's Retreat n'était pas précisément sa conception de l'érotisme. Une femme au visage fané, aux seins comme des outres vides, le cheveu platiné et la hanche flasque, uniquement vêtue de bas noirs et d'escarpins, émergea d'une loge voisine, les yeux bordés de reconnaissance.

Malko fit ce que Diana lui demandait. Aussitôt, la métisse referma un bras autour de sa taille. Cela clapotait de tous les côtés. Dans son dos, Malko sentait les corps bouger. À cause de la pénombre, on ne distinguait pas bien les autres protagonistes du jacuzzi.

Il sentit soudain une peau velue lui frôler le dos ! Horrifié, il se retourna pour dire à l'inconnu de s'écarter et sentit son estomac se contracter. Derrière lui, nu comme un ver, se tenait un géant débordant de graisse, qui devait peser dans les cent quarante kilos. Des seins de femme, mais des épaules de docker. Une grosse moustache à la Pancho Villa, une bouche épaisse, de petits yeux noirs enfoncés, presque invisibles. La même silhouette que l'homme qui avait reçu la rançon de cinq millions de dollars !

Il tourna la tête pour prévenir Diana Hogg et croisa son regard. Il n'y avait plus rien de trouble dans les yeux noirs de la métisse. Seulement un mélange de terreur et de soulagement.

Il leva les yeux. Debout, derrière Diana Hogg, sur le rebord du jacuzzi, se tenait un autre individu, copie exacte du premier. Nu à l'exception des lunettes noires et d'un slip de bain.

Soudain, Malko sentit deux mains se poser sur ses épaules et peser

avec une force prodigieuse. Malgré sa résistance, ses genoux fléchirent, il s'arracha à Diana, et son visage se retrouva au niveau de l'eau parfumée. Le second mastodonte se laissa glisser à son tour dans le jacuzzi. Les trois autres couples du bassin, occupés à forniquer paisiblement, ne se doutaient de rien. Une main énorme se posa sur la bouche de Malko pour l'empêcher de crier. Le second tueur s'approcha et, sous l'eau, lui fit un croc-en-jambe. Malko perdit l'équilibre et sa tête disparut sous la surface. Les deux colosses étaient venus le noyer.

CHAPITRE X

Malko se sentit poussé vers le fond comme par une presse hydraulique. Un des deux tueurs faisait écran de sa masse entre lui et les autres occupants du jacuzzi tandis que le second, les doigts énormes crochés dans ses épaules, le maintenait sous l'eau. Le premier instant de panique passé, il ouvrit les yeux et chercha un point d'appui pour remonter à la surface. Mais dès qu'il chercha à redresser la tête, la pression se fit plus forte. Il comprit qu'il n'arriverait pas à lutter : son adversaire avait trop de force. Heureusement, il avait eu le temps de remplir ses poumons d'air. Il lâcha quelques bulles, sachant qu'il lui restait moins d'une minute. Et les autres le savaient aussi...

Prenant appui sur une grille d'évacuation, il plongea vers le fond.

Son adversaire dut lâcher sa prise. Effectivement, il sentit les doigts épais quitter ses épaules. Il se dégagea vivement, tentant de gagner l'autre bout du jacuzzi. Un jet horizontal frappa douloureusement une de ses oreilles, l'assourdissant. Au moment où il allait remonter, il sentit quelque chose peser sur son dos, le repoussant sur le carrelage du fond. Il lui fallut quelques fractions de seconde pour réaliser que c'était le pied d'un des tueurs qui marchait tranquillement sur lui ! Avec son poids, il était sûr de le maintenir immergé assez longtemps pour que ses poumons explosent !

Malko sentit la panique l'envahir. Accroché à la grille de vidange, il se débattait comme un poisson pris dans une nasse. Il dut ouvrir la bouche, lâchant ce qui lui restait d'air. Il ne disposait plus que de quelques secondes avant de se noyer. En se débattant, il saisit la jambe massive qui pesait sur lui sans parvenir à la faire bouger. Le tueur devait s'arc-bouter contre le bord du jacuzzi. Il parvint à rouler sur lui-même, de façon à ce que le pied appuie sur sa poitrine et non sur son dos. D'un effort désespéré, il se redressa, les bras entourant le mollet, et enfonça ses dents de toutes ses forces dans la chair poilue. Un réflexe d'animal venu du fond des âges...

La jambe eut un brusque sursaut et s'écarta de lui !

Comme un ludion, il remonta vers la surface. Sa tête se retrouva à l'air libre, la bouche ouverte aspirant goulûment l'air, la vision brouillée, le cœur cognant dans la poitrine. Il devina plus qu'il ne vit les deux silhouettes massives qui le bloquaient. Dans un coin du jacuzzi, un couple enlacé ignorait les deux hommes en train de noyer Malko. Ce n'est pas de ce côté que viendrait le secours.

Une main gigantesque se referma sur sa gorge. Cette fois, les deux tueurs ne se cachaient pas. Le second, sans un mot, plongea les mains dans l'eau, saisit les deux chevilles de Malko, les emprisonna et les

souleva, de façon à le mettre la tête en bas.

Le tout avec un grand éclat de rire. Comme si c'était un jeu. Diana Hogg poussa un hurlement et sauta hors du jacuzzi. Pendant quelques instants, Malko resta en équilibre à la surface de l'eau. La main qui serrait sa gorge lui coupait le souffle, un voile noir passa devant ses yeux. Il était pratiquement évanoui lorsque sa tête plongea de nouveau. Le second tueur, les bras écartés, lui maintenait toujours les pieds. Il suffisait de le laisser deux minutes dans cette position pour qu'il se noie.

* *

*

Chris Jones et Milton Brabeck garèrent la Ford devant la vieille maison rose et descendirent. L'enseigne du Plato's Retreat luisait faiblement dans l'obscurité. Les deux gorilles s'avancèrent avec hésitation, s'observant. Milton Brabeck poussa son copain du coude.

— Tu crois vraiment qu'on doit y aller ?

— Ça serait peut-être mieux, fit mollement Chris Jones. On ne sait jamais avec tous les cinglés d'Hollywood. Notre prince va toujours se filer dans des coups pourris.

Milton contemplait le néon rose pensivement.

— Je me demande vraiment ce que peut être ce truc.

Chris lui donna une bourrade.

— Dis donc, tu lis jamais Penthouse ? Il y a le même truc à New York. Ce sont des orgies à la carte. Tu arrives et tu commandes... Il paraît qu'il y a des filles très bien qui viennent se faire sauter comme des folles. Gratuitement, parce que ça les excite...

— No shit(33) ! fit Milton avec une fausse ingénuité.

Comme Chris Jones, il s'était renseigné sur Plato's Retreat. Mais jamais ils n'auraient osé y aller sans un bon prétexte. Ce soir-là, la CIA ne leur avait rien demandé... Milton se décida :

— Allez, on va juste y passer cinq minutes. Voir si tout se passe bien pour notre aristocrate... Mais vaudrait mieux laisser l'artillerie dans la bagnole. Si on doit se foutre à poil. On va se faire remarquer...

Avec des rires nerveux, ils repartirent vers la Ford et disposèrent sous les sièges avant leur artillerie et leurs baudriers. Comme des collégiens en goguette. Ils sonnèrent et la porte s'entrouvrit sur l'hôtesse blonde.

— Où sont vos girls-friends ? demanda-t-elle.

— On vient rejoindre des amis, fit Chris Jones.

Elle secoua la tête :

— Désolée. On n'accepte pas les hommes seuls.

Fermement, elle repoussa Chris Jones et claqua la porte sur eux.

Furieux et vexés, les deux gorilles se regardèrent.

— Eh bien, l'orgie, c'est foutu, fit piteusement Milton. Y a plus qu'à aller revoir Deep Throat(34).

— Oh, shit, fit Chris Jones. Je connais l'histoire par cœur... On pourrait appeler le Vice Squad, pour s'amuser un peu.

— Sois pas naïf, fit Milton. Ils sont sur le take (35).

Au moment où ils faisaient demi-tour, un couple surgit de l'obscurité : une rousse flamboyante traînant une malédiction bedonnante et moustachue. La fille frappa d'un geste sec et la porte s'ouvrit sur la blonde hôtesse qui lui adressa un gracieux sourire. Chris Jones ne fit qu'un bond, suivi de Milton, pénétrant en même temps que le couple dans le petit sas de l'entrée. Lorsque la blonde réalisa, il était trop tard.

— Je vous ai dit qu'il fallait être accompagné, protesta-t-elle mollement.

Chris Jones prit la rousse par le bras et la poussa devant lui avec un grand sourire.

— Et ça, c'est un cerf-volant ?

Le moustachu, stupéfait, ouvrit la bouche pour protester puis la referma, soupesant du regard les carrures des deux intrus. Grand seigneur, Chris Jones posa un billet de cent dollars sur le comptoir.

— J'invite tout le monde.

Résignée, l'hôtesse leur présenta les cartes de membres. Dans ce genre d'industrie, on n'aimait pas le scandale. Si ces types voulaient se rincer l'œil, c'était leur problème. Chris inscrivit sous les prénoms : « Myrna » et « Joe ».

Milton Brabeck, émoustillé, posa la main sur les fesses rebondies de la rousse qui se retourna avec un clin d'œil ravi. Ils pénétrèrent ensemble dans la sombre caverne.

— Holy shit ! murmura Milton Brabeck, dès que ses yeux se furent habitués à la pénombre.

Automatiquement, ils suivirent le couple jusqu'au bar et Chris s'installa sur le tabouret voisin de la rousse.

Milton Brabeck examinait la salle, les yeux exorbités. Chris Jones ne quittait pas des yeux le décolleté de sa voisine. Tandis que son compagnon commandait, elle se pencha sur lui et l'embrassa goulûment.

Le gorille faillit en avaler sa langue. C'était inouï ! Il n'oserait jamais raconter ça, même à ses copains... Milton avait fini son tour d'inspection. Pas de Malko en vue. Mais il apercevait dans la pénombre la galerie supérieure. Comme la barmaid lui apportait un Pepsi-Cola, il demanda :

— Qu'est-ce qu'il y a en haut ?

— Des jacuzzis. Mais vaudrait mieux vous foutre à poil avant.

Sinon, vous allez mouiller vos jolis vêtements...

Milton se sentit rougir. Il n'arrivait pas à détacher ses yeux du ventre de la barmaid. La fourrure de son pubis était taillée en forme de cœur... Chris Jones continuait à dévorer des yeux la rousse. Celle-ci dit quelques mots à son compagnon et se retourna vers Chris.

— On va au jacuzzi, vous venez avec nous ?

— Sûr, fit Chris, mais votre...

Elle eut un sourire provocant :

— Il y a de la place pour tout le monde, là-haut. Lorsqu'elle se laissa glisser de son tabouret, Chris Jones la suivit, comme aimanté. Le déshabillage dans le petit vestiaire aux murs tendus de velours, en compagnie du moustachu blanc comme un panaris et de la rousse, le mit dans un état indescriptible. La fille fit lentement glisser le long de ses cuisses un slip de dentelle, regardant ironiquement Chris Jones mal à l'aise dans son boxer-short rayé.

— Ce n'est pas pratique pour se baigner, remarqua-t-elle.

Résigné, Chris Jones ôta son boxer sous l'œil admiratif de la fille.

— Dis donc, tu es bien foutu, fit-elle. Tâche de ne pas te perdre...

Elle passa devant lui, le caressant au passage. Chris Jones faillit éjaculer sur-le-champ. C'était trop pour un puritain du Middle West ! Ils se hâtèrent de se ceindre les reins de leurs serviettes. La rousse se contentait de tenir la sienne à la main. Ils montèrent les marches menant aux deux bassins jumeaux. Au moment où ils y arrivaient, un projecteur tournant éclaira les jacuzzis. Un violent clapotement attira le regard de Chris Jones.

— Holy shit !

Le sang se ruait à son cerveau. La scène avait duré moins d'une seconde, mais il avait distinctement reconnu les traits de Malko, luttant entre deux énormes moustachus, sous le regard hilare d'un couple. Milton avait vu lui aussi.

— On dirait qu'il a des problèmes, fit-il. Il a encore dû vouloir baiser la nana d'un copain...

Chris Jones franchit d'un bond la distance qui le séparait du jacuzzi. À pleines mains, il empoigna la tignasse huileuse de celui qui tenait les pieds de Malko et tira vers le haut. L'autre poussa un grognement inarticulé, leva la tête, la secoua, hurla de douleur et finalement lâcha les chevilles de Malko pour saisir les poignets du gorille.

Le second mit les mains à plat sur la céramique pour se hisser hors du jacuzzi. Milton Brabeck prit son élan et lui expédia un coup de pied dans la gorge qui l'envoya droit percuter le couple enlacé à trois mètres de là.

Celui tenu par Chris Jones, d'un effort colossal, l'attira vers lui. Chris tomba dans une gerbe d'écume, heurtant Malko qui remontait à

la surface, aux trois quarts noyé ! Pendant quelques instants, il y eut une confusion incroyable. Les quatre hommes luttèrent dans l'eau du jacuzzi, bousculant le couple qui hurlait, rejoint par la rousse et les autres occupants du bassin voisin. Malko, la bouche grande ouverte, reprenait péniblement son souffle, hors de combat. Il parvint à se hisser sur la fausse herbe et resta étendu sur le dos.

La barmaid appuyait frénétiquement sur la sonnette d'alarme pour appeler les videurs. Ils surgirent avec l'hôtesse qui mesura les dégâts d'un coup d'œil.

— My God, soupira-t-elle, je n'aurais jamais dû les laisser entrer.

Chris Jones était en train de pratiquer un étranglement superbe sur l'un des deux monstres lorsqu'il reçut un coup de matraque plombée sur la tempe. Milton Brabeck, luttant au corps à corps, eut droit, lui, à un coup de batte de base-ball qui l'assomma net. Les videurs étaient déjà en train de les tirer dans l'escalier.

L'hôtesse ramassa leurs serviettes, vérifia les numéros et courut vers les vestiaires au moment où trois videurs supplémentaires venaient à la rescousse. Frappés, immobilisés, les deux gorilles durent se laisser traîner jusque dans la rue où on leur jeta leurs vêtements en vrac.

Le videur en chef revint vers les deux moustachus qui venaient d'émerger du Jacuzzi et leur dit à voix basse :

— Tirez-vous, je ne sais pas qui sont ces types.

Un groupe de clients terrifiés regardaient Malko couché à côté du bassin. Le cerbère claqua dans ses mains avec un rire forcé :

— Allez, on continue. Il n'y a plus rien à craindre.

La première, la rousse se replongea dans le jacuzzi. Elle regrettait quand même le départ de Chris Jones...

* *

*

— Mother fuckers ! Sons of a bitch.

Chris Jones et Milton Brabeck se rhabillaient sur le trottoir, égrenant des jurons à faire s'écrouler le ciel, trempés, meurtris, littéralement ivres de rage, tremblant de haine. À peine présentables, ils se ruèrent sur la voiture pour récupérer leurs armes.

Trente secondes plus tard, Chris Jones appuyait sur la sonnette. Le battant s'était à peine écarté sur un des videurs qu'il lui enfonça brutalement dans les côtes le canon de son « 357 » Magnum.

— Tu as une seconde pour ouvrir, fit-il. Après je tire dans le tas.

Affolé, le cerbère s'écarta. Les deux gorilles surgirent dans le sas, les yeux fous. Le videur recula devant les armes.

— Eh les gars, vous êtes fous ! Je vais...

— ... appeler les flics, continua posément Chris Jones.

D'un revers, il le gifla à toute volée avec le Smith et Wesson, lui arrachant un petit bout de joue et lui ouvrant la tempe. D'un coup de pied, Milton Brabeck ouvrit la porte de la discothèque. Deux videurs jaillirent comme des chiens de garde, matraque au poing, mais s'arrêtèrent net devant les gros revolvers. Chris Jones hurla pour couvrir le bruit de la musique :

— Tirez-vous. Sinon, il va y avoir de la cervelle partout.

Le « 357 » Magnum avec ses reflets bleutés et son long canon les glaça d'horreur. Les clients normaux du Plato's Retreat ne portaient pas ce genre de truc... Les deux videurs reculèrent prudemment vers le bar.

— Eh, faites pas de bêtises ! dirent-ils, nous on obéit aux ordres. Vous faisiez du vilain...

— On va en faire encore plus, fit Milton Brabeck, sinistre. Et ne nous parle pas d'appeler les flics, parce que je n'ai pas envie de rire.

Chris Jones gardant les deux hommes sous la menace de son arme, Milton Brabeck grimpa en courant les escaliers menant aux jacuzzis. Malko était en train de se draper dans sa serviette, encore étourdi. Il eut un sourire de soulagement en voyant le gorille.

— C'est vraiment un miracle !

— Vous êtes O.K. ? demanda Milton.

— Ça va, dit Malko, en éternuant. Où sont les deux animaux qui ont essayé de me noyer ?

— J'en sais rien. Je vais voir.

Le gorille s'approcha du jacuzzi. La rousse s'arrêta net de masturber son compagnon et poussa un cri aigu en voyant le revolver. Malko, enroulé dans sa serviette, alla droit vers les videurs qui devinrent aussitôt blancs comme des torchons.

— Qui étaient les deux types qui ont essayé de me noyer ? demanda-t-il.

Un des videurs lâcha sans le regarder :

— Je ne sais pas, Mister. On ne connaît pas tous les clients.

— Où sont-ils ?

— Ils se sont tirés.

— Et la fille avec qui je suis venu ? Où est-elle ?

Les gens continuaient à aller et venir autour d'eux, sans se douter de rien. À cause de l'éclairage intermittent des projecteurs. L'arme de Chris Jones se noyait dans l'ombre d'un tabouret. Seule la barmaid en tenue d'Ève s'était aperçue de quelque chose.

Le videur essaya de reprendre un peu de courage.

— Je ne vous ai pas vu arriver, Mister. Il y a tellement de gens ici. Mais bon Dieu qui êtes-vous ?

— Ta gueule, fit Chris Jones, ou tu n'as plus de dents. (Il se tourna

vers Malko.) On casse tout et on met le feu avant de se tirer ?

Malko n'eut même pas la force de sourire.

— Venez, dit-il. Il y a quelque chose d'urgent à faire.

Il fila au vestiaire, récupéra ses vêtements et rejoignit les deux gorilles dans l'entrée. Le cerbère tamponnait son visage en sang.

Chris Jones claqua la porte derrière eux. Le silence de la nuit fit du bien à Malko après le tumulte assourdissant et l'éclairage dément des projecteurs. Il aspira goulûment l'air chaud et humide. N'en revenant pas encore d'être vivant.

— Qui sont ces deux monstres ? demanda Chris.

— Ceux qui ont empoché la rançon, dit Malko. Diana Hogg m'a emmené dans un piège. À cause de cette photo, je présume. Il faut la retrouver et la faire parler. Filons à Romaine Street.

Il remonta dans la Rolls. Sa gorge le brûlait encore et ses poumons semblaient toujours pleins d'eau. Il ne leur fallut que quelques minutes pour arriver chez Diana Hogg à travers les rues calmes d'Hollywood. Ils pénétrèrent tous les trois dans l'immeuble. Mais Malko eut beau laisser son doigt sur la sonnette, personne ne répondit.

Chris Jones l'écarta. Sortant un petit outil nickelé de sa poche, il trifouilla dans la serrure et la porte s'ouvrit.

Visiblement, Diana Hogg n'était pas revenue chez elle. Tout était dans le même état que lorsqu'il était venu la chercher. Malko fouilla l'appartement sans rien trouver. Sauf une liasse de billets dans un sac de collants que Milton Brabeck remit en place. Ils ressortirent.

— On dirait que ça bouge, dit Chris Jones. Ces types ont voulu vous liquider. Pourquoi ? Ils savent que vous n'êtes pas seul...

— C'est peut-être un avertissement, dit Malko. Celui qui a tout organisé a probablement des photocopies. Si on m'avait trouvé noyé dans le jacuzzi, cela aurait signifié : « arrêtez vos recherches ». Ou alors, il gagne du temps.

— Donc, ce serait bien Russian Louis Siegel, remarqua Milton Brabeck.

— On peut aller se coucher maintenant ? demanda Chris Jones. Vous voulez qu'on vous laisse un peu d'artillerie ?

— Inutile, dit Malko. Je crois qu'ils ne tenteront plus rien ce soir. À demain matin.

* *

*

— Nous devons agir avec prudence, dit Frank Danon. Il y a maintenant une très nette possibilité que Russian Louis Siegel soit derrière, mais nous n'avons encore aucune preuve directe.

Le grand bureau à la moquette bleue était inondé de lumière.

Malko avait mal dormi et s'était réveillé avec d'épouvantables quintes de toux. Son premier geste avait été d'appeler le numéro de Diana Hogg. En vain. Ensuite, il s'était rasé et arrosé de Jacques Bogart. Sa Seiko indiquait onze heures, et la DOD avait dû travailler depuis l'aube sur la disparition de la métisse. Il savait que David Wise, de Washington, se faisait tenir au courant heure par heure.

— Rien sur Diana Hogg ? demanda Malko.

— Disparue, confirma l'Américain. Je pense qu'elle a été enlevée par les deux tueurs. Des Mexicains probablement, d'après leur type... Nous allons essayer de les identifier.

— Ça ne doit pas être difficile, étant donné leur apparence physique, remarqua Malko.

Frank Danon hocha la tête.

— Ne croyez pas ça. Nous sommes obligés d'y aller par la bande. Le manager du Plato's Retreat n'a pas soufflé mot à la police de l'incursion de nos gens, pas plus que de la tentative de meurtre contre vous. Ils ne sont pas fous. Nous ne voulons pas non plus expliquer pourquoi nous nous intéressons à ces types... Heureusement que nous avons quelques amis au LAPD...(36)

— Demandez-leur donc à qui appartient le Plato's Retreat... fit Malko.

— O.K. Que faites-vous maintenant ? Normalement, vous avez une réservation pour Honolulu ce soir. Ainsi que Chris et Milton. Je dois envoyer un télex à Langley tout à l'heure.

Malko hésitait.

— Je préférerais retrouver Diana Hogg avant de partir, remarqua-t-il. Elle a sûrement des choses intéressantes à dire...

— Si elle n'est pas en train de se baigner dans le Pacifique avec un maillot de bain en ciment, remarqua le patron de la DOD. Ou alors, elle se planque, avec ses copains. Même s'ils n'ont pas remonté la filière jusqu'à nous, ils se doutent bien que vous n'êtes pas tombé du ciel.

— On peut essayer de la joindre au Hollywood Escort Service, suggéra Malko.

Frank Danon sourit.

— C'est en route. Pratiquement, toute la DOD de la côte Ouest travaille pour vous. Bon sang, pourvu qu'on obtienne quelque chose...

Le malheureux Frank Danon se faisait vraiment un mauvais sang d'encre. Malko pensa au Glomar Explorer immobilisé à Maui, à un demi-million de dollars par jour. Il y avait de quoi être exaspéré.

— On ne peut pas renvoyer le Glomar sur les lieux ? demanda-t-il. De façon à gagner un peu de temps si le problème est résolu. Même quatre jours, cela vaut la peine.

— On y a pensé, soupira Frank Danon. Mais c'est un risque trop

grand. Imaginez que Russian Louis – si c'est lui – devienne nerveux parce qu'il sent qu'on est derrière lui. Qu'il ait des photocopies et qu'il les balance. Les Russes lisent notre presse. Vous voyez un navire de guerre soviétique arraisonnant le Glomar Explorer en pleine mer ? Ou on les laisse faire ou c'est l'incident grave. Ce n'est vraiment pas le moment. Aussi, si vous n'en avez pas absolument besoin, je voudrais envoyer dès ce soir MM. Jones et Brabeck à Honolulu. Montrer à Langley qu'on se remue.

Chris Jones jeta un regard mouillé à Malko, comme un chien qui remue la queue. C'était son rêve, Honolulu, avec les ukulélés et les vahinés. Milton, plus digne, s'absorbait dans le L. A. Times, mais il n'en pensait pas moins.

— Si vous voulez, dit Malko. Je ne pense pas qu'on tente de nouveau quelque chose contre moi rapidement. Ça s'organise ces choses-là...

— Très juste, approuva Frank Danon. Soulagé. Passez-moi un coup de fil dans trois heures, j'aurai peut-être du nouveau. Mais pas d'imprudence, hein !

Ses traits étaient tirés par l'angoisse.

Un ange passa, remorquant le fantôme du Pueblo(37). Malko imaginait le drame de conscience des responsables de la CIA et comprenait leur désir de tout mettre en œuvre pour éliminer physiquement celui qui bloquait l'opération Matador.

Frank Danon le raccompagna dans le couloir. Dehors, il faisait un temps splendide. L'Américain prit le bras de Malko et avoua tristement :

— La « Company » a eu beaucoup de coups durs, au cours des dernières années. Nous devons redorer notre blason. À tout prix. Matador le fera. Nous avons tout prévu, sauf...

— ...qu'un homme de soixante ans aurait envie d'une fille de vingt, dit Malko. Ce sont des choses qui arrivent.

Frank Danon hocha tristement la tête et dit précipitamment :

— Je n'aime pas penser de cette façon-là à Roy Stockton. C'était un type décent, même s'il a fait une erreur. Nous n'avons encore aucune preuve qu'il ait sauté cette fille. S'il l'a fait, il l'a payé cher. Mais nous voulons la peau de Russian Louis si c'est lui. Et de ceux qui l'ont aidé.

* *

*

Malko gara la Rolls blanche en double file et se dirigea vers la cabine téléphonique. C'était une joie de flâner dans Beverly Hills. Il faisait un temps superbe et on croisait une fille sublime tous les dix mètres. Plus drôle que la piscine du Beverly Hills avec ses vieux

« Hollywood barracudas » à la peau tirée comme de vieilles vessies. Il composa le numéro direct de Frank Danon. L'Américain décrocha lui-même.

— Matador, dit tout de suite Malko.

— Ah, rugit l'Américain. J'ai du nouveau.

Le cœur de Malko se mit à battre plus vite.

— Vous l'avez retrouvée ?

— Non, mais on sait à qui appartient la boîte.

— À qui ?

— Notre ami de Honolulu, fit triomphalement Frank Danon. Du moins, il a des parts dedans.

Malko demeura silencieux quelques secondes. Une ravissante minette brune en jean serré attendait pour téléphoner. La révélation de Frank Danon apportait une pierre de plus à son édifice. Mais même s'il était positivement certain de la culpabilité de Russian Louis Siegel, cela ne l'avancerait pas à grand-chose : il y avait la menace des photocopies.

— Alors, vous partez là-bas ? demanda anxieusement le patron de la DOD.

— Je crois que je vais attendre un jour ou deux, fit Malko. Qu'on retrouve Diana, morte ou vivante. Je passe tout à l'heure.

Il sortit de la cabine. La minette lui adressa un regard énamouré.

— C'est à vous cette belle voiture ?

— En quelque sorte, dit Malko.

Elle l'enveloppa d'un regard caressant.

— Je ne suis jamais montée là-dedans. Ça doit être super, le pied...

— C'est le pied, confirma Malko. Malheureusement, je ne fais pas les baptêmes de l'air... Mais si vous voulez dîner avec moi, on peut faire le Hollywood Freeway dans les deux sens...

La fille éclata de rire.

— Why not ? Mais il faut que je trouve quelque chose à raconter à mon Jules. Où je peux vous joindre ? My name is Sue.

— Beverly Hills Hôtel, chambre 634, dit Malko en remontant dans la Rolls. Bye bye.

* *

*

Sue embrassait avec la fougue de ses dix-neuf ans, serrant Malko à l'étouffer. Avec sa robe blanche en cloqué découvrant ses épaules bronzées, sans maquillage, son visage un peu poupin, elle paraissait encore plus sage qu'en jean... Pourtant, quand Malko remonta doucement le tissu blanc sur ses cuisses, elle n'arrêta pas de l'embrasser. Ils étaient couchés en travers du lit, là où ils étaient

tombés en entrant. Du restaurant au Beverly Hills, Sue n'avait pratiquement pas cessé d'embrasser Malko. Éblouie par l'Orangerie, par la Rolls, par le fait qu'un homme la traite en femme... Ruisselante de passion.

Il éprouva un petit choc agréable. Probablement pressée, Sue n'avait rien mis sous sa robe. C'est elle qui l'attira violemment et maladroitement sur elle. Son émotion était telle qu'il se retrouva plongé en elle presque sans s'en apercevoir. Elle le serrait sans un mot, avec une fermeté presque brutale.

Le téléphone sonna. Il sentit son geste de recul, hésita. La sonnerie continua. Qui pouvait l'appeler si tard ? Les bras de Sue quittèrent sa nuque, se nouèrent autour de ses reins en une prière muette.

— I am sorry, murmura Malko. Je dois répondre. Il s'arracha de Sue, alla décrocher. D'abord, il n'entendit qu'une respiration bruyante.

— Allô ?

— Malko. That's you ?

Une voix de femme. Diana Hogg. Il tourna la tête vers le lit. Sue était comme il l'avait laissée. Les bras en croix, la robe blanche remontée jusqu'aux hanches, les yeux au plafond.

— Oui, dit-il. Où êtes-vous ? Que s'est-il passé ?

— Oh please, forgive me ! Ils m'ont forcée. Mais je veux vous voir. Il faut que vous me protégiez.

Sa voix tremblait, mêlée de sanglots.

— Où étiez-vous passée ?

— Je ne peux pas vous le dire, cria-t-elle, au bord de l'hystérie. Venez ! Venez !

— Où êtes-vous ?

— À North Hollywood. Mais venez seul. No police. Vous me jurez...

— Je viens seul, dit Malko, mais si c'est un autre piège...

— Ce n'est pas un piège, hurla Diana. Mais je ne veux pas de police. Ou ils me tueraient. Venez dans le motel où nous sommes allés, Lankersham Boulevard 6147. Chambre 14.

— Je viens, dit Malko.

Il raccrocha.

Chris et Milton volaient vers Honolulu. Certes, il pouvait, par Frank Danon, trouver d'autres gorilles, mais cela allait prendre du temps.

Il acheva de se rajuster et revint vers le lit. Sue l'observait, impassible.

— Il faut que je sorte, dit-il. C'est important.

Elle eut un petit rire triste.

— Vous ne m'aviez pas dit que vous aviez une Julie. Moi, je me suis démerdée.

Malko se pencha sur elle et lui embrassa les cheveux.

— Ce n'est pas ça. Restez ici. Je reviens le plus vite possible.

Sans répondre, elle se retourna sur le côté. Elle pleurait. Malko la contempla quelques secondes, le cœur brisé. Puis il alla au secrétaire. Il prit dans son attaché-case le revolver remis par Chris Jones. Un petit « Stainless » cinq coups, au canon de deux pouces, 38 spécial, et le glissa dans sa ceinture. Cela suffirait. Il n'allait quand même pas y aller avec un char d'assaut ! Quand il referma la porte, Sue n'avait pas bougé.

* *

*

Le Hollywood Freeway était désert à part les habituels énormes camions, sang de l'Amérique. Malko mit à peine une demi-heure pour atteindre Lankersham Boulevard. De nuit, c'était encore plus sinistre que de jour. La misère américaine... Il aperçut l'enseigne du motel de loin. Caesar's Paradise. Cela ressemblait à tout, sauf à un paradis. Il gara la Rolls dans le parking où se trouvaient une demi-douzaine de voitures. La chaleur poisseuse le prit à la gorge dès qu'il sortit à l'air libre.

Contournant la réception du motel, il suivit la galerie desservant les chambres. Il s'arrêta devant la 14. Aucun bruit, aucune lumière. Il fit passer le « Stainless » de sa ceinture à sa main droite et frappa. Pas de réponse. Plus fort, rien non plus. Il essaya d'ouvrir. Fermé. Colla son oreille au battant sans rien entendre. Perplexe, il alla à la réception.

Un vieux type était plongé dans Hustler(38) à la réception. Il jeta un coup d'œil vaguement surpris à Malko. On venait rarement seul au Caesar's Paradise...

— J'avais rendez-vous avec quelqu'un qui était supposé m'attendre chambre 14. Mais il n'y a personne..., dit Malko.

L'autre se fendit d'un sourire commercial édenté.

— Ouais, y a une grande brune qui a pris la chambre, il y a une heure. Elle a dû se tirer.

— Je peux avoir la chambre ?

Le vieux hocha la tête.

— No problem, Sir. Si vous me donnez vingt dollars.

Il poussa un billet de cent dollars vers le réceptionniste.

— Vous lui dites où je suis, si elle revient.

— Sûr, fit le vieux. Have a good time(39). Vous pouvez regarder la télé en attendant, ajouta-t-il, ça vous mettra en forme.

Malko était inquiet quand même. Elle semblait si pressée de le voir. Que signifiait cette disparition ?

Il reçut la clef et le réceptionniste se replongea dans son Hustler. La chambre sentait le moisi. Malko mit le climatiseur en route, inspecta

la salle de bains et s'allongea sur le lit, angoissé, le « Stainless » dans la ceinture. Il avait mis la chaîne de sécurité, vérifié qu'on ne pouvait tirer sur lui à travers la fenêtre. D'abord, le temps passa vite. Puis, moins vite. Pour se distraire, il mit la télé et regarda l'inévitable porno.

Une voiture entra dans le parking, mais ce n'était pas Diana. En dépit de la climatisation, Malko avait chaud. Lorsque sa Seiko indiqua minuit et demi, il retourna à la réception. Le vieux lui sourit, avec un peu d'ironie.

— Personne ne vous a demandé, Sir.

Il devait le prendre pour un amoureux transi. Furieux, Malko décida qu'il avait assez attendu et remonta dans la Rolls. Après tout, Diana Hogg savait où le joindre. Passer la nuit dans cet hôtel de passes ne servirait à rien. Il laissa un message disant qu'il était retourné à son hôtel, reprit Lankersham Boulevard vers le sud.

Au bout de quelques centaines de mètres, le voyant vert de l'essence s'alluma. Il ne manquait plus que cela ! Tomber en panne sur le Hollywood Freeway, c'était le cauchemar. Il passa trois stations d'essence, toutes fermées. Out of gas. Enfin, deux miles plus loin, il aperçut une Amoco ouverte. L'employé s'avança sans se presser et lorgna la Rolls, puis la plaque UFG 675.

— Sorry, Sir, fit-il, aujourd'hui, nous ne servons que les numéros pairs.

Malko sortit un billet de dix dollars et le lui tendit.

— Je vais tomber en panne. Donnez-moi trois gallons.

L'employé empocha le billet sans discuter et laissa tomber :

— O.K. Vous avez de la chance qu'il n'y ait personne...

Pendant qu'il remplissait le réservoir, Malko alla à la cabine et appela le Caesar's Paradise. Non, personne n'était venu, lui confirma le réceptionniste. Il raccrocha, dépité, et, inquiet, revint vers la Rolls. Le pompiste avait terminé. Il montra à Malko quelques taches sombres sur le ciment.

— Vous devez avoir une fuite d'huile, fit-il, faites attention ! Attendez, je vais regarder votre huile.

Malko lui ouvrit le capot. Intrigué, il se pencha et trempa le bout de son doigt dans une des taches, puis le mit dans la lumière. Il crut que son cœur s'arrêtait. Cela n'avait pas la couleur de l'huile. C'était plus rouge, plus liquide. Du sang...

CHAPITRE XI

Le mécanicien fit claquer le lourd capot et releva la tête.

— Tout est O.K. C'est peut-être votre boîte.

— Je verrai ça demain matin, fit Malko. Merci.

Deux minutes plus tard, il s'arrêta dans une autre station-service déserte, mais éclairée. Il fit le tour de la voiture, s'accroupit à l'arrière et aperçut tout de suite la « fuite ». Des gouttes s'écoulaient du coffre.

Il prit la poignée et l'ouvrit. Le corps était recroquevillé pour tenir dans l'espace étroit. Nu.

« Pourvu que le mécanicien ne s'aperçoive pas que c'était du sang et ne donne pas l'alarme ! » pensa Malko.

Il craqua une allumette et se pencha à l'intérieur du coffre écoeuré par la fade odeur du sang. Il n'eut aucun mal à reconnaître Diana Hogg. Elle n'avait pas été tuée depuis longtemps car le sang suintait encore d'une horrible blessure qui lui ouvrait la gorge d'une oreille à l'autre. Ses poignets étaient liés derrière son dos, sa bouche était ouverte sur un cri muet. Le sang lui faisait un poitrail rouge. L'allumette s'éteignit en lui brûlant les doigts, mais il en avait assez vu...

Malko réprima une nausée et toucha la joue de la jeune métisse. Elle était encore tiède. On l'avait assassinée après son coup de téléphone. Ceux qui l'avaient tuée guettaient Malko. Ils avaient mis le corps dans sa voiture pendant qu'il attendait au motel.

Malko referma le coffre. Il ne pouvait pas revenir au Beverly Hills avec ce chargement macabre.

Il s'installa au volant et gagna le Hollywood Freeway. Il sortit à la hauteur du Hollywood Bowl et s'engagea dans le labyrinthe de petites routes qui serpentaient au flanc de la colline de Hollywood. Il trouva assez vite ce qu'il cherchait. Une maison à vendre, avec un parking devant. Il y gara la Rolls, éteignit ses feux et rouvrit le coffre.

Surmontant son dégoût, il tira le corps encore tiède par les épaules, le fit glisser par terre, puis le traîna jusqu'au fossé. Il remonta dans la Rolls après avoir refermé la malle. Ses mains tremblaient. Il fit marche arrière et dévala les petites routes obscures, jusqu'à Sunset. Horrifié. On lui avait délibérément donné un avertissement. Maintenant, il s'en voulait d'avoir volé la photo. Sans le vouloir, il avait signé l'arrêt de mort de Diana Hogg. Il était certain maintenant que la métisse avait eu un contact avec l'amant de Mandy Brown, Russian Louis Siegel. L'homme qui avait très probablement monté toute l'affaire. Donc qui était déjà responsable du double meurtre et du chantage. Ce dernier avait dû comprendre ce qui se passait et avait réagi. Atrocement.

La suite de l'histoire se passait à Honolulu. Où se trouvait Russian Louis Siegel. Celui-ci semblait disposer d'une organisation de tueurs redoutables. En tout cas, l'effet de surprise était raté. La DOD avait intérêt à bien nettoyer le coffre avant de rendre la Rolls...

Le voiturier du Beverly Hills surgit du porche et salua Malko respectueusement. Ce dernier gagna sa chambre. En mettant la clef dans la serrure, il pensa soudain à Sue. Mais la pièce était vide. Son éphémère conquête était partie.

Malko en ressentit une certaine frustration. Il savait tout juste son prénom et ne la reverrait probablement jamais. De toute façon, son séjour californien se terminait...

* *

*

— Vous partez ce soir pour Honolulu à 20 h 30, annonça Frank Danon. J'ai le feu vert de Langley, Chris et Milton viendront vous chercher.

Il régnait une température glaciale dans le grand bureau à la moquette bleue, alors que, dehors, un soleil de plomb faisait fondre le bitume de Santa Monica. Les voitures semblaient s'y engluer. La photo du cadavre de Diana Hogg occupait quatre colonnes à la une du Herald Examiner. Crime de la Maffia, titrait le quotidien. On évoquait le racket des prostituées et des « escort agencies ». Diana Hogg avait été arrêtée plusieurs fois par le Vice Squad pour prostitution. La police du Nevada la recherchait aussi.

Malko referma le journal. Son voyage à Honolulu s'annonçait sous des auspices peu riants.

— Russian Louis Siegel s'attend sûrement à ce que nous l'attaquions, remarqua-t-il.

Franck Danon tordit sa bouche :

— Il va pas être déçu.

Il compléta aussitôt :

— Chris Jones et Milton Brabeck veilleront à votre sécurité. S'il s'agissait simplement de liquider cette ordure, ce n'est pas vous que j'enverrais. Mais il faut récupérer les documents qui peuvent encore se trouver en sa possession, faire la liste de ceux qui savent et...

Il laissa la phrase en suspens. Un ange passa, déguisé en croquemort.

— Je ne pense pas que Russian Louis ait mis beaucoup de gens au courant, remarqua Malko. Ils seraient tentés de l'imiter. Il a dû réduire au minimum le nombre de complices impliqués. Je voudrais bien savoir ce qu'il fait à Honolulu...

— Nous n'en savons rien, reconnut l'Américain. Peut-être a-t-il

« racheté » un territoire à un autre capo mafioso. Ou est-il simplement en vacances...

Frank Danon paraissait s'en moquer comme de son premier réseau.

— Good luck, any way(40), fit-il. Tous les espoirs de la « Company » reposent sur vous. Mais n'oubliez pas que vous n'avez aucun pouvoir légal. Si la presse découvre le genre d'opération que nous menons, je saute, le directeur général saute, et le scandale éclate. Vous n'avez pas le droit de vous faire prendre. La station d'Honolulu vous aidera sur le plan logistique, mais vous ne pouvez rien leur demander de plus. Seuls, Chris Jones et Milton Brabeck sont autorisés à une action directe. Lorsque vous en donnerez l'ordre. Après en avoir référé à Mr. Wise.

— Je n'y manquerai pas, promit Malko avec une imperceptible ironie.

La bureaucratie reprenait ses droits. Pas d'assassinat sans formulaire en triple exemplaire.

— Il fait quel temps là-bas ?

— Comme ici, dit Frank Danon. Vous laissez la Rolls dans le garage. Je ne veux pas de risques. Un chauffeur s'occupera de vous aujourd'hui. Ne ratez pas votre avion.

Une vraie nounou. Un peu plus, il lui donnait un gilet pare-balles dans un paquet cadeau.

* *

*

— Aloha ! fit Chris Jones en passant une « lei »(41) de fleurs odorantes autour du cou de Malko. Bienvenue à Oahu.

Derrière lui, Milton Brabeck, en chemise à fleurs, se tordait de rire. Chris n'avait qu'un rapport lointain avec une vahinée...

L'aéroport immense et ultra-moderne, débordait de touristes japonais et américains à cause de Honolulu, capital de l'État. Oahu était l'île la plus visitée de l'archipel. Les cent vingt-deux îles s'épalaient sur 1600 miles, Hawaï n'étant qu'une autre île, la plus grande. Il faisait encore plus chaud qu'à Los Angeles et il y avait trois heures de décalage horaire. Après six heures de vol, Malko se sentait complètement groggy.

Il suivit les gorilles jusqu'à leur voiture. Il y avait autant de freeways qu'en Californie.

— Où allons-nous ? demanda-t-il.

— Kahala Hilton, annonça Chris Jones. On a une suite. Quatre cent cinquante dollars par jour, ajouta-t-il, sans le service. Nous d'un côté, vous de l'autre. Vue sur le Pacifique. Somptueux. Le meilleur hôtel du monde. Il y a même une piscine avec des dauphins.

— Pourquoi là ?

Chris Jones eut un sourire entendu.

— C'est ce qu'on a trouvé de plus près de notre copain.

Ils dépassèrent un panneau indiquant « Pearl Harbor. Hickham Field. » C'est là que les Japonais avaient attaqué, le 7 décembre 1941.

Ils quittèrent le freeway quelques miles plus loin pour traverser Honolulu. Ce n'était plus qu'un mur de béton, avec des buildings sur le front de mer qui auraient fait honte à l'Empire State Building. Même Waikiki, jadis la plage, n'était plus qu'un ruban de goudron. En dépit de l'heure tardive, il y avait encore assez d'animation.

Ils traversèrent le centre de Waikiki, puis contournèrent Diamond Head, l'arête rocheuse séparant Waikiki du reste de la côte. Les phares éclairèrent un quartier nettement plus élégant, plein de bougainvilliers et de villas somptueuses. Le Kahala Hilton se dressait juste en bordure du Pacifique, vert comme un blockaus japonais, dominant une plage de rêve bordée de cocotiers que le vent agitait avec un bruit soyeux. La lune éclairait le récif un demi-mile plus loin. Malko s'emplit les poumons d'air marin et rentra dans sa suite. La CIA avait bien fait les choses.

Elle était assez fabuleuse. Grande comme une cathédrale. Les gorilles s'étaient déjà sérieusement attaqués au bar. Malko s'installa. Avec une étrange impression d'irréel. Après s'être préparé une vodka tonic, il demanda :

— Qu'avez-vous découvert depuis votre arrivée ?

— Plein de trucs, annonça Chris Jones réchauffant amoureusement un verre de Gaston de Lagrange qui semblait minuscule dans sa main... Russian Louis Siegel est connu comme le loup blanc... Il possède une maison à Hawaï Kai, à côté d'ici, le coin le plus élégant, dix mille pieds carrés entourés d'une forêt tropicale avec un appontement privé. Très honorable citoyen. Sa maison est reliée au commissariat de Waikiki à cause de son système d'alarme. Pratiquement tous les soirs, Russian Louis se saoule la gueule, va se coucher, se relève pour pisser et déclenche le système d'alarme... Aussi sec, les flics rappliquent, et il leur offre à boire avec des billets de cent dollars pour remuer leurs glaçons. Ça fait des mois qu'il a pas pu pisser une nuit tranquille. Mais c'est un type prudent, on peut pas lui retirer ça.

— C'est tout ?

— Ouais.

— Et Mandy Brown ?

— Elle vit chez lui. Mais elle vient se baigner tous les jours sur la plage de l'hôtel. Vous allez voir, c'est un spectacle ! On n'a pas eu de mal à l'identifier, je vous jure ! Une superbe salope ! On comprend le gars. Elle fait bander tout l'hôtel, même les Japonais !

Il en salivait, le puritain du Middle West. Malko se dit qu'effectivement, Mandy Brown ne devait pas être dépourvue de charme.

* *

*

Elle se glissait entre les chaises longues de la piscine comme si le balancement harmonieux et provocant de ses hanches étroites la propulsait en avant, juchée sur des mules rouges assorties à son maillot, les longs cheveux noirs flottant à la brise du Pacifique. Le ventre plat, le sein ferme et arrogant, la fesse cambrée, le visage sensuel, plein de défi, avec un nez retroussé et une bouche épaisse encore enfantine. Le deux-pièces minuscule ne cachait de son corps que le strict minimum pour échapper à l'attentat à la pudeur. Son regard était insaisissable derrière les lunettes noires en forme d'ailes de papillon décorées sur le verre gauche d'un petit cœur en strass. Un gros Japonais la suivit des yeux, mesurant visiblement le temps qu'il lui faudrait pour noyer son épouse replète.

Malko détacha ses yeux de Mandy Brown. Les quatre montagnes de chair qui l'entouraient attiraient encore plus son regard qu'elle.

Vêtus de blanc, pantalon et chemisette, lunettes noires enveloppantes, massifs comme des dolmens, la moustache huilée, le cheveu noir et calamistré, impassibles et menaçants, les quatre anges gardiens fascinaient Malko. À cause des lunettes noires, il ne pouvait être formel, mais il était pratiquement certain que ceux qui avaient tenté de le noyer au Plato's Retreat faisaient partie du quatuor qui accompagnait Mandy Brown. Jamais, il n'avait réalisé à quel point des Hawaïens pouvaient ressembler à des Mexicains.

Chris Jones se pencha sur lui.

— Vous avez vu ! Ce sont eux, non...

— Il y a des chances, dit Malko.

Les gorilles et lui étaient mêlés à la foule des touristes étendus au bord de la piscine du Kahala Hilton, un peu en retrait du bassin des dauphins, attraction numéro un de l'hôtel. Chris Jones murmura à l'oreille de Malko :

— La petite adore les dauphins, elle vient tous les jours...

Mandy Brown s'était arrêtée devant le bassin où on nourrissait les dauphins apprivoisés de l'hôtel, entourée de ses quatre gardes du corps. Immobiles, comme des statues.

C'était à la fois grotesque et impressionnant. Cette fille mince et nue entre ces quatre brutes... Un employé de l'hôtel avait commencé à jeter des poissons aux cétacés qui se déchaînaient en pirouettes et en sauts hors de l'eau. Mandy Brown battait des mains. En cinq minutes,

ce fut terminé. Elle regarda encore quelques instants les dauphins, puis fit demi-tour, se dirigeant vers la plage, passant devant Malko. Pris d'une inspiration subite, ce dernier se leva comme s'il voulait lui parler. Mandy Brown le vit, marqua un léger temps d'arrêt. Il ne pouvait voir l'expression de ses yeux, à cause des lunettes... Aussitôt, un des gardes du corps s'avança pour écarter l'importun, mais s'arrêta net. Il resta une fraction de seconde immobile, puis contourna Malko comme s'il s'agissait d'un objet dangereux. Sans tourner la tête, il continua son chemin. Malko suivit des yeux le petit groupe qui s'éloignait vers la plage.

— Et voilà ! fit Milton Brabeck, il paraît que c'est tous les jours pareil... Maintenant, vous ne la verrez plus jusqu'à demain. Elle ne sort pas de la villa de Russian Louis, sauf pour venir ici. Elle est kapu(42), comme ils disent ici.

— Vous avez appris autre chose ? demanda Malko.

— Des rumeurs, laissa tomber Milton Brabeck. Russian Louis est fou d'elle. Raide dingue. Jaloux comme une douzaine de tigres. Et généreux comme Rockefeller. Il y a plusieurs boutiques de luxe au Kahala. Pratiquement tous les jours, on vient acheter quelque chose pour Mandy. Elle ne sort jamais seule. Un type qui a voulu la draguer s'est fait casser le bras par les affreux...

Malko réfléchissait. Russian Louis Siegel ne se cachait pas. Pas plus que les hommes qui avaient voulu le tuer. Bien sûr, ils ne s'attendaient pas à le voir là. Pourtant, Diana Hogg avait été assassinée, parce que Russian Louis avait appris l'histoire de la photo. Il savait donc la CIA capable de remonter jusqu'à lui. Même s'il était encore en possession de photocopies, pourquoi tenter le diable ?

* *

*

La salle à manger principale du Kahala Hilton était bourrée à craquer d'une foule hurlante de touristes habillés comme des arlequins applaudissant à tout rompre un spectacle indigent de soi-disant danses hawaïennes. A part le sel et le beurre, rien n'était mangeable. Mais les gorilles avaient insisté pour qu'ils assistent au dîner folklorique... Serrés comme des harengs par tables de huit.

Soudain, Malko aperçut une haute silhouette se faufilant entre les tables, venant vers eux. Un des gardes du corps de Mandy Brown, toujours avec ses lunettes noires, vêtu d'une chemise aveuglante. Malko donna un coup de coude à Chris Jones.

— Look !

Instantanément, Chris Jones fit passer son « 357 » de son holster à sa serviette.

Le tueur s'arrêta en face de lui. Sans un mot, il sortit une enveloppe, la posa en face de Malko et repartit. Malko l'ouvrit, vit quelques mots sur une carte de visite :

« Mr. Siegel vous recevra demain matin à onze heures. La voiture viendra vous chercher à l'hôtel. »

Il relut trois fois le bristol pour être sûr de ne pas se tromper. Russian Louis Siegel passait à l'attaque. La rencontre risquait d'être intéressante.

Chris Jones sourit, égrillard :

— C'est la petite ?

— Non, dit Malko. C'est Russian Louis. Il veut me voir.

Le gorille faillit en avaler la carcasse de son homard du Maine en caoutchouc.

— Youre kidding !⁽⁴³⁾

Malko lui tendit le mot. Chris Jones releva la tête.

— Si j'étais vous, je prendrais un gilet pare-balles.

— Inutile, dit Malko, je ne pense pas que ce monsieur veuille la guerre pour le moment... Au contraire. De toute façon, vous savez où je suis, et vous pourrez éventuellement me venger. Je crois que le dialogue est engagé. Mais pas de la façon que nous espérions.

Il suivit des yeux la silhouette massive qui s'éloignait. Presque certain d'avoir devant lui un des assassins de Roy Stockton.

CHAPITRE XII

Russian Louis Siegel étendit devant lui sa main droite, examinant ses doigts. Ils tremblaient encore un peu et pourtant, il fallait absolument qu'il se rase. Il était onze heures, et son invité n'allait pas tarder à arriver. Sans parler de Mandy qui avait horreur qu'il soit négligé. Il resserra la cordelière de sa robe de chambre de soie mauve et fonça jusqu'au bar qui coupait en deux le living-room. La bouteille de vodka était posée dessus. Avec le verre dont il s'était déjà servi deux fois depuis qu'il avait ouvert un œil.

Il se versa une bonne rasade et la but d'un coup, sans même y ajouter un glaçon. L'alcool lui brûla l'œsophage et accentua encore sa migraine. Russian Louis s'écroula dans un fauteuil, fermant les yeux, laissant à la vodka le temps d'agir. Lorsqu'il les rouvrit la grande glace du bar lui renvoya l'image d'un visage défait, grisâtre.

Russian Louis avait cinquante-six ans, mais en paraissait dix de plus. Peut-être à cause des deux longues rides verticales, profondes comme des balafres, qui encadraient sa grande bouche mince. Ses cheveux étaient noir corbeau, par le miracle des teintures, et il n'avait plus de double menton depuis qu'il s'était fait opérer au Brésil. Grâce aux crèmes faciales dont il usait un pot par jour, sa peau n'était pas trop abîmée. Seuls ses yeux noirs n'avaient pas changé. Lorsqu'il était à jeun, ils avaient un éclat presque insoutenable... Quelque chose qui terrifiait ses adversaires un quart de siècle plus tôt. Lorsqu'il se préparait à tuer.

Il avait pas mal tué de ses mains, sans en éprouver une émotion extrême, ni vrai plaisir non plus. Ce n'était pas un sadique. Juste un psychopathe sans pitié décidé à survivre. Un animal. Il avait survécu dans le coin le plus dur de Brooklyn et gagné sa réputation en observant quelques règles simples : toujours avoir un « 45 » sur soi et ne jamais sourire, sauf lorsque quelqu'un mourait.

Maintenant, il vieillissait et le savait. Son cerveau était resté intact, en dépit de l'alcool. Et lucide. Il savait qu'il avait engagé une partie mortellement dangereuse, mais avait bien l'intention de la gagner. Avec comme enjeu Mandy Brown. Il était fou d'elle. Le démon de midi et demi. Chaque fois qu'il regardait son corps élastique et ferme, sa volonté se liquéfiait. C'était comme un aimant. Il l'aurait regardée pendant des heures. Il se ruinait à lui acheter des robes qu'elle mettait trois fois. Il savait pourtant que c'était une garce sans cœur et sans entrailles, qu'elle avait un ordinateur pour cervelle, qu'elle le poussait même à boire, avec l'espoir secret qu'un jour il ne se réveillerait pas.

Qu'importe. Elle était à lui. Il le montrait et elle l'acceptait. Les

gardes du corps c'était pour l'égo trip, pour que tout le monde sache que Mandy la salope appartenait à Russian Louis Siegel. La règle du jeu voulait qu'elle le méprise, qu'elle le déteste, mais qu'elle lui soit fidèle. Qu'elle soit intouchable.

C'était une associée également Kapu, presque aussi dure que lui, avec un sang-froid qui lui rappelait sa jeunesse. Il faut dire que Mandy avait été à une dure école elle aussi. À onze ans, habitant à la lisière de Waikiki, elle se prostituait aux touristes qui venaient s'égarer sur la grande plage avant de revenir dans son taudis. La seule façon qu'elle avait de connaître les moquettes épaisses et les suites somptueuses du Kahala Hilton, c'était d'y aller avec un homme. N'importe quel homme.

Le premier qui l'y avait amenée avait soixante-trois ans, des bras d'acier, un ventre d'ours en peluche et un sexe minuscule. Il l'avait forcée à le satisfaire de sa bouche pendant une demi-heure avant de la renvoyer. Sans même lui laisser le temps d'essayer la salle de bains en marbre. Plus tard, elle avait compris. Elle exigeait de ses amants de rencontre de prendre un bain avant de se livrer à eux, de jouer avec tout ce luxe, ces bonnes odeurs et ces serviettes épaisses.

Pour Mandy Brown, née à Honolulu, d'une mère moitié japonaise moitié hawaïenne et d'un père du sud-Dakota en garnison à Hickam Field, la Californie semblait un Eldorado, une autre planète. Mais après avoir économisé le prix de son billet d'avion, dollar par dollar, elle s'était retrouvée à Los Angeles, faisant la même chose qu'à Honolulu. La pute.

Parce qu'elle savait tout juste lire et écrire et que son intelligence n'était pas dirigée vers le secrétariat. Elle avait appris de ses riches amants de rencontre une seule chose : ceux qui travaillent pour les autres prennent une mentalité d'esclave.

Elle s'était bien juré depuis toujours qu'elle ne finirait pas comme secrétaire et, pour écarter tout danger, avait obstinément refusé à sa mère d'apprendre la sténo. Au point où elle en était, satisfaire quelques hommes de plus ou de moins ne voulait pas dire grand-chose. Elle avait un visage lisse de jeune fille innocente et un corps ferme qui semblait fait pour l'amour comme une Ferrari pour la course. Un corps dans lequel Russian Louis Siegel s'enfonçait avec la volupté d'un assoiffé trouvant sa première bouteille après la traversée du désert. Sa rencontre avec Mandy avait changé leurs deux vies.

Au départ, ce n'était qu'un « coup », une fille qui travaillait dans un des cabarets où il avait des intérêts, remarquée par un « comprador » qui avait voulu faire plaisir à son patron. Russian Louis se l'était fait amener un soir où il n'avait rien à faire, lui avait acheté une robe de cent cinquante dollars et l'avait emmenée dîner au Bistrot. Ensuite, il ne lui avait plus adressé la parole que pour lui dire d'enlever sa robe,

une fois rentré chez lui. C'est à ce moment que le miracle s'était produit. Alors qu'il fallait d'habitude vingt minutes de fellation acharnée pour arracher une modeste érection à Russian Louis Siegel, le seul contact de la peau de Mandy l'avait mis dans un état indescriptible, en dépit des flots de vodka avalés durant la soirée.

Comme Mandy avait pris la précaution de suppléer à la carence de ses sécrétions intimes en se tapissant de K. Jelly, Russian Louis avait vécu une vraie nuit de noces. Il avait quand même pris sur lui de la laisser retourner travailler. Mais il l'avait revue. De plus en plus souvent. Il lui faisait l'amour partout : dans sa loge, dans la voiture. Il la forçait à se pencher sur lui dans les coins sombres des restaurants. C'était dément et exquis, et, peu à peu, Russian Louis s'était fait piéger. Un jour où il était venu chercher Mandy et qu'il l'avait trouvée dansant enroulée autour d'un beau coiffeur mexicain, il s'était senti une envie de meurtre. Le soir même Mandy quittait son job et couchait chez lui. Depuis, ils formaient un couple étrange, un mélange d'amour, de haine et de désir animal, couple dirigé avec doigté par Mandy Brown dont le cerveau ordinateur enregistrerait tous les avantages matériels qu'elle pouvait tirer de la passion de Russian Louis Siegel.

Le seul problème qui l'obsédait parfois était la façon dont elle se débarrasserait de Russian Louis, le moment venu. C'est-à-dire lorsqu'elle aurait assez de forces pour voler de ses propres ailes. Elle était certaine d'une chose : Russian Louis n'était pas le genre d'homme qu'on quitte en lui expliquant qu'on va refaire sa vie. Dès qu'il serait sûr que Mandy ne voudrait plus de lui, il la tuerait. Elle en était absolument persuadée, et les nombreuses voyantes qu'elle avait consultées à ce sujet étaient unanimes. Donc, il fallait toujours qu'elle garde une longueur d'avance.

Russian Louis Siegel savait tout cela, et ça ne le dérangeait pas trop. Le départ de Mandy était une éventualité redoutable qu'il enterrait dans un coin de son cerveau, comme la peur du cancer. Il savait que le jour venu, il se battrait, et qu'il perdrait.

Mais il ne tomberait pas tout seul.

Il s'arracha de son fauteuil. Ses mains ne tremblaient presque plus. Après s'être plongé la tête dans le lavabo, il commença à s'asperger le visage de mousse « Hot » qui se réchauffait automatiquement au contact de la peau. Enfin, il entreprit de se raser soigneusement. La vodka faisait son effet, et il se sentait beaucoup mieux. Au fond, la conversation qu'il allait avoir avec son hôte imprévu l'excitait beaucoup. C'était amusant pour un enfant trouvé de Brooklyn de tenir tête à une des organisations les plus puissantes du monde. Même s'il y avait de fortes chances qu'il perde le dernier combat. Mais pas toutes les chances...

Il commença à tapoter ses cernes avec une crème faciale à vingt dollars le petit pot en chantonnant tout seul Ring my bell.

* *

*

La limousine semblait avoir dix mètres de long tant son capot était démesuré. On ne voyait rien de l'intérieur à travers les glaces teintées en noir et plusieurs antennes ornaient le toit, à croire qu'elle était équipée d'un radar. Malko s'avança sous le porche du Kahala Hilton. La chaleur était toujours aussi poisseuse. Aussitôt un chauffeur jaillit de la voiture. Contrefait, bossu, s'aidant d'une canne pour marcher en claudiquant lourdement. Il fit le tour de la limousine et ouvrit la portière à Malko, impassible.

— Mr. Siegel is expecting you, dit-il avec un fort accent new-yorkais. Please come in.

Malko pénétra dans la limousine avec quand même une petite appréhension. Il n'avait pas voulu prendre d'arme, estimant que cela ne servirait à rien. Il était censé accomplir une mission d'information. La destruction viendrait après. Si elle venait.

L'intérieur de la limousine était glacial, contrastant avec le ciel bleu aperçu à travers le toit transparent panoramique. L'air climatisé marchait à fond.

Malko crut pendant une fraction de seconde qu'il s'était trompé de voiture. Le côté gauche de l'immense banquette arrière était occupé par une créature sortie tout droit d'une bande dessinée pour adultes. Une brune au teint caramel, avec des cheveux frisés, de grands yeux noirs, une énorme bouche rouge sang, une poitrine indécente jaillissant d'une tenue en faux léopard qui l'aurait fait remarquer dans le plus mal famé des zoos. Visiblement, elle ne savait pas que la mode des minis était « out » car sa tunique s'arrêtait en haut de ses cuisses. Elle adressa à Malko un sourire éblouissant et carnassier en lui tendant une main si molle qu'elle semblait ne pas avoir d'os.

— Good morning. I work with Mr. Siegel. I am supposed to take you to him and entertain you. My name is Susie(44).

Comme si Malko allait se perdre... La limousine avait démarré avec la souplesse et la douceur d'un paquebot. En face de la banquette se trouvait une console imposante sur laquelle était posé un seau à champagne en cristal abritant une bouteille de Dom Pérignon. Susie se pencha, prit la bouteille et la déboucha. Sans demander son avis à Malko. La glace qui les séparait du chauffeur monta doucement, teintée, elle aussi, achevant de transformer l'arrière en un petit univers douillet et glacial. Susie tendit un verre de Dom Pérignon à Malko et leva le sien.

— Welcome to Honolulu. Nous avons environ une demi-heure de route jusqu'à la villa de Mr. Siegel. Please relax...

Malko était tellement relaxé qu'il en avait mal. Il étendit les jambes devant lui. La voiture était si longue qu'on aurait pu y installer un lit king size à la place de la banquette. Le Champagne était frappé et les cuisses caramel de la « secrétaire » pas désagréables à regarder. Il but son Dom Pérignon d'un trait. À droite, il apercevait les rouleaux du Pacifique ourlés de surfeurs, la plage et quelques cocotiers. Une musique douce sortait de diffuseurs invisibles.

— Vous voulez un peu de télé ? interrogea Susie.

Elle se pencha vers la console, fit basculer un panneau, faisant apparaître un petit poste TV.

— Il y a une vidéo, expliqua-t-elle de sa voix sucrée, Mr. Siegel s'ennuie toujours en voiture.

Elle manipula quelques boutons, et l'écran s'anima. Des images floues d'abord, puis plus nettes. Un couple en train de faire l'amour en ahanant consciencieusement. L'éternel séducteur moustachu s'escrimant sur la croupe d'une petite blonde callipyge vêtue uniquement de son soutien-gorge. C'était complet. Le silence retomba dans la limousine qui semblait immobile tant elle roulait doucement. Malko avait l'impression de vivre un rêve. En tout cas, Russian Louis Siegel voulait le prendre dans le sens du poil. La copulation terminée, la fille, sur l'écran, passa à l'inévitable fellation.

À gauche de la route, Malko aperçut l'arête rocheuse et pelée de Diamond Head. Il commençait à se demander si tout cela n'avait pas pour but d'endormir sa méfiance. Pour une fin moins agréable.

La main de Susie se posa avec une douceur d'infirmière sur sa cuisse et remonta. Elle regardait le film, la tête très droite. Malko se dit qu'il serait ridicule de résister. Il attendit la suite qui ne tarda pas. D'abord, Susie étendit les jambes devant elle avec un soupir. Les doigts posés sur Malko agissaient avec une douceur et une habileté extrêmes. Toujours sans le regarder, comme une vestale.

La limousine tourna sur la droite. Le premier mouvement un peu brusque qui projeta Susie vers le centre de la voiture. D'un mouvement très naturel, elle continua son basculement qui mena sa tête droit sur le ventre de Malko et sa bouche l'emprisonna.

Comme elle s'y trouvait probablement bien, elle demeura la bouche nouée autour de lui, prolongeant son travail manuel. Puis, la position n'étant sans doute pas assez confortable, elle glissa sur le plancher de la limousine et s'agenouilla en face de Malko, de côté pour ne pas le priver de la vue de l'écran. Tout cela était assez insolite. Maintenant la grosse voiture sinuait le long d'une colline. Par moments, on apercevait le Pacifique.

Un léger bourdonnement sortit d'un petit haut-parleur, au-dessus

de la télé. Aussitôt, Susie changea de vitesse, s'activant furieusement, presque trop fort, décidée à en venir rapidement à bout. Ses seins s'étaient échappés de leur prison tachetée et se balançaient lourdement. À ce rythme, Malko ne put se retenir longtemps et se vida dans la bouche docile de Susie. Celle-ci, après un intervalle décent, se redressa, reprit sa place et prit soin de lui avec un Kleenex. De la même voix musicale, comme si rien ne s'était passé, elle désigna l'écran de la TV.

— C'est une production de Mr. Siegel. Il est aussi dans le cinéma...

Évidemment, ce n'était pas Ben Hur... La limousine ralentit. Malko aperçut une grille blanche surmontée d'une caméra vidéo. La grille s'ouvrit toute seule. La limousine pénétra dans une allée serpentant au milieu d'un superbe jardin tropical. Ils laissèrent un magnifique baobab à leur droite, montant droit vers une gigantesque bâtisse rectangulaire qui ressemblait à la Maison-Blanche...

La limousine stoppa en douceur et le chauffeur, claudiquant, apparut à la portière. Susie tendit sa main aux ongles rouges à Malko.

— Thank you for coming.

Malko descendit et la limousine redémarra. Peut-être chercher un autre visiteur. Si Susie lui réservait le même traitement, elle ne devait pas coûter cher à nourrir... Malko leva la tête vers le perron et éprouva un choc désagréable. Deux énormes masses de chair se tenaient sur les marches, tout de blanc vêtues, massives et inquiétantes. Les Mexicains du jacuzzi, les gardes du corps de la peuplée Mandy.

Malko monta lentement les marches. Celui de droite inclina légèrement la tête et s'avança vers lui.

— I must frisk you, fit-il. The rule (45).

Malko se laissa palper. Ça n'aurait pas servi à grand-chose de protester. Rassurés, les deux tueurs lui firent signe de les suivre. Ils pénétrèrent dans un hall gigantesque, tout en marbre rose. Même le papier des toilettes devait être en marbre chez Russian Louis Siegel... Quelques meubles californiens égayaient le tout. Un des tueurs s'avança jusqu'à une porte qui, étant donné sa taille, devait avoir été volée à Notre-Dame de Paris. Il frappa un coup léger. Aussitôt, un voyant rouge s'alluma. Le gorille se retourna et dit d'une voix étranglée par l'émotion :

— Mr. Siegel va vous recevoir.

Malko s'attendait à entendre les trompettes du jugement dernier... Il pénétra dans un immense bureau au sol couvert de moquette blanche, aux murs blancs décorés de tableaux modernes.

Un homme s'avança vers lui, vêtu d'un pantalon blanc au pli tombant comme un rasoir, et d'une chemise mexicaine brodée.

Malko avait beau l'avoir vu en photo, il fut surpris. Il imaginait

Russian Louis Siegel plus petit et moins marqué. Les deux rides qui encadraient sa bouche ressemblaient vraiment à deux sinistres balafres. La peau pourtant fraîchement rasée était déjà bleuâtre. Des poils noirs sortaient par tous les trous de la dentelle de sa chemise ivoire. Il n'avait pas un cheveu blanc, en dépit de son âge. Lorsqu'il sourit à Malko, ses dents impeccables auraient pu refléter le soleil. Sa poignée de main était aussi chaleureuse que celle d'un politicien véreux.

— Welcome to Honolulu, monsieur Linge, dit-il d'une voix de basse un peu éraillée. J'apprécie que vous ayez accepté de vous déranger.

Ils prirent place sur un grand canapé beige, devant une table basse avec plusieurs carafes de jus de fruits et deux verres. Russian Louis les remplit, trempa les lèvres dans le sien émit un petit soupir et se tourna vers Malko :

— Mr. Linge, avez-vous une idée de la raison pour laquelle je vous ai demandé de venir ?

Ses yeux ressemblaient à deux boules de jais. Deux grosses veines battaient sur son cou légèrement fripé. C'était encore un grand fauve.

— Non, dit Malko, presque sincère.

Le sourire carnassier s'accentua.

— Vous avez pu constater que, jusqu'ici, je vous ai traité comme un ami...

— C'est exact, dit Malko.

— Bien.

Russian Louis Siegel frotta ses grandes mains l'une contre l'autre, alluma une Rothmans et dit lentement :

— Monsieur Linge, ce que je vais vous dire est important. Tous les matins cette pièce est passée au détecteur électronique. Il n'y a pas de micros, et nous pouvons parler librement. D'abord, avez-vous des questions à me poser ?

Malko hésita.

— Je suppose que ce serait idiot de vous demander si c'est vous qui avez organisé ce cambriolage et ce chantage ? demanda-t-il. Avec ses conséquences... tragiques.

Russian Louis Siegel eut une moue signifiant que Malko mettait de la tragédie là où il n'y avait que du business.

— Non, Mr. Linge, répondit-il, ce n'est pas idiot. C'est bien moi qui ait tout organisé. Un projet sur lequel j'ai travaillé de longs mois. Je pensais avoir atteint la perfection. Je suis surpris que vous ayez pu remonter jusqu'à moi. Je pensais avoir tout prévu...

Malko préférait garder son secret. Il écoutait, fasciné, le récit de l'homme qui avait défié la Central Intelligence Agency dans son propre pays. Russian Louis Siegel continua de sa voix douce :

— Monsieur Linge, j'ignore qui vous êtes et cela ne m'intéresse pas.

Mais je sais pour qui vous travaillez.

— Pour qui ? ne put s'empêcher de dire Malko.

Le regard de Russian Louis flamboya.

— Pour des gens malhonnêtes, Mr. Linge.

C'était tellement inattendu que Malko demeura interdit. L'Américain se pencha vers lui, le doigt tendu.

— Nous avons fait un deal. Je suis un homme d'honneur. Quand je donne ma parole, je la tiens. J'ai touché cinq millions de dollars et j'ai rendu les papiers. Correct, n'est-ce pas ?

— Exact, reconnut Malko, mais...

Russian Louis l'interrompt :

— Attendez ! Ils n'avaient qu'à me laisser tranquille, Mr. Linge. J'avais mon argent. Ils avaient récupéré leurs documents, ils pouvaient faire ce qu'ils voulaient. Ils n'auraient plus jamais entendu parler de moi (Il posa la main sur sa poitrine.) D'abord, Mr. Linge, je suis un bon Américain. Je ne veux pas faire de tort à mon pays. C'était un problème privé entre le gouvernement et moi... Vous croyez que les « commies » ne m'auraient pas donné cinq millions de dollars pour les informations que je détenais ? (Il se rejeta en arrière.) Ils m'en auraient donné dix.

L'étonnement de Malko l'empêcha tout d'abord de trouver ses mots. Russian Louis Siegel reprenait son souffle, épuisé par sa tirade.

— Il y a eu un double meurtre assez répugnant, remarqua Malko. Mr. et Mrs. Stockton...

Russian Louis balaya les Stockton dédaigneusement.

— Bullshit ! Nothing personal. Tous les jours des gens meurent. Pour moins que cela. Il le fallait. C'était pour ma sécurité.

— Certaines personnes de l'agence fédérale dont vous parlez n'ont pas apprécié, dit Malko. En plus, ils étaient persuadés que vous aviez gardé des photocopies des documents que vous avez remis. Ce qui paralysait l'opération en question.

— Mais bien sûr que j'ai des photocopies, s'exclama Russian Louis d'un ton indigné. Heureusement que j'avais prévu la malhonnêteté de vos amis. Sinon, qu'est-ce que je ferais ? Ils seraient déjà venus ici et... tactactac...

Son geste éloquent balaya la pièce comme s'il tenait une arme automatique. Puis il s'essuya le front et se versa un grand verre de sa boisson favorite qu'il but d'un coup.

Malko commençait à voir où l'Américain voulait en venir. Ce dernier continua :

— Donc, ils ont décidé de me doubler. Ils ont fait appel à vous ou ils ont trouvé tout seuls. Je ne sais pas et je m'en fous. Vous êtes arrivé jusqu'à « Sugar Mama »... (Il secoua la tête.) Cette stupide conne s'est suicidée... Il faut dire que vous l'avez possédée par surprise. J'ignorais

qu'elle avait cette photo... Cette conne a téléphoné à Mandy pour lui raconter l'histoire...

— Vous l'avez fait assassiner, fit Malko, et vous avez essayé de me liquider aussi.

— Bien sûr ! fit Russian Louis, toujours aussi indigné. C'était intolérable. Je veux la paix, moi.

De mieux en mieux. Le truand se pencha vers Malko :

— Vous savez que vous avez du culot d'être venu à Honolulu ? Vous pourriez être mort depuis deux jours. C'est seulement parce que vous avez une bonne tête...

Malko ne put s'empêcher de sourire.

— Soyons sérieux. Vous savez pour qui je travaille. Même si vous me tuez, il en viendra d'autres. Il y en a déjà d'autres. Je ne suis pas le seul à savoir maintenant. Même si je ne ressortais pas de cette villa...

Siegel prit une mine outrée.

— Mr. Linge, je n'ai rien contre vous et vous êtes mon invité. Je sais foutrement bien que ces enculés du gouvernement sont au courant maintenant. Et s'ils ne le savaient pas, ils en seront persuadés quand vous leur rapporterez notre conversation...

Malko n'arrivait pas à placer un mot. Siegel pointa un doigt accusateur vers lui. Ses yeux commençaient à s'injecter de sang.

— Vous savez pourquoi j'ai décidé de jouer ce tour au gouvernement ? demanda-t-il.

— Non, reconnut Malko, qui reculait à chaque seconde les bornes de la stupéfaction.

— Ces enculés m'ont fait perdre six millions de dollars, à mes associés et à moi, déclara avec indignation Siegel. Avec ces putains de restrictions d'essence, personne ne va plus à Las Vegas... On a beau leur jurer qu'il y a de l'essence, ils ne nous croient pas...

« Ils ont raison » pensa Malko in petto. Tous les casinos de Las Vegas faisaient de la publicité tendant à faire croire que l'essence coulait à flot dans le Nevada, alors que toutes les pompes étaient à sec... Des centaines de naïfs étaient restés en panne dans le désert. Dépannés à prix d'or par un nouveau et fructueux racket...

— Ce n'est quand même pas le gouvernement qui crée la pénurie d'essence, remarqua-t-il. Vous avez entendu parler des Arabes ?

— Fuck the Arabes ! hurla Siegel, brusquement hors de lui. C'est ce putain de gouvernement qui se fout de nous et qui nous empêche de gagner notre vie...

Maintenant, il avait l'air furieux. Il se versa encore un grand verre de jus d'ananas, le but d'un trait, puis s'essuya le front avec un mouchoir. Malko l'observait, se demandant quelle était la part de comédie et de vérité, et surtout où il voulait en venir.

— Mr. Siegel, dit-il, le meurtre de Diana Hogg était stupide. Vous

saviez que j'avais votre photo et que nous finirions par vous retrouver. Nous avons quelques moyens et les gens pour qui je travaille voulaient vraiment remonter jusqu'à vous. Quoi qu'il en coûte.

Russian Louis Siegel secoua la tête, avec l'air accablé d'un professeur devant un élève particulièrement borné.

— Je savais foutrement bien que cela n'arrêterait pas cette bande d'enfants de salauds. Mais j'espérais qu'ils comprendraient que j'étais sérieux et qu'ils s'arrêteraient d'eux-mêmes. Cette connasse n'était utile à personne de toute façon et elle aurait mal fini.

Un ange passa, horrifié par une telle épitaphe. Russian Louis se reversa un peu de son mélange infernal, observant Malko, l'air amusé. Il secoua la tête, caressant ses cheveux noir de jais.

— Vous avez l'air d'un type O.K., fit-il, vous devriez travailler avec moi au lieu de ces guignols...

Malko réprima un sourire :

— Ce n'est pas le problème, dit-il. Vous m'avez demandé de vous voir. Qu'avez-vous à transmettre comme message aux gens pour qui je travaille ?

Une lueur féroce passa dans les yeux noirs de l'Américain. Il avança la tête en avant comme un oiseau de proie.

— A very simple message, fit-il d'une voix tendue et rauque. Fuck off !(46)

Malko se voyait très bien disant à David Wise d'aller se faire foutre. En vérité, il s'y attendait un peu. Si le gangster était assez sûr de lui pour dissiper les derniers doutes que la CIA pouvait avoir à son sujet, c'est qu'il se sentait en position de force.

— C'est-à-dire ? demanda-t-il.

— C'est très simple, lâcha Russian Louis. Ces salauds peuvent me foutre une balle dans la tête, avec un fusil à lunette ou un truc plus sophistiqué quand ils le veulent. Mais ça ne les avancera à rien... Parce que dans l'heure qui suivra les photocopies de tous les documents parviendront au New York Times, au Washington Post, au Los Angeles Times et à l'ambassade d'Union soviétique à Washington. Même si j'ai la tête en bouillie. Mais je me marrerai bien. Où je serai.

Le silence retomba. Dehors, on entendait le bruit sourd des rouleaux se brisant sur les récifs. Le ciel était couvert, mais il régnait une chaleur accablante. Une grande terrasse blanche donnait sur le bureau avec des chaises longues et des parasols.

— Je vois, dit Malko. On vous laisse en paix et vous ne faites rien.

— C'est exactement ça, approuva Russian Louis. Je ne veux plus voir aucun de vos guignols. Mais vous semblez un type chouette et vous pourrez toujours venir me voir.

Il s'interrompit brusquement, la porte venait de s'ouvrir.

— J'avais dit qu'on ne... rugit-il.

Il se calma subitement. Dans la porte s'encadrait la silhouette pulpeuse de Mandy la salope, les longs cheveux noirs cascadeant sur ses épaules nues, uniquement vêtue d'un minuscule bikini moulant son ventre plat. Sa poitrine bronzée, ronde et ferme pointait à l'horizontale avec l'insolence de ses vingt ans. Malko vit une lueur de meurtre dans les yeux de Russian Louis tandis que Mandy s'avavançait à travers la pièce d'une démarche à faire abjurer un Ayatollah.

— Nom de Dieu, Mandy ! explosa-t-il d'une voix quand même plus douce, tu ne vois pas que je ne suis pas seul ?

Mandy Brown s'arrêta à un mètre d'eux, déhanchée, provocante, le regard dissimulé derrière des lunettes noires et laissa tomber d'une voix douce et vulgaire :

— Sweetheart, je vais faire du shopping. Je voulais juste un peu d'argent. Je te jure que je n'écoute pas ce que tu dis.

— C'est pas ça, rugit Siegel, tu ne vois pas que tu es à poil !

— Oh !

Mandy regarda ses seins nus, comme s'ils ne lui appartenaient pas. Puis, brusquement, elle s'avança, effleurant Malko, et vint poser ses lèvres sur la bouche crispée de rage de Russian Louis.

— Excuse me, darling, mais je suis sûre que le monsieur n'est pas choqué. Tu sais, cela se fait beaucoup maintenant.

Russian Louis étouffait de fureur. Il fouilla dans sa poche, en sortit une liasse de billets de cent dollars qu'il fourra dans la main aux ongles rouges de Mandy.

— Tire-toi, fit-il, et mets quelque chose sur ton cul pour sortir. Tu n'es pas une pute.

— O.K., darling, fit Mandy. À tout à l'heure.

Elle retraversa la pièce en chaloupant de plus belle. La main sur la poignée de la porte, elle se retourna et lança d'une voix moins douce :

— Tu devrais inviter des gens de temps en temps, je me fais chier avec tes quatre mecs qui n'ont jamais rien à dire. Quand je veux voir des animaux, je vais au zoo. J'en ai marre d'être en prison. Ton ami a l'air sympathique...

Malko crut que Russian Louis allait se lever et l'étrangler. Il ébaucha un geste et se laissa retomber sur son siège. Mandy claqua la porte derrière elle, ne laissant de son passage qu'une traînée de parfum. Somptueuse garce. Malko avait enregistré la scène. Mandy savait très bien qu'il était là et l'argent n'était qu'un prétexte. Pour une raison qu'il ignorait encore, elle avait voulu le voir de plus près.

— Votre amie est ravissante, dit-il avec diplomatie.

Russian Louis Siegel grommela quelque chose au sujet des salopes qui ne savent pas la chance qu'elles ont, et but une autre rasade de pineapple juice. Il semblait avoir du mal à reprendre le cours de ses pensées. Malko l'observait.

Il venait de montrer le défaut de sa cuirasse. Dès qu'il s'agissait de Mandy, visiblement, la passion prenait le pas sur la raison... D'ailleurs, la jeune Eurasienne dégageait un magnétisme animal qui prenait même sur Malko. Le malheureux chef de service de la CIA avait succombé lui aussi, et cela lui avait coûté cher. Mandy devait être le genre de femme capable de faire l'amour avec absolument n'importe quel homme du moment qu'elle en tirait avantage. Son côté garce allumait des passions chez tout homme aimant posséder. Avec une fille comme elle, tout mammifère du sexe masculin était un rival potentiel. On oubliait l'amour ou même le désir pour l'orgueil de posséder ce superbe animal imprévisible et fuyant. Russian Louis Siegel arracha Malko à ses pensées d'une voix rogue :

— Vous avez entendu ce que je vous ai dit. Vous allez dire à ces enculés du gouvernement qu'ils me foutent la paix. Et moi je leur foutrai la paix. Ils peuvent bien remonter tous les sous-marins qu'ils veulent, je n'en ai rien à foutre. Je ne leur demande pas la médaille du Congrès, juste l'impunité. Et tout se passera bien.

— Et les photocopies ? demanda Malko.

— Je vous donne ma parole que je ne m'en servirai pas, fit Siegel. Ma parole d'homme.

Il se leva. Visiblement, l'intrusion de Mandy et ce que cela impliquait l'avaient rendu plus nerveux que sa discussion avec Malko. Ce dernier se leva à son tour. Sa mission de conciliation était terminée.

Russian Louis le raccompagna jusqu'au perron. La limousine était revenue, mais les gorilles avaient disparu. Ils devaient escorter la douce Mandy. Siegel serra vigoureusement la main de Malko et lui fit un clin d'œil, sa bonne humeur était revenue.

— Il paraît que le Glomar Explorer est à Maui, fit-il. C'est marrant. C'est là que je l'ai vu pour la première fois. C'est ce qui m'a donné ma petite idée. Vous direz à vos connards que quand on fait de l'espionnage, on va pas se foutre dans un coin bourré de touristes. Ils sont vraiment cons, alors qu'ils ont une base de la Navy à Oahu... (Il secoua la tête.) Heureusement que je ne travaille pas comme ça ! Enfin... Souvenez-vous de ma proposition. Vous n'êtes pas con, il y a un avenir pour vous dans ce pays avec moi. Vous n'êtes pas américain ?

— Autrichien, corrigea Malko.

— Ça fait rien, fit Siegel, grand seigneur, je ne suis pas raciste. On est tous venus d'Europe. Allez, tchao.

Il claqua lui-même la portière de la limousine. Le chauffeur difforme était à son volant. Il conduisit beaucoup plus brutalement qu'à l'aller. La récréation était finie. Russian Louis Siegel avait montré sa puissance à Malko pour que ce dernier transmette le message à la

CIA. Un message très court. « Allez-vous faire foutre ! » Malko se retourna. La grande maison blanche avait disparu derrière la végétation tropicale.

David Wise allait être ravi...

Frank Danon, le patron de la DOD de la côte Ouest, faisait tourner les glaçons de son verre avec un petit bruit agaçant, vautre sur le grand canapé de la sitting-room. Quant à David Wise, abruti par les dix heures de vol depuis Washington, il avait l'air d'avoir enterré toute sa famille. Il faisait les cent pas entre les deux portes de la pièce, derrière lesquelles veillaient Chris Jones et Milton Brabeck.

Les deux hommes étaient arrivés une heure plus tôt, sur un Learjet spécial appartenant à la « Company », à la suite de l'entrevue de Malko avec Russian Louis Siegel.

En dépit du ciel presque bleu, des cocotiers et de la vue splendide, l'atmosphère de la suite était franchement crépusculaire. Malko venait de faire un rapport détaillé de sa visite, du moins de la conversation avec le gangster. Les deux hauts fonctionnaires de la CIA étaient carrément atterrés. David Wise s'arrêta finalement en face de Malko et laissa tomber d'une voix lugubre :

— Nous n'avons plus le choix qu'entre mettre le Glomar Explorer à la ferraille ou le faire visiter par les touristes. Au prix qu'il a coûté, nous l'amortirons en deux ou trois siècles.

Un silence accablé retomba après cette triste prédiction. Chris Jones avait passé la suite du Kahala Hilton au peigne fin électronique avant leur meeting pour s'assurer qu'aucune oreille indiscrete ne traînait dans le coin. Mais le Glomar Explorer attendait maintenant à son port d'attache depuis plusieurs jours, et les journalistes de Maui commençaient à se poser des questions. Il ne pourrait demeurer là indéfiniment. La Navy avait dépêché de Hickam Base un sous-marin atomique qui stationnait en surface pour détourner l'attention, mais cela ne faisait que renforcer la curiosité de la presse locale.

Maui était une petite île à cinquante minutes d'avion de Oahu où tout se savait et les habitants commençaient à s'étonner de la présence de cet étrange navire, que personne ne pouvait approcher, ancré au large de Lahaina.

Une opération de sept cents millions de dollars reposait maintenant sur la crédibilité de Russian Louis Siegel. Malko tournait et retournait le problème dans sa tête depuis qu'il était revenu de son entrevue avec le gangster. Plusieurs points le gênaient.

— Pourquoi ne pas faire confiance à Siegel ? demanda-t-il devant l'air catastrophé de David Wise, quitte à régler les comptes par la suite. Combien de temps doit durer l'opération Matador ? La période critique de la remontée du sub ?

— Une quinzaine de jours, répondit David Wise, d'une voix morne.

— Même si ensuite l'histoire se sait, cela sera moins grave, plaïda Malko. Vous aurez le sub, et personne ne pourra vous le reprendre dans les eaux américaines. Au contraire, cela vous fera une excellente publicité. Je crois que Siegel se sent très fort, mais, en même temps, il a peur et veut acheter sa paix. Il respectera son engagement si vous cessez de le traquer. Quitte à le liquider par la suite. Ce ne sont pas les moyens qui manquent... Il m'a fait remarquer que s'il avait voulu vendre son information aux Soviétiques, il aurait pu le faire. Qu'il était américain avant tout. Que c'était un règlement de compte entre le gouvernement et lui...

À voir l'expression de David Wise, Malko comprit immédiatement qu'il avait gaffé...

Le chef du « directorate » des opérations leva les yeux vers lui avec un sourire de commisération.

— Mon cher Malko, je voudrais vous dire deux choses. La première est qu'il n'y a pas que les Russes en cause. N'oubliez pas que ces documents apportent la preuve qu'en échange d'une aide technique dans la construction du Glomar Explorer, la « Company » a obtenu du gouvernement fédéral un abattement d'impôts de cent cinquante-six millions de dollars en faveur de celui qui nous a aidés. Avec l'aval de la Maison-Blanche. Vous réalisez les conséquences politiques pour l'administration ? Que cela tombe entre les mains du Washington Post, et nous sautons tous. Même le Président sera éclaboussé. Bien que ce ne soit pas lui qui ait fait ce deal. Mais il est au courant, ainsi que le National Security Council...

— Je comprends, dit Malko, mais c'est un risque calculé à prendre ; cela vaut peut-être mieux que d'annuler toute l'opération.

— Peut-être, reconnut David Wise, mais cela n'est pas tout, malheureusement. Russian Louis Siegel vous a roulé dans la farine. Laissez-moi vous montrer une photo intéressante.

Il plongea dans son porte-documents et en tira une photo noir et blanc, visiblement prise au téléobjectif. Malko reconnut la grande terrasse de chez Russian Louis Siegel où se trouvaient trois personnes. Le gangster en chemise et deux hommes en costume et en cravate.

— Cette photo a été prise il y a trois jours, expliqua David Wise, par des agents du FBI. Nous en avons eu communication par pure routine, à cause de la personnalité des deux hommes.

— Qui sont-ils ? demanda Malko.

David Wise laissa s'écouler quelques secondes de silence avant d'annoncer d'une voix grave :

— Deux membres du consulat soviétique de San Francisco. L'un d'eux est un officier du KGB que nous connaissons de longue date. Venus ici soi-disant en vacances, la première chose qu'ils ont faite fut de se ruer chez Siegel. Vous ne trouvez pas que c'est une coïncidence

troublante ?

— Effectivement, reconnu Malko, furieux contre lui-même.

Russian Louis l'avait bien mené en bateau avec son numéro patriotique. David Wise continua :

— Ces gens du Crime Organisé ne reculent devant rien. Souvenez-vous de Jimmy Hoffa⁽⁴⁷⁾. Ils l'ont froidement liquidé au nez et à la barbe du FBI qui connaissait parfaitement ceux qui avaient intérêt à ce qu'il meure. Mais on n'a jamais rien pu prouver contre eux, et les hommes de main ne parlent jamais dans ces cas-là. On n'a même pas retrouvé le cadavre de Jimmy Hoffa. Pourtant, on sait par qui il a été tué et où... Russian Louis n'hésitera pas à se servir des Soviétiques. Le seul Président des États-Unis qu'il respecte, c'est celui qui se trouve sur les billets de cent dollars. Imaginez que la marine soviétique arraisonne le Glomar Explorer dans les eaux internationales, juste après qu'il aura remonté le sous-marin ? Ils récupèrent leur sub et le Glomar du même coup. Qu'est-ce que nous faisons ? On attaque la flotte soviétique ? Vous voyez le Président ordonner cela ?

Non, Malko ne voyait pas Jimmy Carter donner un ordre semblable...

— Vous savez s'il a déjà traité avec les Russes ?

David Wise hocha la tête.

— Je ne pense pas. Nous n'avons aucune information directe. Les deux Soviétiques sont partis faire le tour de l'archipel, et ensuite, ils prennent l'avion pour la Californie. J'ai l'impression qu'il leur a seulement dit qu'il avait quelque chose de très intéressant à vendre et qu'ils vont rendre compte. Nous surveillons ça avec nos moyens électroniques, mais je ne suis pas certain d'avoir un résultat... Comme le KGB travaille lentement, cela nous donne un répit. D'ici là, Siegel doit être mis hors de combat.

Il revenait à son idée fixe. Malko avait beau se pencher sur le problème, il ne voyait pas de solution.

— J'avoue que je ne vois pas comment, dit-il. Russian Louis a été formel. Si quelque chose lui arrive, les documents seront rendus publics. Il a sûrement plusieurs photocopies.

— Il a dû les donner à un des avocats de la Maffia, dit David Wise. Il faudrait savoir lequel. Mais ces gens ne parleront pas. Ils ne savent même pas ce qu'il y a dedans. Ils ne veulent pas savoir.

— Vous voulez dire qu'un avocat marron ne voudrait pas se mouiller dans une histoire pareille, à cause de la « Company » ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, reconnu franchement David Wise. Même pour un avocat de la Maffia, c'est difficile de se mettre en opposition avec la « Company » sur un problème qui touche la sécurité nationale. Nous avons des moyens légaux, par la suite, de leur causer pas mal d'ennuis.

Seulement, Russian Louis a pris ses précautions et nous ne saurons pas à qui il s'est confié...

On revenait au point de départ. Quelque chose tracassait Malko.

— Je ne comprends pas l'attitude de Russian Louis, dit-il. Il sait qu'il existe actuellement deux possibilités. Ou vous annulez purement et simplement l'opération Matador, ou vous lui faites confiance et vous la poursuivez. Dans les deux cas, il arrivera un moment où il n'aura plus barre sur vous et vous pourrez lâcher les chiens sur lui. Il le sait, il n'est pas idiot, et il sait aussi que vous voulez venger les Stockton. Donc, il a un plan que nous ignorons. Peut-être lié à son séjour à Hawaï. Il gagne du temps et, ensuite, il vous filera entre les doigts. Les cinq millions de dollars doivent lui servir à quelque chose. Il faut trouver la vraie raison de sa présence à Hawaï. C'est sûrement lié à ce qu'il compte faire par la suite...

David Wise eut un sourire sans joie.

— Parfaitement raisonné, mais nous sommes pieds et poings liés. Vous l'avez reconnu vous-même. Pas question de continuer à le surveiller ou il lâche les documents. À moins de vous déguiser en fantôme...

— Je peux aussi me déguiser en traître, dit Malko.

David Wise fronça les sourcils.

— En traître. Qu'est-ce que...

— Russian Louis Siegel semble sympathiser avec moi. Il m'a proposé de travailler pour lui. J'ai donc la possibilité de revenir le voir sans faire exploser la machine infernale... Et de voir si on peut percer ses défenses.

Travailler contre le gangster ressemblait au désamorçage d'une bombe à retardement. Si on ne coupait pas tous les fils, l'engin vous sautait à la figure... Or, Malko était loin de savoir où aboutissaient les fils. Devant le silence réprobateur des deux hommes, il comprit que sa proposition allait trop loin.

— De toute façon, dit-il, je suis à vos ordres. Si vous n'avez plus besoin de moi, il y a des avions tous les jours pour Los Angeles. De là, je regagnerai l'Europe.

Silence de mort. David Wise et le patron de la DOD se regardèrent. Perplexes. Wise fit visiblement un effort sur lui-même pour demander :

— Vous avez un plan pour la suite ?

Malko secoua la tête.

— Non. Et vous ?

— Non, avoua l'Américain. Mais j'ai un délai d'une semaine pour résoudre le problème, d'une façon ou d'une autre. Après, on fait le deuil de l'opération Matador... Quitte à coller une balle dans la tête de ce salopard.

— Ce sera l'exécution capitale la plus chère de l'histoire des États-Unis, remarqua suavement Malko.

Un ange passa, alourdi par le poids de ses ailes en or massif... Agacé, David Wise se leva et se versa un verre de J & B, signe de grande excitation.

— Alors, que proposez-vous ? demanda-t-il brutalement. D'aller vous engager sous la bannière de Russian Louis ? Vous pensez que cela suffira à le pousser à vous confier ses secrets ? Vous êtes naïf.

Malko ne répondit pas. Il revoyait les yeux noirs du gangster. Il avait gobé l'histoire du patriotisme, pourquoi pas le reste ? David Wise avait raison. C'était mal parti, sauf miracle. L'Américain soupira.

— Ne nous leurrions pas, fit-il, nous sommes piégés, quoi que nous fassions. Une attaque de front contre Siegel est à écarter, même si nous le réduisons en poussière avant qu'il puisse faire ouf. Il ne bluffe pas quand il dit avoir pris ses précautions. Nous nous retrouverons dans la merde avec en prime un meurtre sur le dos...

« Quant à essayer de récupérer ces putains de photocopies, je ne vois vraiment pas le moyen. Qu'est-ce que vous en pensez, Frank ?

Le patron de la DOD secoua la tête avec accablement.

— Je voudrais pouvoir vous donner de l'espoir, Sir, mais ce n'est pas possible. Ce type a des connections partout, beaucoup d'argent et une armée d'avocats. On ne peut pas y toucher. Si vraiment le secret doit être gardé, il n'y a rien à faire.

David Wise jeta un regard éloquent à Malko.

— Voilà, dit-il, je crois que Frank a résumé la situation. Nous avons la tête dans le bidet et on va tout boire. Je repars tout à l'heure pour Washington. Sauf si nous avons un contingency plan(48), je ne vois rien de plus à faire pour vous ici. Nous pouvons reprendre le même avion.

Les yeux mi-clos, Malko se repassait son entrevue avec Russian Louis. Soudain, une image fit « clac ».

— Il y a peut-être un moyen de briser la cuirasse, dit-il. Vous avez entendu parler du cheval de Troie ?

Frank Danon ouvrit des yeux ronds et David Wise fixa Malko avec presque autant d'incompréhension.

— Que vient faire le cheval de Troie là-dedans ?

Malko sourit.

— C'est un procédé qui a déjà servi pas mal au cours de l'histoire. Il suffit de trouver le cheval...

— Et vous en avez un ?

Le ton de David Wise était presque agressif.

— Peut-être, dit Malko, un ravissant animal qui a déjà coûté la vie à trois personnes : Mandy Brown.

David Wise eut un sursaut.

— Cette, cette...

Il allait dire « salope », mais il n'osait pas. Malko sourit.

— Mon cher David, on ne choisit pas toujours ses alliés. Mandy Brown est notre seule chance d'arriver à briser les défenses de Russian Louis. Cela vaut la peine de tenter le coup.

L'Américain le regardait avec des yeux ronds.

— Mais qu'allez-vous lui promettre ? On ne peut pas s'engager. C'est une criminelle.

— Je ne lui promettrai rien du tout, rassura Malko. Cela se place sur un autre plan.

— Qui vous dit qu'elle est prête à vous aider ? D'après ce que nous savons, c'est la complice de Siegel.

— Mon intuition, dit Malko, mais je peux me tromper...

S'il se trompait, cela serait sûrement la dernière erreur de son existence.

CHAPITRE XIV

Malko regarda l'œil mort de la caméra TV juchée sur la grille blanche comme un vautour et appuya sur le bouton de la sonnette. Dès qu'on quittait la climatisation de la voiture, c'était le sauna. Il avait plu au début de la matinée, et le Pacifique était encore tout gris. Il attendit un bon moment. Le haut-parleur au-dessus de la sonnette restait obstinément muet. Il réappuya sur le bouton. De la grille, on ne voyait même pas la grande maison blanche de Russian Louis Siegel. Il avait essayé de téléphoner sans obtenir de réponse.

Cette fois, il laissa son doigt sur la sonnette presque une minute. Quelques instants plus tard, sa patience fut récompensée. Il y eut des pas derrière la grille et une voix demanda sans ouvrir :

— Qui est là ?

— Je veux voir Mr. Siegel, cria Malko.

— Mr. Siegel pas là.

— Où est-il ?

— Mr. Siegel, parti Maui.

Maui ! Là où se trouvait le Glomar Explorer. Malko sentit son sang battre plus vite.

— Où peut-on le joindre à Maui ? cria-t-il à travers la grille.

— Mr. Siegel chez lui, fit la voix.

Les pas s'éloignèrent derrière la grille. Malko regagna sa voiture. Que faisait Russian Louis Siegel à Maui ? De toute façon, pour tenter ce qu'il voulait, il devait lui parler. Maui n'était qu'à une demi-heure de vol d'Oahu. Il trouverait bien le gangster. Il fit demi-tour et reprit la direction du Kahala Hilton.

* *

*

Une odeur douceâtre ressemblant étrangement à celle de la marijuana flottait comme un nuage invisible dans la salle du Pioneer Inn. À croire que les clients étaient tous drogués. Pourtant, autour de Malko, on ne semblait fumer que d'innocentes cigarettes... Le petit bâtiment de bois d'un seul étage reconstruit avec amour dans le style du siècle dernier occupait tout un bloc, un grand carré, juste en face du port de pêche de Lahaïna, à côté d'une grande place ombragée de banians plus que centenaires. Le Pioneer Inn, avec son marin en bois à l'entrée, ses murs recouverts de vieux objets de la mer, son bar irlandais, son piano mécanique, faisait très folklorique. Par les

fenêtres, on pouvait apercevoir les surfeurs accrochés à leurs planches, s'ébattant dans les vagues, à droite du petit port. Malko trempa ses lèvres dans l'étrange mixture blanchâtre qu'on lui avait apportée : mélange de lait de coco et de rhum à assommer un cheval. Aussi écoeurant que l'odeur qui flottait sur toute l'île.

Toute la bande côtière de Maui n'était qu'un immense champ d'ananas et de cannes à sucre. Ensuite, les pics escarpés, couverts de jungle, émaillés de deux volcans éteints formant la plus grande partie de l'île n'étaient accessibles que par de rares chemins. Les seules vraies routes faisaient le tour de l'île. Les promoteurs s'étaient rattrapés là. De Kapalua au nord, à Olowalu, au sud, les hôtels et les condominiums s'alignaient comme à Miami. Heureusement, on était encore loin du mur de ciment de Waikiki. Lahaina, plus vieille côte de l'île, avait été entièrement reconstruite en bois, sans un seul building, et ressemblait à Saint-Tropez, rectiligne et tropicale, avec dix boutiques au mètre carré et des embouteillages monstrueux dans son unique rue. Le charme des « vieilles » maisons de bois avait résisté au tourisme de masse. Maui était encore considérée comme l'île la plus préservée de l'archipel, la plus belle aussi.

Malko était arrivé à Maui quelques heures plus tôt, par l'avion des Aloha Airlines qui l'avait déposé à Koanapali Airport, une simple piste taillée dans les plantations de cannes à sucre, en bordure de mer. Il s'était installé dans un grand hôtel sinistre pour milliardaires fatigués, le Kapalua Bay Resort. Le verre d'eau y coûtait un dollar et, comble de snobisme, les chambres ne comportaient ni radio ni TV.

Grâce au « contact » de la CIA à Maui, Malko savait que Russian Louis Siegel fréquentait le golf surplombant l'hôtel. Malko avait rendez-vous avec le « contact » en fin de journée. Il paya et sortit du Pioneer Inn. Le soleil se couchait. Malko s'avança jusqu'au bord de l'eau. Les bateaux à louer s'alignaient à sa gauche. Dans le lointain, vers l'ouest, on voyait la silhouette pelée de l'île de Molokai. Le Glomar Explorer était ancré à deux miles, invisible à cause de la brume.

Quelle idée d'avoir choisi cette station touristique pour une importante mission d'espionnage ! Décidément, la CIA avait une conception bizarre du secret... Chris Jones et Milton Brabeck, arrivés par le même vol, s'étaient entassés, avec les autres barbouzes de l'opération Matador, dans un condominium un peu au nord, sur Lahaina Road, discrètement réquisitionné par la CIA. Ils attendaient des ordres. Malko ignorait encore ce qui allait se passer, se fiant uniquement à son instinct... Son voyage à Maui risquait d'être sans retour, si Russian Louis Siegel le prenait mal... Mais il s'était pris au jeu. Une voix demanda brusquement derrière lui :

— Sir, croyez-vous en Dieu ?

Malko se retourna. Une jeune fille le contemplait, semblant sortir d'un film biblique avec ses nu-pieds, sa longue robe de bure beige moulant une énorme poitrine, ses cheveux filasse rassemblés en chignon. Le visage était ouvert, avec une grosse bouche et des yeux très clairs. Elle avait une bague à chaque doigt et une besace de plombier accrochée à l'épaule... Malko lui sourit.

— Pourquoi pas, dit-il, mais quel Dieu ?

— Krishna, répondit la fille comme si cela allait de soi. Vous connaissez Krishna ?

— C'est une des grandes divinités hindoues, dit Malko.

Un éclair de stupéfaction ravie passa dans les yeux clairs de la fille qui le prit par le bras.

— Mais c'est merveilleux ! s'exclama-t-elle, vous êtes des nôtres ! Je suis une enfant de Krishna.

Dans la foulée, elle l'embrassa sur les deux joues, sous le regard étonné de deux vieilles Américaines qui observaient les surfeurs. Malko recula :

— Ce n'est pas parce que je connais Krishna que je fais partie de votre secte, remarqua-t-il. J'ai seulement visité l'Inde à plusieurs reprises...

Il connaissait la secte des enfants de Krishna. Ils avaient été convaincus récemment en Californie de trafic de stupéfiants. Encore une escroquerie pour débilés. Comme la fille qui l'avait accroché... Elle aurait pu être splendide, bien habillée et un peu plus propre. Elle le saisit par le bras, bien décidée à ne pas le lâcher.

— Il faut absolument que nous parlions de Krishna, dit-elle. C'est très important. Je suis ici pour réunir les fonds afin de commencer une communauté à Maui...

Toujours la même histoire... Pour s'en débarrasser, Malko tira un billet de dix dollars et lui glissa dans la main. Elle le repoussa avec indignation :

— Mais je ne fais pas de mendicité ! Je vais vous donner un livre sur notre secte en échange.

— Non, merci, dit Malko.

— Alors qu'est-ce que je peux vous donner ?

Il hésita à dire « vous », mais il n'en avait même pas très envie. Comme prise d'une inspiration subite, la fille se pencha à son oreille.

— Vous voulez un peu de pakalolo ? C'est la récolte maintenant. Vous fumez quelquefois ?

Malko était sérieusement intrigué.

— Comment, la récolte ? Ce n'est quand même pas légal ?

Elle rit en secouant la tête.

— Non, bien sûr, mais tout le monde en plante dans la montagne au milieu des cannes à sucre et des ananas. Surtout dans cette partie

de l'île presque déserte, au nord de Kapalua Beach à l'est de la route 34. On la récolte maintenant, fin juin. Ensuite on l'envoie en Californie et partout dans le monde. Je connais quelqu'un qui en fait un peu. Je peux vous emmener ce soir, si vous voulez. Il faut fumer, cela éclaircit l'esprit, cela rapproche de Dieu...

Elle devenait lyrique. Malko décida de prendre ses distances.

— Je ne suis pas très porté là-dessus, et j'ai pas mal de choses à faire, dit-il. Je crois que je vais vous laisser...

La disciple de Krishna ne se troubla pas, emboîtant le pas à Malko tandis qu'il se dirigeait vers sa voiture, garée le long des banians.

— Vous trouverez bien une minute, dit-elle. Il faut penser à votre âme. Si vous voulez bavarder avec moi, c'est facile, j'habite chez des amis, dans une petite maison, juste derrière la Pioneer Sugar Mill. En face de la station Texaco de Honoapilani Hiway.

La haute cheminée de la vieille sucrerie dominait les maisons de bois de Lahaïna. Un antique petit train la reliait aux plantations de canne à sucre pour la plus grande joie des touristes. Elle fonctionnait depuis 1860, après avoir été modernisée.

— Je verrai si j'ai le temps, promit Malko.

La fille lui serra le bras comme dans un étau.

— Venez, nous parlerons de Krishna. Ma maison se trouve juste à côté de l'endroit où on charge les camions. Il y a une barrière en bois jaune.

— O.K., dit Malko pour s'en débarrasser, en montant dans sa voiture de location.

— Je m'appelle Lisa. Où habitez-vous ? demanda la fille, accrochée à la portière.

— Au Kapalua Bay Resort.

Elle le fixa avec une admiration gourmande.

— Vous êtes très riche alors, c'est l'hôtel le plus cher de l'île... Vous pourriez faire une grosse contribution, si je vous convainc...

— Peut-être, dit Malko, amusé.

Visiblement, la disciple de Krishna était prête à payer de sa personne pour cela. Elle se pencha sur lui, l'étreignit en pressant son corps contre le sien. Ses seins mous s'écrasèrent contre sa poitrine.

— À bientôt, j'espère.

Elle s'éloigna vers le Pioneer Inn, et Malko mit en route. Il fallait d'abord faire le tour de la situation et apprendre le maximum sur Russian Louis. De façon à attaquer en terrain connu. Pour le moment, il avait rendez-vous avec l'informateur de la CIA, un certain Bob Meyer, officiellement agent immobilier.

La cabane en bois préfabriquée édifée en bordure de Limahana Place, le long du mini-chemin de fer parcourant la plantation de canne à sucre, ne payait pas de mine.

Une enseigne au néon annonçait « Robert Meyer, Real Estate ». Malko gara sa Ford en bas du talus et escalada les marches. En face il y avait une Pizza Hut et les camions de canne à sucre se succédaient sur Honoapilani Hiway dans un fracas incessant. Un homme presque chauve, avec de grosses lunettes et une chemise à fleurs, leva la tête en l'entendant entrer et lui adressa aussitôt un sourire commercial forcé.

— Good afternoon, Sir. Can I help you ?

— Je suis un ami de Doggie, dit Malko.

Bob Meyer jeta un regard inquiet vers la porte, se leva, alla y accrocher un écriteau « Closed » et revint vers Malko. « Doggie » était le nom de code du chef de station de la CIA à Honolulu. Celui qui avait arrangé le logement de l'équipe du Glomar Explorer. Meyer leur avait loué les deux étages du condominium où ils logeaient. L'agent immobilier se rassit, sortit deux bières d'un réfrigérateur, les ouvrit et s'essuya le front.

— Quand est-ce qu'ils vont partir ? demanda-t-il anxieusement.

Malko comprit qu'il parlait de l'équipe du Glomar Explorer.

— Je n'en sais rien, dit-il, cela ne dépend pas de moi. Je suis à la recherche d'autres informations...

Meyer prit l'air accablé.

— Cela ne peut plus durer comme ça ! J'ai tous les jours sur le dos le type du Maui News qui est persuadé qu'il se passe quelque chose de pas catholique à bord de ce rafiot. J'ai eu le malheur d'y aller une fois porter du courrier et ils s'imaginent Dieu sait quoi.

— Je transmettrai votre message, promit Malko. Mais en attendant vous pouvez m'aider. Pour la même maison... Est-ce que vous connaissez quelqu'un du nom de Siegel. Russian Louis Siegel ?

Bob Meyer regarda Malko fixement, puis dit sans enthousiasme excessif :

— Russian Louis Siegel ! Ouais, bien sûr, mais qu'est-ce que vous lui voulez ?

— Que fait-il ici ? Où vit-il ?

Meyer avala une grande gorgée de sa bière.

— Vous me posez des questions difficiles. Je ne le connais pas très bien. Il passe seulement quelques semaines par an ici. Il a une maison dans le Nord, près d'Honokohau Bay. Je sais qu'il en a une autre à Oahu et qu'il est de Los Angeles. On raconte plein de choses sur lui, qu'il fait des affaires bizarres, qu'il est mêlé à la Maffia. Mais ici, il est très tranquille. Il a financé la reconstruction d'une église à Napili Bay et il joue au golf.

— Où ça ?

— Tous les jours que Dieu fait, même quand il pleut, au Kapalua Bay Golf Club, le plus cher de l'île. Il adore ça. Il a même acheté un terrain pour en aménager un près de sa maison, mais je crois qu'il n'a pas encore terminé.

— Où est-ce qu'il habite exactement ?

Meyer se leva et montra la carte de Maui épinglée au mur.

— Vous suivez la route 30. Si vous continuez ensuite la 34 vers le nord, pendant dix miles le long de la côte après Kapalua Bay, vous trouverez sa maison. Un grand truc en bois, à droite de la route. C'est complètement désert par là-bas, il n'y a que des champs de canne ou d'ananas. D'ailleurs, la route est un cul-de-sac, personne n'y va jamais. Sur les panneaux, on vous dit de rebrousser chemin là où la 30 fait place à la 34...

— Pourquoi ?

Bob Meyer hocha la tête.

— Oh, la route est mauvaise et il y a des éboulements. Ça peut être dangereux. Vous devriez aller vous balader plutôt du côté d'Hino, c'est là que tous les gens bien ont leur maison...

— Louis Siegel a les moyens pourtant, remarqua Malko, pourquoi a-t-il été se perdre dans un coin désert...

Bob Meyer rit.

— Je suppose qu'il veut être tranquille. À Los Angeles, il doit avoir une vie agitée.

— Il vit seul là-bas ?

Meyer jeta un coup d'œil surpris à Malko.

— Dites donc, vous vous intéressez drôlement à lui ! Ouais, je pense qu'il a ses quatre domestiques, toujours les mêmes. Ils sont d'Honolulu. Des métis. Ils bouffent tellement qu'ils sont devenus énormes... Pour ce qu'ils ont à foutre... Louis Siegel va du golf à sa maison et c'est tout. Il n'en sort que pour prendre l'avion.

— On m'a dit qu'il était avec une fille superbe, laissa tomber Malko.

— C'est exact, fit Meyer, miss Mandy. Une métisse de pas mal de pays. Un vrai carrefour. Avant, elle faisait des danses tropicales au Kahala Hilton. Drôlement bien roulée...

Il se tut, acheva sa bière d'une seule gorgée et regarda Malko.

— Ça vous va ? Qu'est-ce qu'il vous a fait. Louis Siegel ?

— Rien, absolument rien, assura Malko. Je crois qu'il s'agit d'une enquête de routine, parce qu'il est en affaires avec des gens que la « Company » protège. Bien entendu, vous gardez tout cela pour vous.

— Oh, il n'y a rien à cacher, dit Meyer d'un ton dégagé. C'est un type O.K. Fait jamais parler de lui...

Bob Meyer regarda ostensiblement sa montre.

— J'ai un rendez-vous, à l'autre bout de l'île, dit-il. Est-ce que je peux vous laisser ? Vous pouvez tous les jours me trouver ici. Je vais vous donner mon numéro personnel.

Il griffonna quelque chose sur une carte qu'il tendit à Malko. Les deux hommes sortirent ensemble. Quelques gouttes tombaient mais il faisait quand même presque aussi chaud qu'à Oahu. Meyer s'essuya le front en soupirant.

— Putain de pays ! Je ferais mieux de retourner en Pennsylvanie. Allez à bientôt !

Il sauta dans une vieille Volkswagen et Malko regagna sa Ford. Il mit l'air conditionné à fond et prit Honoapilani Hiway vers le nord. Il n'avait pas appris grand-chose sur Russian Louis Siegel, à part sa passion pour la reconstruction des églises.

La route étroite était encombrée de touristes. Quatorze miles plus loin, au lieu de tourner à gauche pour descendre vers le Kapalua Bay Resort, Malko continua tout droit sur la route 30, longeant le terrain de golf désert.

Il parcourut trois ou quatre miles sans rien voir de spécial. La route serpentait au milieu des plantations de canne à sucre et d'ananas, à perte de vue, dominant l'Océan d'une centaine de mètres. Quelques couples étaient arrêtés à des « look-out » et se photographiaient sur fond de montagne. Pas une maison, pas un hôtel. Peu à peu, le paysage changea, le relief devint plus accidenté, plus sauvage. Les nuages descendaient presque jusqu'au sol, dans les failles de la montagne coupées de grandes étendues pierreuses. Les falaises où sinuait la route étaient de plus en plus impressionnantes, dominant des roches noires où se versaient d'énormes vagues. On se serait cru dans le nord de la Californie. Malko s'arrêta et descendit de voiture pour inspecter le paysage. Aussitôt, l'odeur douceâtre des ananas le prit à la gorge. Leur vert sale s'étendait à perte de vue autour de lui.

Cinq miles plus loin, un panneau annonçait en grandes lettres noires : « Faites demi-tour, cette route est une impasse. Danger. Chute de rocs. »

Il continua. Un mile plus loin, le revêtement goudronné cessa, faisant place à un chemin creusé d'ornières qui devait être impraticable par temps de pluie. La Ford cahotait à vingt à l'heure. Malko pouvait tenir le milieu du sentier, il n'y avait plus un seul véhicule. Le paysage était grandiose et sinistre, avec de gros nuages accrochés au sommet des montagnes, des étendues de rocaïlle et les falaises à pic agressées par le furieux océan Pacifique. Le désert total.

Curieux qu'un homme comme Louis Siegel, qui vivait dans un tel luxe à Oahu, soit venu se fourrer là...

Malko inspectait attentivement les rares chemins s'enfonçant vers l'intérieur de l'île. Mais ils étaient tous barrés d'une chaîne, desservant

seulement les plantations. Il croisa un camion chargé de cannes à sucre, cahotant lourdement dans les ornières. Il consulta son compteur : dix-huit miles depuis Kapalua. La route était de plus en plus étroite et mauvaise. Il passa une sorte de col, dominant tout le nord de l'île. Au loin, on apercevait les restes d'une voiture qui avait glissé dans un ravin... Encourageant.

Soudain, après un virage, il aperçut un fourgon jaune arrêté sur une esplanade, face à la mer. Le second véhicule depuis Kapalua. En le dépassant, Malko aperçut deux silhouettes à l'avant. Probablement des amoureux.

La route redescendait vers une petite rivière à sec qui s'enfonçait dans une mini-vallée avec un peu de végétation. Un vieux pont de bois enjambait la rivière. Ralentissant pour passer dessus, Malko aperçut, accroché au flanc de la montagne, un grand chalet en bois sombre, entouré d'une galerie extérieure montée sur pilotis. Quelque chose de plutôt rustique. Deux voitures étaient garées devant. Peu probable que ce fût le gîte de Russian Louis Siegel.

Trois miles plus loin, alors qu'il commençait à avoir mal aux bras à force d'éviter les nids de poule, il dut freiner brusquement : la route plongeait à pic, après un gros rocher, se transformant en sentier impraticable !

Il descendit de voiture pour examiner les lieux. Impossible d'aller plus loin. Il s'imposa de parcourir à pied deux cents mètres. Visiblement, aucun véhicule n'était passé là depuis longtemps. Donc, le chalet qu'il avait aperçu était bien la demeure de Russian Louis Siegel... Il fit demi-tour et repartit.

Pourquoi un homme qui semblait tant apprécier le luxe vivait-il dans cet endroit désert ?

La camionnette jaune était toujours là, seule trace de vie avec la vieille maison de bois. Il éprouvait une sensation étrange à se trouver sur cette route absolument déserte dans ce paradis du tourisme. Le paysage était véritablement superbe avec ses à-pics et ses falaises. C'était un tel contraste avec les alignements de condominiums de Lahaina Beach et le tumulte du faux Saint-Tropez...

Un bourdonnement lui fit lever la tête. Un hélicoptère, volant très bas au-dessus de la route, un appareil gris. Malko s'appliqua à ne pas changer sa vitesse. Si c'était un ennemi, il ne pouvait pas grand-chose. L'appareil resta au-dessus de lui plus d'une minute, puis bascula brutalement et fila vers la montagne. Au passage, Malko aperçut l'inscription « Coast Guard » sous le fuselage. L'hélicoptère se perdit dans le vert-de-gris des ananas. Un quart d'heure plus tard, Malko croisa les premières voitures de touristes. Il avait retrouvé la civilisation.

Les fausses colonnes romaines et le hall glacial du Kapalua Bay

Resort lui parurent sinistres et déplacées. Il s'installa au bar pour réfléchir. Il avait appris peu de chose sur Louis Siegel. Et était plutôt déçu par le « contact » de la CIA. Il repensa soudain à une phrase lâchée par la hippie, disciple de Krishna. La marijuana poussait dans le nord de l'île. Justement là où se trouvait la maison de Russian Louis Siegel. Cela pouvait n'être qu'une coïncidence. Mais il avait envie d'en apprendre un peu plus sur ce qui se passait sur cette île si idyllique. La seule personne accessible et décidée à parler semblait être la hippie. Il ne risquait pas grand-chose. Sauf un prêche soporifique...

* *

*

Dès qu'il sortit de la Ford, Malko fut pris à la gorge par l'odeur douceâtre émanant des vieux bâtiments de la Pioneer Sugar Mill. Il se trouvait en face d'une sorte de pont de chargement relié à la sucrerie par un tapis roulant surélevé, permettant de charger directement les camions de sucre. De l'autre côté de la route se trouvait la centrale électrique moderne alimentant la vieille usine, protégée par une rangée de flamboyants. Il regarda autour de lui, cherchant la maison indiquée par la hippie.

Il avait dîné au Kimos, un des restaurants en vue de Lahaina, dans un décor de vieux bois et de tôle ondulée. Le menu était succinct, pratiquement tout le poisson « frais » du malin-malin, du red snapper, du ono venant de Taiwan ou de Corée. Quant au vin, il valait mieux ne pas en parler...

Ayant aperçu la barrière en bois jaune, Malko traversa le sentier. Un petit cottage assez minable au milieu d'un minuscule jardin. Il poussa la barrière et frappa à la porte. Celle-ci s'ouvrit presque tout de suite. La hippie portait la même robe beige et mangeait une tranche d'ananas. Elle poussa un cri de joie en voyant Malko.

— Vous êtes venu ! Krishna a entendu mes prières.

Mais au lieu de le faire entrer, elle le prit par le bras et l'entraîna dans l'obscurité, sur le petit espace découvert entre le pont de chargement et la maison.

— Je suis si contente que vous soyez venu ! J'ai déjà prié pour vous... dit-elle.

— Merci, dit Malko.

Il avait l'impression qu'elle voulait lui dire quelque chose, mais qu'elle hésitait. Elle se pencha soudain à son oreille.

— Vous êtes sûr que vous ne voulez pas de pakalolo ?

— Pourquoi ?

— Parce que mon ami vient de faire sa récolte. Il est en train de la préparer. C'est moins cher qu'en ville. Mais il ne faut rien dire. Je lui

ai annoncé qu'un ami viendrait peut-être me voir, pour en acheter.

Malko dissimula son intérêt.

— Même si je n'en prends pas pour moi, je peux vous en offrir un peu.

— Oh, c'est gentil, fit-elle. Alors, venez. Mon ami ne parle pas bien anglais. Il est moitié portugais, moitié hawaïen.

La porte du cottage s'ouvrit, avant même qu'elle ait frappé, sur un bonhomme huileux et noirâtre avec des lunettes épaisses comme des verres de phare, qui jeta un regard surnois à Malko. L'intérieur était d'une saleté repoussante et empestait la marijuana. Ils s'assirent autour d'une table branlante, et le trafiquant commença un dialogue en hawaïen avec la fille. Elle se tourna vers lui :

— Les prix ont encore monté. On la vend cent dollars l'once maintenant. C'est très cher. Est-ce que vous en voulez quand même ?

Malko fit un rapide calcul. C'était le tiers du prix de l'or.

— Comment cela se fait-il ? Je croyais que c'était le pays...

Le trafiquant hocha la tête et bredouilla en mauvais anglais :

— Ce n'est pas de notre faute. Moi, je vendais l'once cinquante dollars, puis ils sont venus...

— Qui ça « ils » ? demanda Malko.

L'autre éluda la question.

— Ils achètent tout, gémit-il. Et les gens de la police n'arrêtent pas de survoler l'île. La semaine dernière, ils en ont saisi près de 4 000 livres. Ça fait monter les prix, ça aussi.

— La police s'occupe beaucoup de marijuana ? demanda Malko.

L'autre le regarda avec commisération, devant tant de naïveté.

— C'est The Green Harvest (49), maintenant. La récolte du pakalolo, sur tout l'archipel. Alors, tout le monde est sur les dents. Le Coast Guard, la police, la Drug Enforcement Administration. Ils ont des hélicoptères, des mouchards. Mais les gros leur échappent. (Il baissa la voix.) Vous savez ce qu'ils ont fait dans le Nord ? Il paraît qu'il y a des mines dans les grandes plantations de marijuana ! Un policier a sauté dessus...

C'était fabuleux. Malko écoutait attentivement, attendant de pouvoir poser la question qui lui brûlait les lèvres. Soudain, il y eut un aboiement derrière lui. Le Portugais se leva vivement, attrapa un gros chien blanc attaché par une ficelle et le traîna jusqu'à une assiette pleine de riz posée par terre, lui mettant le museau dedans. Il jeta en hawaïen une phrase à la hippie qui traduisit pour Malko :

— Il ne faut pas dire que vous avez vu le chien.

— Pourquoi ? Il l'a volé ?

Elle sourit.

— Oh, ça, ce n'est rien ! Mais il l'engraisse pour le manger. Les Portugais adorent ça mais ce n'est pas permis. Il risque une amende.

Malko regarda le chien en train de s'empiffrer de riz avec un air satisfait. Ignorant qu'il était en train de sceller son destin. Décidément, l'île de Maui était bien intéressante...

— Mais à qui appartient la marijuana ? demanda-t-il.

La hippie sourit.

— À tout le monde. Pratiquement tous les habitants en plantent. Partout dans la montagne, ou au milieu des plantations de canne à sucre ou d'ananas. Cela pousse tout seul. Le moment délicat est celui de la récolte : maintenant. Mais la police ne peut pas être partout...

— Puisqu'il y en a tellement, elle ne devrait pas être chère, remarqua Malko.

Le vieux Portugais, un œil sur le chien, soupira.

— Ouais, mais il y a les gros. Ils achètent toute la récolte. Ils vous forcent à leur vendre. Sinon...

Il eut un geste expressif, mimant une décapitation. La hippie renchérit :

— L'année dernière, un de mes copains s'est fait arroser de vitriol, parce qu'il ne voulait pas vendre. C'est dégoûtant. Ils ne peuvent même pas se plaindre à la police.

Malko eut une brusque inspiration.

— C'est Russian Louis Siegel qui tient le trafic ? demanda-t-il doucement.

Ses deux interlocuteurs le regardèrent comme s'il avait prononcé le nom du diable.

— Vous le connaissez ? souffla le vieux Portugais. Vous...

Malko sentit qu'il allait dire « vous travaillez pour lui ? » et se hâta de le rassurer :

— J'en ai seulement entendu parler.

— C'est le pire de tous ! laissa tomber le trafiquant. Il ramasse chaque année plusieurs millions de dollars avec ses tueurs ! Il vient sur l'île juste le temps de la récolte. La sienne, d'abord, le terrain de golf, puis il achète tout le reste. À trente dollars l'once. Malheur à ceux qui ne veulent pas lui vendre... Lui la revend cent soixante dollars en Californie.

— Pourquoi habite-t-il dans la montagne ? demanda Malko.

— Pour surveiller, tiens ! fit le Portugais. C'est là que sont ses récoltes. Rien que le terrain de golf, il y en a pour des centaines de milliers de dollars. Deux cents acres, vous vous rendez compte...

Malko était stupéfait.

— Mais enfin, cultiver la marijuana sur une surface aussi importante, cela se voit. Que fait la police ?

Le Portugais faillit s'étrangler de rire.

— La police ! s'exclama-t-il. Mais Mr. Siegel est accueilli à l'aéroport par la voiture du shérif qui le mène jusqu'à chez lui. Vous

croyez que tout Maui ne s'est pas tordu de rire quand le Maui News a annoncé que Mr. Siegel allait créer un golf à la pointe nord-ouest de Maui ? Là où il n'y a ni routes, ni hôtels, ni touristes. Alors que les golfs, il n'y a que ça... Seulement, il a payé. Cher. Très cher. On dit que le police commissioner a touché cent mille dollars pour fermer sa gueule. D'ailleurs, depuis, il s'est acheté un bateau... Ici, les flics vendent la drogue dans leur voiture de patrouille. Pour vingt-cinq dollars, ils ferment les yeux.

Malko écoutait, fasciné. Les choses commençaient à prendre tournure. Russian Louis Siegel avait une bonne raison pour gagner du temps avec la CIA. Une fois son argent empoché, il filerait probablement vers le Brésil ou d'autres cioux accueillants. Là où les tueurs de la CIA n'iraient pas le chercher.

Le Portugais jeta un coup d'œil en dessous à Malko.

— Alors, vous en voulez quand même au prix que je vous ai dit ?

Malko tira deux billets de cent dollars de sa poche et les posa sur la table.

— Donnez-m'en deux onces.

Le vieux se leva, alla farfouiller dans sa cuisine puis revint avec un paquet. La hippie était déjà debout, les yeux brillants. Dès qu'ils furent dehors, elle se pendit au bras de Malko.

— Allons communier avec Krishna, murmura-t-elle. J'ai hâte de mieux vous connaître.

La façon dont elle s'appuyait contre lui ne laissait aucun doute sur sa façon de faire connaissance... Ou c'était seulement l'envie de fumer... Malko lui tendit le paquet.

— Tenez, c'est pour vous que je l'ai acheté.

Elle s'arrêta, stupéfaite.

— Mais vous êtes fou, c'est beaucoup d'argent.

Malko haussa les épaules.

— Quelle importance ! Je n'ai pas envie de fumer ce soir. Vous restez là ?

— Non, je vais sur la plage, dit-elle simplement. Il y a une petite église au nord de Lahaina où on nous laisse déposer nos affaires et nous laver. À côté d'un bois et de la plage. C'est plus agréable. (Elle le prit par la main.) Venez, allons regarder les étoiles, nous baigner au clair de lune. C'est une expérience extraordinaire. Krishna sera là, dans les vagues.

Elle était complètement folle...

Subitement, la hippie se serra contre Malko, de tout son corps mou, le visage levé vers lui.

— Please ! Venez.

Il n'eut pas le temps de répondre. Son poulx s'était brusquement accéléré. Deux silhouettes venaient de surgir de l'ombre, du portique

où on chargeait les camions. Énormes, presque difformes. Deux des tueurs de Russian Louis Siegel.

Derrière eux, il vit un fourgon garé dans la cour déserte de la sucrerie. La camionnette jaune aperçue sur la route. Les deux tueurs se trouvaient entre Malko et sa voiture. Il se dégagea de la hippie.

— Écoutez, dit-il, il faut que vous partiez, vous voyez les deux...

Il se retourna. Un immense champ de canne à sucre bordait le chemin. Un troupeau d'éléphants aurait pu s'y dissimuler... Au moment où il allait s'y précipiter, deux autres silhouettes surgirent de la lisière du champ.

Deux autres tueurs.

L'espace entre la sucrerie et le champ était vide, faiblement éclairé. À cette heure tardive, il n'y avait pas un chat. Même le bruit de la circulation, de l'autre côté de l'usine, sur Honoapilani Hiway, parvenait faiblement. Les quatre gorilles demeurèrent quelques instants immobiles, puis se mirent à converger sur Malko.

La jeune hippie regarda alternativement les quatre hommes qui se rapprochaient et Malko.

— God Almighty ! murmura-t-elle. Qu'est-ce que...

Malko la poussa loin de lui.

— Partez, dit-il, partez vite. Ce n'est pas à vous qu'ils en veulent. Vous ne pouvez pas m'aider.

Les quatre monstrueux tueurs s'avançaient lentement sur lui. Les traits déformés par la peur, la hippie fit quelques pas vers la maison d'où ils étaient sortis. Un des gorilles fit un crochet vers elle. En le voyant, la hippie s'immobilisa, paralysée par l'angoisse. L'énorme Hawaïen s'approcha et la frappa au visage d'un revers brutal. Elle tomba avec un cri aigu, sans lâcher son paquet de marijuana. Le tueur continua sur Malko sans même se retourner. Les quatre hommes convergeaient lentement vers leur proie. Ils ne semblaient pas armés, mais, à quatre, ils pouvaient facilement réduire Malko en bouillie. Celui-ci balaya du regard l'espace qui l'entourait, récapitulant les possibilités qui s'offraient à lui. Le champ de canne à sucre, c'était exclu. Il n'aurait pas le temps d'y arriver. Sa seule chance, très mince, était la sucrerie. S'il parvenait aux bâtiments, il pourrait s'y cacher ou alerter quelqu'un. La vision de Diana Hogg égorgée passa devant ses yeux. S'il ne bougeait pas, il allait être mort, très vite. Brusquement, il fonça sur les deux hommes qui s'interposaient entre sa voiture et lui.

Un des deux était trop loin. L'autre chercha à l'intercepter. Malko sentit des doigts crochus sur son bras, mais, en pivotant, parvint à s'échapper. Il n'était qu'à cinq ou six mètres de la Ford. Il n'aurait jamais le temps de monter dedans et de mettre en route avant que les deux autres n'arrachent la portière. C'est pour cela qu'ils ne se pressaient pas.

Négligeant la voiture, il fonça vers le portique de chargement. Il entendit une interjection derrière lui. Ses adversaires s'étaient regroupés. Il atteignit le portique avec cinq mètres d'avance. Huit ouvertures en entonnoir s'alignaient à trois mètres du sol, alimentées par une sorte de tapis roulant destiné à amener le sucre du bâtiment principal. Une passerelle de commandes courait le long de la structure à deux mètres du sol. Malko escalada l'échelle y accédant. Son espoir était de pouvoir grimper le long du portique et de là gagner le tapis roulant et la sucrerie. Une main saisit sa cheville et tira. Accroché des deux mains à la rambarde métallique, il se retourna et envoya un violent coup de pied à celui qui s'agrippait à lui. Celui-ci poussa un cri sourd, le nez écrasé par le talon de Malko, et lâcha prise. Malko

avança encore et leva la tête. Son espoir s'évanouit d'un coup. Impossible de rejoindre le tapis roulant. Aucune aspérité. Il aurait fallu être un singe. Ses poursuivants s'en étaient rendu compte eux aussi. Sans un mot, ils se déployèrent autour de la passerelle. Celui qu'il avait frappé commença à escalader les marches métalliques. Malko vit un éclair blanc dans sa main. Un rasoir. Le grondement de la sucrerie couvrait tous les bruits. L'odeur douceâtre de la canne à sucre ressemblait à celle de la mort... Il essaya de se concentrer, cherchant une façon de s'en sortir. Il ne lui restait que quelques secondes. Le tueur s'avancait vers lui, obstruant toute la passerelle de sa masse énorme, éclairé par les projecteurs jaunâtres. Un autre avait fait le tour et guettait Malko à l'extérieur du portique. Les deux derniers, sous le portique, étaient prêts à l'accueillir s'il avait l'idée saugrenue de sauter droit dans leurs bras. Cherchant une arme des yeux, il remarqua soudain la rangée de leviers alignés au-dessus de sa tête. Chacun commandait l'ouverture d'un des entonnoirs placés en ligne sous le portique. Ils auraient dû être verrouillés par des cadenas. Ceux-ci étaient bien là, mais ouverts.

Malko baissa les yeux sur ses deux adversaires attendant en contrebas, les mains sur les hanches, dangereux comme des taureaux prêts à déchiqueter un torero. De toutes ses forces, il noua ses deux mains autour du premier levier et tira vers lui. Le levier bascula presque sans effort grâce à un contrepoids. Une masse claire jaillit des entonnoirs avec un bruit sourd et s'abattit sur les épaules du premier tueur. Malko eut l'impression que celui-ci était avalé par des sables mouvants. En quelques secondes, il disparut sous une pyramide de trois mètres de haut de sucre en poudre ! Sans même avoir eu le temps de pousser un cri.

Le tueur au rasoir se rua vers Malko, sans un mot, balayant la passerelle de moulinets mortels, décidé à l'égorger. Malko le stoppa d'un coup de pied. En contrebas, les deux autres s'étaient précipités au secours de celui qui était noyé dans le sucre. A pleines mains, ils piochaient dans la masse friable qui ensevelissait leur copain. Faisant des moulinets avec son rasoir, celui de la passerelle gagna encore un mètre, éloignant Malko du levier sauveur. Il se retrouva le dos à une paroi métallique. Coincé. Il restait deux mètres à parcourir au tueur, qui progressait très lentement, sûr de lui, Malko n'avait plus qu'une chance. Il commença à enjamber la balustrade de la passerelle. Aussitôt le tueur au rasoir héla ses copains. Abandonnant celui qu'ils étaient en train de dégager, ils accoururent. Malko leva le bras et tira sur le levier au-dessus de sa tête. Avec le même « vlouf » sourd, le sucre recommença à se déverser par l'entonnoir. Les deux tueurs n'eurent pas le temps de s'écarter et prirent la cataracte de plein fouet. Disparaissant à leur tour sous l'avalanche de sucre... Au même

moment, le quatrième lança son bras en avant. Malko s'aplatit contre la balustrade de fer. Tous ses muscles crispés. Il vit la lame plonger vers son ventre, sans rien pouvoir faire. Ce fut comme un violent coup de poing dans l'estomac, accompagné d'un bruit métallique sec. Déséquilibré, le tueur fit trembler toute la passerelle. Le tranchant du rasoir avait glissé sur la ceinture Hermès de Malko, et, de là, sur la balustrade ! Il n'attendit pas un deuxième assaut. Escaladant le garde-fou, il se laissa tomber en contrebas, sous les entonnoirs. Les trois tueurs étaient encore en train de se dégager de la montagne de sucre. Malko détala à toutes jambes vers le champ de canne à sucre. Honoapilani Hiway était trop loin...

Il s'attendait à chaque seconde à entendre le bruit d'un coup de feu. Mais il atteignit la plantation sans problème, et plongea dans les cannes droit devant lui, le visage fouetté par les tiges, hors d'haleine. Cent mètres plus loin, il fit un crochet sur la gauche et s'arrêta quelques instants pour écouter. Aucun bruit de poursuite.

Il repartit, les poumons en feu, courant parallèlement à la route, puis effectua encore un détour. Les cannes étaient si épaisses qu'il déboucha brutalement sur la lisière sans l'avoir vue. D'un bond, il traversa le chemin, replongeant de l'autre côté dans le même champ. Continuant à avancer, il commença à entendre le bruit de la circulation sur Honoapilani Hiway. Peu après, il aperçut à travers les cannes des lumières. Il s'avança avec précaution, distingua l'enseigne d'une pizzeria à côté de celle de la First Hawaiian Bank. Il avait atteint Honoapilani Hiway. Le condominium où dormaient Chris Jones et Milton Brabeck était à un demi-mile. Malko se mit en route.

Son corps était parcouru de brusques tremblements. La réaction. Il avait mal à l'estomac, là où le rasoir l'avait frappé. Des pensées confuses se bousculaient sous son crâne. Cette fois, Russian Louis Siegel avait réagi brutalement, et vite.

Lorsqu'il parvint au condominium verdâtre de quatre étages qui abritait la CIA, il était trempé de sueur, malgré la brise marine.

* *

*

Malko aperçut derrière le battant un œil noir et rond sans expression : le canon du « 357 » Magnum de Chris Jones.

— C'est moi, dit Malko. Réveillez-vous, bon sang !

— Holy shit ! Qu'est-ce qui se passe ? fit le gorille.

Le battant s'ouvrit en grand sur Chris Jones, uniquement vêtu d'un boxer-short rayé rosé sur fond blanc. Malko aperçut Milton Brabeck étendu sur un lit jumeau, dans la même tenue, à part la couleur des rayures. Les deux Américains dégouлинаient de sueur. Chris Jones posa

son Magnum.

— C'est dingue ! dit-il, il fait plus chaud la nuit que le jour. Et cette putain de climatisation qui ne marche pas !... On va crever ! Vous non plus, vous n'arrivez pas à dormir ?

— Je ne savais pas que vous aviez de l'humour, dit Malko. Rassurez-vous, votre nuit est terminée pour le moment.

Tandis qu'ils s'habillaient, il leur raconta l'agression dont il avait été victime. Milton Brabeck boucla son boudoir avec un sourire ravi.

— Ça tombe bien, fit-il, j'ai un vieux stock de balles à éléphants. Ça doit très bien aller pour ces animaux-là.

— Doucement, dit Malko. Nous ne sommes pas encore en guerre. Ce serait ennuyeux si Russian Louis Siegel envoyait ses documents au Washington Post.

— Ça nous donnerait l'occasion d'aller secouer ces fumiers de libéraux, remarqua Chris Jones qui ne portait pas la presse dans son cœur. Quand on pense à ce qu'ils ont fait à un type bien comme Nixon ! C'est dégueulasse. Pour foutre un nègre à l'ONU... Ils auraient dû lui laver l'intérieur du crâne avant.

— Pas de racisme, fit Malko.

— C'est pas du racisme, protesta Milton, c'est de la lessive. Faut bien laver son linge sale en famille !

Ils étaient habillés, bourrés d'armes et de munitions jusqu'aux narines. Les barilletts claquèrent avec entrain. Milton Brabeck soupira :

— Ça me rappelle Istanbul. On était jeunes et beaux...

— Et presque aussi cons, compléta Chris Jones.

Ils descendirent jusqu'au garage occupant le rez-de-chaussée. Leur voiture était une fournaise. Milton Brabeck prit le volant. En s'approchant de la raffinerie, Chris Jones posa son Magnum sur ses genoux. Mais ce fut inutile. La Ford de Malko n'avait pas bougé et personne n'était en vue. Seuls les énormes tas de sucre qui avaient enseveli les tueurs témoignaient de ce qui était arrivé.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris, déçu de n'avoir pu en découdre.

— Vous savez où habite Bob Meyer ? demanda Malko.

— Sûr, c'est le seul type à qui on a le droit de parler sur l'île, répondit Milton Brabeck. Vous voulez aller le réveiller ?

— Je ne suis pas sûr qu'il dorme, fit Malko. C'est loin ?

— Non, expliqua Chris. C'est au sud de la ville, juste après le Lahaina Hôtel. Un petit cottage sympa.

Malko reprit sa voiture, suivi par les gorilles. Il lui semblait impossible qu'un homme aussi au courant des potins de l'île que Bob Meyer ait ignoré que Russian Louis Siegel était un des gros bonnets du trafic de marijuana.

Malko avait seulement envie de lui demander pourquoi il avait

« oublié » de le mentionner. La présence de Chris Jones et de Milton Brabeck donnerait plus de poids à sa question.

* *

*

Le cottage de Bob Meyer était plongé dans l'obscurité, écrasé par la masse des cinq étages de l'hôtel Lahaïna. La route suivait la plage de près et on entendait le bruit des vagues. Chris Jones gara la voiture dans le drive-way et coupa le moteur.

— Il est marié ? demanda Malko.

Le gorille secoua la tête.

— J'en sais rien. Avec la gueule qu'il a, ça doit être à une guenon ! Vous voulez lui parler seul ?

— Non, dit Malko. Mais je ne veux pas l'effrayer tout de suite. Attendez-moi ici.

— O.K., fit Milton Brabeck en lui glissant dans la main la crosse tiède d'un petit « 38 » Gueulez s'il n'est pas gentil.

Malko traversa le jardin embaumant le frangipanier. Il appuya sur le bouton de la sonnette. La Volkswagen de l'agent immobilier était là. Donc, il dormait. Impossible de savoir si la sonnette fonctionnait ou non. Sans résultat, il essaya la poignée. Fermée à clef.

Il ne restait plus qu'à faire le tour par le jardin. Là, il eut plus de succès. Une porte donnait sur une véranda. Pas fermée à clef. Malko se retrouva dans une cuisine envahie par l'odeur fade de l'ananas. Cela sentait le célibataire, d'après le désordre. Il s'avança, ouvrit une autre porte et appela.

— Bob Meyer ?

Rien. L'agent immobilier avait un sommeil de plomb ou était ivre mort. Il y eut un froissement derrière lui et il se retourna d'un bloc, le cœur dans la gorge. Juste pour voir un chat noir filer dans la nuit avec un miaulement furieux. Le « Stainless » au poing, il avança dans le couloir, à tâtons, jusqu'à ce qu'il trouve un commutateur.

Le couloir s'éclaira. Les deux portes qu'il desservait étaient ouvertes. L'une donnait sur un living vide. L'autre sur une chambre. Malko fit un pas en avant et s'arrêta.

Bob Meyer n'avait pas le sommeil lourd. Il était mort. Aussi mort qu'on peut l'être. Allongé sur son lit très bas aux couvertures défaites, entièrement nu. Dans la position où ses assassins avaient dû le surprendre, les jambes écartées, une main crispée sur un drap. Son dos n'était qu'une plaie sanglante.

Un téléphone gisait par terre, décroché. Le fil enroulé trois fois autour du cou de Bob Meyer. On l'avait étranglé d'abord, avant de le cribler de balles.

Malko ressortit et atteignit la porte d'entrée qu'il ouvrit. Puis, il appela à haute voix :

— Chris ! Milton !

Les deux gorilles surgirent de derrière un frangipanier et s'engouffrèrent sans un mot dans la maison. Malko les guida jusqu'à la chambre. Aussitôt Chris Jones rengaina son arme, tandis que Milton Brabeck inspectait rapidement le cottage par prudence. Chris Jones s'était accroupi à côté du corps et examinait le dos plein de sang, promenant son doigt parmi les blessures. Il releva la tête au bout d'un moment et laissa tomber avec une surprise horrifiée :

— C'est pas croyable ! Il a pris vingt-deux balles. Ils étaient plusieurs. Avec des silencieux, sinon cela aurait réveillé le quartier.

— À mon avis, ils étaient quatre, dit Malko qui venait d'achever de fouiller la chambre sans rien trouver. Les meurtriers avaient bien entendu pris leurs précautions.

— Il n'a pas été tué depuis longtemps, remarqua Chris Jones. Il est encore tiède.

Les quatre tueurs avaient dû suivre Malko depuis le Kapalua Bay Resort et venir ensuite finir leur travail chez l'agent immobilier.

— Nom de Dieu, pourquoi on lui a fait ça ? demanda Chris Jones d'une voix sans timbre.

— Parce que Bob Meyer travaillait à la fois pour la « Company » et pour Russian Louis Siegel, dit Malko. Il a été imprudent. Ce sont des employeurs difficiles à concilier...

Malko savait très bien pourquoi il avait été massacré. Il avait dû avoir la folie d'aller parler de sa présence à Russian Louis Siegel qui avait compris immédiatement la menace et avait coupé les ponts. Sauvagement. Mais le puzzle de l'opération Matador s'enrichissait de quelques belles pièces.

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Chris Jones.

— On va téléphoner à Mr. David Wise, dit Malko. J'ai deux ou trois choses à lui apprendre. Vous avez un téléphone sûr chez vous ?

— Il paraît, fit Milton Brabeck, mais c'est pas moi qui l'ai installé.

Malko les suivit dehors. Le combat final avec Russian Louis Siegel était engagé.

Sans sa chance et son sang-froid, Malko se serait trouvé dans le même état que le malheureux agent immobilier.

Le meurtre de ce dernier était probablement l'ultime avertissement que le gangster donnait à la CIA avant d'utiliser l'arme absolue : la diffusion des documents. Le travail de Malko allait consister à maintenir l'équilibre de la terreur en attendant de prendre l'avantage.

Si Russian Louis Siegel lui en laissait le temps et l'occasion...

CHAPITRE XVI

Chris Jones acheva la vérification de ses branchements, le couvercle de sa valise « Secure Communication Control » grand ouvert. Il composa lui-même le numéro de la CIA à Langley, demanda David Wise, observa avec attention le mouvement des aiguilles sur ses cadrans et tendit l'appareil à Malko.

— Vous avez Mr. David Wise en ligne.

Grâce à ses précautions, la communication était automatiquement brouillée au départ. L'air climatisé étant toujours en panne, les fenêtres de la suite étaient grandes ouvertes sur le Pacifique. Comme presque tous les jours, un vent violent soufflait sur la côte ouest de Maui. Malko échangea quelques paroles banales avec le patron du « directorate » des opérations et entra tout de suite dans le vif du sujet.

— Il semble que votre contact à Maui, Bob Meyer, soit le vrai responsable de tous vos ennuis, annonça Malko. Ou plutôt le premier. Je pense que c'est lui qui a parlé à Russian Louis Siegel du Glomar Explorer.

Par-dessus le bruit de fond de la communication transcontinentale – David Wise se trouvait à Washington, à neuf mille kilomètres à l'est – il entendait l'exclamation incrédule de son correspondant.

— Ce n'est pas possible !

— Hélas si, confirma Malko.

Rapidement, il raconta sa rencontre avec l'honorable « contact » de la CIA à Maui, et tout ce qui avait suivi.

— Meyer Habitait Maui depuis des années, conclut Malko. Pour qu'il ne m'ait pas parlé du rôle de Siegel, il fallait qu'il travaille pour lui...

— C'est troublant, reconnut David Wise.

— L'attaque contre moi ayant échouée, Louis Siegel savait que j'allais me poser des questions et en poser à Meyer. Il a pris les devants.

Pendant quelques instants on n'entendit plus que le bruit de fond de la communication par satellite. Puis la voix de David Wise reprit :

— Cela semble se tenir, que comptez-vous faire maintenant ? Vous connaissez les risques...

— Je les connais.

De la terrasse du condominium, Malko aurait presque pu voir dans le lointain la silhouette bizarre du Glomar Explorer. À la première fausse manœuvre, c'était le scandale.

— J'ai une petite chance, je vais la courir, dit-il. N'oubliez pas que s'il m'arrive quelque chose, je tiens à être enterré à Arlington. Comme les barbouzes vraiment méritantes. Quant à mon château, j'en fais don à la « Company » pour y former des stagiaires.

— Mon cher Malko, répliqua-t-il sèchement, je n'apprécie pas votre humour. Avez-vous autre chose de valable à me dire ?

— Rien.

— Très bien, rappelez-moi demain. Good luck.

Il avait raccroché. Chris Jones et Milton Brabeck avaient suivi la conversation. Ils hochèrent la tête.

— Le mieux serait de s'armer sérieusement et d'aller se payer ces salauds, fit Chris. Vous m'avez dit que Siegel habitait un coin plutôt tranquille...

— Chris, dit Malko, Russian Louis Siegel s'attend à ce que nous fassions justement cela. Et il a un moyen de retaliation...(50)

— Qu'est-ce que ça veut dire ? demanda Milton avec simplicité. Moi, je suis analphabète.

— Cela signifie, expliqua Malko, que, même si nous frappons les premiers, il garde la capacité de nous détruire.

— Ah ! firent les gorilles en chœur. Alors on ne frappe pas ?

— On va quand même essayer, dit Malko. Mais pas de front.

Il tira de son portefeuille la photo de Mandy, éblouissante dans son bikini rouge, les seins en avant et la bouche gourmande.

— Voilà mon cheval de Troie, annonça-t-il.

Chris Jones fronça les sourcils.

— Dites donc, vous êtes pas gentil. Elle n'a vraiment pas l'air d'un cheval...

* *

*

Malko cadra les jumelles sur un coin du terrain de golf, tout près de la route montant vers des condominiums en construction. Il n'y avait encore que quelques joueurs à cette heure matinale. Chacun doté d'un petit chariot électrique blanc pour porter ses clubs, comme dans tous les golfs américains. Malko n'aurait peut-être pas reconnu Russian Louis Siegel en golfeur sans la silhouette monstrueuse d'un des quatre tueurs.

À côté de Russian Louis Siegel se trouvait une femme en short. Mandy Brown.

Malko reposa ses jumelles et se tourna vers les gorilles :

— Vous restez là jusqu'à nouvel ordre. De toute façon, vous êtes équipés pour intervenir...

— Et comment ! fit Chris Jones.

Sur un trépied était posée une carabine Marlin 444 à grande vitesse initiale, munie d'une lunette grossissant huit fois. Pratiquement tout le golf se trouvait dans le champ de tir de l'arme... Chris Jones prit le trépied et l'installa devant la fenêtre ouverte. Braquée sur Siegel.

— Je souhaite que ce salaud ait un geste malencontreux, dit-il. Ce sera le dernier...

— Patience, Chris, dit Malko. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit. De la finesse.

Il referma avec soin la lourde porte. Un vent violent balayait la presque-île, faisant s'envoler les vieux milliardaires. Il allait pleuvoir. Malko retrouva sa voiture au parking et monta les lacets de la colline pour rejoindre le golf. Il était ému. La suite de la mission dépendait entièrement de ce qui allait se passer. S'il s'était trompé, il pouvait reprendre l'avion avant de se faire transformer en chair à pâté, sans profit pour la CIA...

Conduisant lentement, il contourna le golf par la route étroite dominant les nouveaux lotissements. Le terrain surplombait la route sur la gauche. Il aperçut le kart blanc, stoppa, descendit de voiture et escalada le talus. Une vision charmante l'accueillit.

Mandy Brown était à demi allongée sur l'herbe, dans une pose alanguie, vêtue d'un short blanc ultracourt qui mettait en valeur ses longues jambes bronzées et d'un T-shirt moulant comme un gant sur lequel se détachaient trois grosses lettres noires : G.I.B.

Russian Louis Siegel, de dos, était en train de balancer son club lentement, sous l'œil bovin du garde du corps. Personne n'avait vu Malko. Le gangster frappa enfin, d'un élan de tout son corps, envoyant la balle à près de deux cents mètres avec un « han » de bûcheron.

C'est à ce moment que Mandy Brown tourna la tête et aperçut Malko. Son visage refléta aussitôt plusieurs sentiments : la surprise d'abord, puis la peur qui se transforma en une intense curiosité. Enfin, elle leva les yeux, enveloppant Malko d'un long regard provoquant de sape en manque.

— Bravo ! cria celui-ci. Superbe shot !

Russian Louis Siegel se retourna d'un bloc comme si une ruche entière lui était tombée dessus. Il resta muet une fraction de seconde avant d'exploser.

— Motherfucker ! Qu'est-ce que vous foutez ici ?

Le garde du corps réagit aussitôt, plongeant la main dans l'entrebâillement de sa chemise hawaïenne.

Malko aperçut la crosse d'un gros revolver. Il demeura impassible. Chris Jones devait avoir le doigt sur la détente de la Marlin. Russian Louis Siegel arrêta son tueur d'un geste. Appuyé sur son club, il toisa Malko d'un air furibond.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

Malko vint vers lui, l'air innocent.

— Vous parler, dit-il. Quand nous nous sommes vus à Hawaï Kai, vous m'avez dit que vous seriez prêt à m'engager si je n'avais plus d'employeur. Eh bien, c'est fait, je suis viré. Je cherche un job.

Russian Louis Siegel en demeura sans voix. Se demandant visiblement si Malko se moquait de lui ou non. Une lueur d'intérêt passa dans ses yeux noirs. Il décida que Malko se foutait de sa gueule et en conséquence dévoila ses batteries :

— Ça vous a pas suffi, hier soir ? grommela-t-il. Vous avez du pot. La prochaine fois, on ne vous loupera pas. Foutez le camp avant que je me fâche. C'est mauvais pour mon cœur. Et quittez l'île, c'est un bon conseil...

Malko ne bougea pas. Les mains loin du corps pour ne pas prêter à confusion.

— Mr. Siegel, dit-il, j'ai très bien reconnu vos amis, hier soir. Cela ne m'a pas empêché de venir ce matin. Je veux vraiment travailler pour vous. Ce que vous faites m'intéresse. (Il ajouta en souriant) : la perspective de côtoyer une jolie femme doublera mon plaisir.

Il crut que Russian Louis allait éclater comme un ballon. Les yeux de Mandy reflétaient une intense surprise. Elle non plus n'en croyait pas ses oreilles. Russian Louis Siegel jeta son club et avança sur Malko, les poings serrés. Ce dernier imagina le doigt de Chris Jones sur la détente de la Marlin. C'était amusant, une assurance sur la vie. Le gangster s'arrêta à un mètre de Malko.

— Vous allez cesser de vous foutre de ma gueule, fit-il d'une voix qu'il avait du mal à contenir. Si vous venez pour le compte des autres, je vous conseille de vous tirer avant que je prenne mon téléphone. Et si vous croyez vraiment que je vais vous engager, vous êtes encore plus connard que je ne le pensais. Maintenant, si vous posez votre regard dégueulasse encore une fois sur Mandy, je vous écrase la gueule.

Il était blanc, se retenant visiblement pour ne pas frapper Malko. Ce dernier regarda Mandy. À l'expression de son visage, il se demanda si elle n'était pas en train de jouir.

— Je suis toujours touché de voir un gentleman protéger l'honneur d'une dame, dit Malko. Surtout lorsqu'elle est aussi belle que miss Mandy. Cependant, il serait regrettable que vous vous laissiez aller. Nous ne sommes pas seuls.

D'autres joueurs sillonnaient le terrain de golf, non loin d'eux.

Les deux grandes rides de Siegel semblaient s'être encore creusées. Il toisa Malko.

— Vous vous croyez malin, hein ! gronda-t-il. Tirez-vous, je n'ai plus rien à vous dire.

Il ramassa son club et plongea dans le sac à la recherche d'une

balle. Malko aperçut alors ce qu'il y avait écrit sur le T-shirt de Mandy, en petites lettres : Good in Bed... (51) Se faisant charmeur, il demanda :

— C'est vrai, ce que vous annoncez là ?

Mandy eut un sourire plutôt crispé.

— Oh, c'est juste un joke ! dit-elle.

Russian Louis Siegel vit le regard de Malko posé sur l'inscription. Une lueur meurtrière passa dans ses yeux.

— Nom de Dieu, tu vas enlever ça !

Docilement, Mandy prit le bas de son T-shirt, commença à le relever. Russian Louis poussa un véritable rugissement :

— Arrête !

La jeune femme obéit. Russian Louis s'approcha et, à toute volée, lui envoya une gifle qui la projeta dans l'herbe.

— Tu fais encore ton numéro de pute et je te tue, gronda-t-il.

Malko vit qu'il était sincère. Il avait des yeux de fou. Une seconde, il le toisa. Le tueur attendait, mal à l'aise, la main sur la crosse, indécis. Mandy Brown se releva d'un bond et hurla d'une voix aiguë :

— J'en ai marre de ton putain de golf ! Je vais me baigner.

— Je t'interdis de bouger, pouffiasse, hurla Russian Louis au comble de l'urbanisme. Et si tu ne mets pas quelque chose sur ton cul, je t'arrache la peau des fesses.

Mandy essuya ses larmes, reniflant. Malko comprit qu'il pouvait difficilement aller plus loin. Si l'hameçon n'était pas mordu après ça, il pouvait changer de métier...

— Je vous laisse terminer votre parcours, dit-il d'un ton conciliant. Je regrette que nous nous soyons mal compris. Si vous changez d'avis, je suis au Kapalua Bay Resort. Chambre 707. Bonne journée !

Ce que marmonna Russian Louis Siegel était irrépérable. Il balança son club et, ratant la balle, arracha une motte de terre assez grosse pour remplir un petit camion. Fou furieux, il jeta son club et s'éloigna vers son chariot. Malko était déjà en train de redescendre le talus. Il n'y avait plus qu'à attendre, et à éviter les coins sombres.

* *

*

Chris Jones et Milton Brabeck étaient déjà partis à la plage, heureux comme des enfants de profiter de ce club de milliardaires en dépit des « dragon flies »(52), Malko aurait voulu en faire autant, mais il avait décidé de ne pas bouger de sa chambre avant le soir. Il allait être cinq heures et, plus le temps passait, moins il se sentait sûr de gagner son pari. Pour passer le temps, il avait pris une douche, un shampoing et ensuite s'était fait une friction de Jacques Bogart. De

toute façon, il jouait le tout sur un numéro plein. Il sortait ou il ne sortait pas. Il ouvrit la fenêtre. Le vent était si violent qu'il faillit ne pas entendre le coup frappé à sa porte. Il alla ouvrir et s'immobilisa.

Mandy Brown se tenait dans l'embrasure. Sa bouche avait doublé de volume. Un énorme hématome noir et rouge entourait son œil gauche et tout le côté de son visage était enflé... Elle portait un cache-maillot blanc sur un slip de bain et était nu-pieds. Une lueur farouche animait ses yeux noirs.

Malko lui tint la porte ouverte à grand-peine contre la bourrasque. Étonné qu'elle n'entre pas tout de suite... Elle leva la tête vers lui.

— Avant d'entrer, dit-elle d'une voix lente et basse, je dois vous prévenir d'une chose. Russian Louis a juré qu'il vous tremperait vivant dans un bain de vitriol si vous me revoyez. Il le fera.

Malko s'arc-bouta pour maintenir le battant ouvert.

— Entrez vite, fit-il, vous êtes en plein courant d'air.

CHAPITRE XVII

À peine la porte refermée, Mandy Brown alla directement sur le lit et s'y assit. Ses traits tirés révélaient sa tension. Elle avisa un verre de jus d'orange et le but d'un trait. Malko l'observait, rempli de joie. La première partie de son plan avait fonctionné.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il. Il vous a battue ?

La jeune femme haussa les épaules avec fatalisme.

— Il était comme fou. J'ai eu vraiment peur. Si je reste avec lui, il me tuera.

Elle parlait d'une voix basse, plate, sans passion. Un constat. Regardant ses longs ongles rouges.

— Comment avez-vous fait pour venir ici ? demanda Malko. C'est dangereux...

— S'il l'apprend, il risque de me tuer. Ou de m'estropier. Il m'a promis le vitriol plusieurs fois... (Sa bouche enflée se tordit ironiquement.) J'ai acheté Jim, mon garde du corps. Je lui ai dit de rester sur la plage pendant que j'allais voir des boutiques. Il sait que ce n'est pas vrai, mais si Louis avait des soupçons, il pourrait jurer qu'il ne sait rien.

Malko ne lui demanda pas avec quoi elle l'avait « acheté ». Il fallait avancer le pion suivant.

— Qu'attendez-vous de moi ? demanda-t-il.

Mandy Brown soutint son regard.

— Que vous me débarrassiez de Louis Siegel.

— Vous n'avez pas besoin de moi...

Elle hocha la tête.

— Si. Il me tuera s'il est en état de le faire. Je sais qui vous êtes. Pour qui vous travaillez. Je suis prête à vous aider. C'est ma seule chance de me libérer. Autrement, je resterai avec lui jusqu'à ce qu'il crève. Et il sera capable de me tuer avant...

— Donc, conclut Malko, vous voulez qu'il meure.

— Oui.

Le silence retomba dans la pièce, troublé seulement par le vent.

— C'est une décision grave, remarqua Malko.

Les traits enflés de Mandy Brown prirent une expression pleine de dérision.

— Don't give me that bullshit (53) cracha-t-elle. Il mérite de crever dix fois.

Un ange passa et s'enfuit, épouvanté par ce qu'il voyait dans le cerveau de la douce Mandy. Le vent du Pacifique faisait trembler les vitres.

— Il y a un problème, souligna Malko. Nous ne pouvons pas toucher un cheveu de Russian Louis Siegel. Et vous savez probablement pourquoi...

Le front lisse de Mandy Brown se plissa sous l'effort de réflexion.

— Pourquoi je saurais ? demanda-t-elle méfiante.

— Ne me prenez pas pour un idiot, contra sèchement Malko. Je sais le rôle que vous avez joué dans cette affaire. C'est vous qui avez « péché » le malheureux Roy Stockton, n'est-ce pas ?

Elle ne répondit pas.

— Comment avez-vous fait ? demanda Malko, j'ai besoin d'être sûr de votre sincérité.

Mandy Brown regarda autour d'elle, l'air soudainement effrayé.

— Vous n'êtes pas en train de m'enregistrer, des fois ?

— Je vous jure que non, dit Malko. Mais je veux la vérité.

Elle baissa la tête et lâcha de mauvaise grâce :

— Louis savait qu'il y avait un gros truc en cours par Bob Meyer. Que la CIA était très nerveuse là-dessus. C'est lui aussi qui a parlé de Mr. Stockton. Il était venu ici, sur le bateau.

— Vous l'avez connu comment ?

Elle eut un haussement d'épaules évasif.

— Oh, c'était facile. Je me suis laissé draguer. À Century City. Je crois que je lui plaisais bien. On se voyait de temps en temps. Dans des motels. Il m'a même amenée chez lui, une fois, quand sa bonne femme était dans l'Est. Je lui ai dit que je cherchais du travail...

— Vous saviez qu'il avait des papiers dans son coffre ?

Elle hésita puis dit avec humeur :

— Ouais. Depuis le jour où il m'a amenée chez lui. C'était un vendredi. Il les y a mis devant moi.

Elle se tut. Malko contemplait ce charmant cobra.

— Vous savez ce qui est arrivé à Stockton ? dit-il.

Mandy Brown leva brusquement la tête.

— Je ne savais pas qu'ils feraient ça, je vous le jure, cria-t-elle. Ils m'avaient dit qu'ils les assommeraient, c'est tout.

À quoi bon épiloguer, se dit Malko, cela ne ressusciterait pas les malheureux.

— Ces documents, dit-il, Louis Siegel nous les a échangés contre cinq millions de dollars.

— Cinq millions de dollars ! s'exclama Mandy. Le salaud ! Il m'a dit qu'il avait touché cinq cent mille et m'a filé un collier de trois grands...(54)

— Non seulement il a touché cet argent, fit Malko, mais il a gardé des photocopies. Tant que nous ne les récupérerons pas, nous ne pourrons rien contre lui. Pouvez-vous m'aider à les retrouver ?

Mandy réfléchit quelques secondes, puis laissa tomber :

— Je crois que oui. Je ferai tout mon possible. Et vous, qu'est-ce que vous me donnez ?

— Russian Louis, dit Malko. C'est ce que vous voulez, n'est-ce pas ?

— Oui, fit-elle. Mais comment je peux vous croire ?

— Il faut me croire sur parole, dit Malko. Il n'y a pas d'autre solution.

Elle releva la tête encore une fois, le fixa longuement, comme pour lire dans ses pensées. Puis un faible sourire éclaira son visage meurtri et elle lui tendit la main.

— O.K., vous avez un deal.

Il prit la main tendue, douce et souple.

— Savez-vous où sont les photocopies ?

— Ouais, dit Mandy Brown. Chez un de ses avocats. Sydney Weiser. Il n'a confiance qu'en lui. Je l'ai entendu téléphoner. Pour le business, il ne se méfie pas trop de moi...

— Où peut-on trouver ce Weiser ?

— Il déjeune tous les jours au Bistrot, à Beverly Hills, dit Mandy Brown. Un vieux aux cheveux blancs avec de grosses lunettes. Une ordure. (Elle soupira.) Je suis une conne, maintenant, vous n'avez plus besoin de moi...

Malko essaya de faire passer un peu de confiance dans ses yeux dorés.

— Mandy, dit-il, vous avez un deal. Dès que nous aurons récupéré ces documents, vous serez débarrassée de Louis Siegel. Mais comment puis-je vous joindre ?

Mandy Brown fit la moue.

— C'est pas facile. Après-demain, je vais chez le coiffeur à Lahaïna. Là, je suis seule. Jim attend dehors. C'est chez Ben Franklin, à Lahaïna Shopping Center. Vous pouvez m'appeler... Qu'est-ce que vous voulez savoir ?

— Je l'ignore encore, dit Malko. Mais j'aurai sûrement besoin de vous.

Elle jeta un coup d'œil à sa montre.

— Il va falloir que je parte.

Elle s'approcha de lui et lui passa les bras autour du cou. Même enflé, son visage était encore ravissant. Son corps souple se frotta contre Malko avec la précision que procure une longue habitude. D'un geste vif, Mandy défit le nœud qui retenait son cache-maillot. Celui-ci glissa à terre, ne lui laissant que le minuscule slip blanc tranchant sur la peau bronzée.

— Ça se fête, un deal, murmura-t-elle.

Sa langue s'enfonça doucement dans la bouche de Malko. Elle aida le slip à glisser à terre. Elle l'entraîna sur le lit, l'embrassant et le caressant avec un apparent enthousiasme. Mais Malko eut du mal à la

pénétrer tant elle était fermée. C'était plus une formalité qu'autre chose. Un acompte... Mandy devait avoir un ordinateur dans la tête, car il avait à peine joui qu'elle étendit la main vers son slip.

Il avait eu le temps de remarquer de curieuses petites taches brunes le long de sa colonne vertébrale. Comme des brûlures de cigarette. Il passa le doigt dessus.

— Il vous a brûlée ?

Elle secoua la tête en riant.

— Non, il aime me baiser comme un fou, sur la moquette. C'est le frottement... Comme il recommence tous les jours, ça ne peut pas se fermer...

Elle était déjà rhabillée.

— Pourquoi me faites-vous confiance ? demanda soudain Malko.

Mandy haussa les épaules.

— Je n'ai pas tellement le choix. Vous êtes le premier type gonflé que je rencontre depuis deux ans. Gonflé et dangereux. Quand je vous ai vu dans le salon, je l'ai su tout de suite. Et puis, vous êtes chouette, fit-elle sans une conviction énorme. J'aimerais bien refaire ma vie avec vous.

— Vous n'avez pas joui, tout à l'heure, remarqua Malko.

— Je ne jouis jamais, avoua Mandy avec simplicité. C'est bon pour les connes. Vous avez joui ? Alors, qu'est-ce que cela peut vous foutre ?

Elle devenait agressive, mais se calma aussitôt. En l'embrassant, elle lui glissa :

— J'attends votre coup de fil, chez le coiffeur. Faites gaffe. Louis est vachement dangereux. Je voudrais pas vous perdre...

Il la regarda s'engouffrer dans l'ascenseur, son cache-maillot volant au vent. Charmant petit cobra. Elle n'avait pas soufflé mot de la récolte de marijuana. Elle ne dévoilait pas toutes les cartes de son jeu. Malko se dit avec tristesse que son désir de se débarrasser de Russian Louis Siegel n'était peut-être pas uniquement motivé par la peur...

Hélas, on ne choisit pas ses alliés.

Maintenant, il restait la partie la plus délicate de l'opération.

* *

*

Russian Louis s'était réveillé par hasard de bonne humeur. Il ne lui avait fallu que deux verres de vodka pour se raser. Il se sentait mieux. La récolte de marijuana du « golf » était pratiquement terminée. Ses acheteurs étaient déjà là. Au Kahala Hilton. Tout se passerait comme d'habitude. Un tiers cash. Les deux autres par virement à l'Union des Banques Suisses à Zurich. Tout par téléphone, avec des codes. Quatre

personnes au bout du fil. Cinq minutes. Il entreprit de calculer les profits de toute l'opération intégrée. Il avait échangé les cinq millions de dollars de la CIA contre trois millions huit d'argent « propre ». Ses menus frais déduits, il lui était resté environ trois millions de dollars. De quoi financer l'achat de la récolte, au lieu d'emprunter aux « boys » de Las Vegas à dix pour cent par semaine. Il allait terminer avec neuf millions de dollars, dont trois cash.

Il pouvait décrocher. Il avait déjà pris une option sur une superbe villa du cap d'Antibes, sur la côte d'Azur. Seuls les Européens savaient encore vivre...

Une serviette autour des hanches, il poussa la porte de la chambre où dormait Mandy. La jeune femme était couchée sur le côté, lui tournant le dos, entièrement découverte par le drap.

Il contempla Mandy de longues minutes, pensant à ce qu'il allait lui faire. Puis il s'allongea sur le lit, tâtonna quelques secondes et pénétra d'un coup la croupe de la jeune femme endormie. Mandy poussa un grognement ensommeillé, tout de suite arrêté par un coup de reins qui acheva de faire entrer son amant. Celui-ci, transfiguré par la sensation exquise de ce viol consenti, s'accrocha aux hanches élastiques de Mandy et s'abandonna rapidement en quelques coups de boutoir.

Ensuite, le cœur battant, le ventre apaisé, il se mit à penser au dernier volet de ses projets : la liquidation de l'agent de la CIA venu le narguer et faire son numéro devant Mandy. Dire que cette petite salope l'avait enveloppé d'un regard presque amoureux ! Il en était malade. Doucement, il se mit à échafauder un plan. On l'invitait pour enterrer la hache de guerre. Vieille méthode de la Maffia. The Kiss of Death (55). C'était facile de l'attendre sur la route déserte du retour. Personne ne pouvait échapper à une chute de trente mètres. Il valait mieux que ça ait l'air d'un accident...

Ragaillardi, il se remit à bouger dans Mandy qui soupira d'une voix mourante :

— C'était bon, mon chéri ! J'aime quand tu me prends comme ça, comme une bête...

L'image de l'homme aux yeux d'or, mourant et hurlant de terreur, acheva d'inonder Russian Louis Siegel d'une joie saine.

* *

*

David Wise était gris de fatigue. Le décalage horaire, cela n'arrangeait pas un homme. Washington-Hawaï deux fois en quelques jours, c'était trop. Malko voyait qu'il faisait un effort énorme pour ne pas s'endormir en l'écoutant. Pourtant, ce n'était vraiment pas le moment... Le patron du « directorate » des opérations avait pris des

notes tout le long du récit. Il leva la tête :

— Vous croyez vraiment pouvoir faire confiance à cette fille pour une chose aussi importante ?

Malko était sûr qu'il l'attendait là... Un fonctionnaire reste toujours un fonctionnaire. Cela faisait horreur à David Wise de prendre pour alliée celle qui était responsable de la mort d'un de ses pairs de la CIA...

— Oui, dit Malko. Elle est motivée. La peur et l'appât du gain. Je suis sûr qu'elle veut mettre la main sur l'argent de la récolte...

— Cet argent devrait être saisi, remarqua sentencieusement le patron de la CIA.

— Vous voulez ces documents ou non ?

David Wise ne répondit pas. Mal à l'aise. Malko avait besoin de savoir pas mal de choses.

— Vous avez enquêté sur Sydney Weiser ?

L'Américain eut un sourire sans joie.

Oh, pas besoin d'enquêter ! Le FBI a tout un dossier sur lui. C'est un des avocats préférés de la Maffia. Mêlé à la disparition de Jimmy Hoffa. Vieillissant. Abuse un peu du J & B et des petites filles. Mais il a encore le bras long. Il fait une très belle équipe avec Russian Louis Siegel. Ils sont de la même génération. Nous avons vérifié : il se trouve en ce moment à Los Angeles. Mais cela ne nous dit pas comment nous pouvons récupérer ces documents.

— Est-ce que la « Company » a du poids auprès de lui ?

David Wise secoua la tête négativement.

— Pas contre Louis Siegel. Il tient à sa peau...

Le silence retomba. Malko réfléchissait. C'était une dangereuse partie de quitte ou double. Seule Mandy Brown pouvait l'aider. Il était certain que ce serait une lutte psychologique entre l'avocat et lui. Sauf si Mandy pouvait lui donner quelque chose en plus. Il y avait aussi un autre élément.

— Je crois que la seule façon, c'est de l'intimider, dit-il à Wise. Ou il craquera ou...

— ... nous serons baisés, compléta David Wise. Je n'ai pas de marge. Pas d'affaire Ellsberg. Si on apprend que la « Company » fait chanter un avocat, vous voyez les manchettes...

— O.K., dit Malko, attendons jusqu'à demain. J'ai besoin de réunir tous les éléments.

* *

*

On se traînait sur Lahaïna Road, encombrée de voitures de touristes roulant à vingt à l'heure. Malko bouillait. Il allait finir par rater son

rendez-vous avec Mandy Brown. Enfin, il aperçut l'entrée du Lahaïna Shopping Center et tourna pour stopper en face du bâtiment bas de la poste. Il y avait un téléphone dans la galerie extérieure, et Malko l'utilisa.

— Miss Mandy Brown ?

— Un moment, dit une voix de femme.

Quelques instants plus tard, il entendit la voix douce et un peu tendue de Mandy. Le coiffeur se trouvait à vingt mètres, à côté de la Bank of Hawaiï.

— C'est moi, dit Malko.

— Ah ! je suis si contente, dit Mandy à voix basse.

— Il faut que je vous parle.

— Comment ? dit-elle, Jim est devant la porte et j'ai des bigoudis sur la tête.

— Il y a une porte derrière, en face de Amilio's, dit Malko. Cela ne durera pas longtemps. Quant aux bigoudis, je sais ce que c'est. Je vous attends dans la voiture. À tout de suite.

Il raccrocha pour ne pas lui laisser le temps de changer d'avis et retourna à sa voiture qu'il amena en face de la porte de service du coiffeur. Trois minutes plus tard, Mandy surgit, la tête hérissée de bigoudis, drapée dans un peignoir rosé sous lequel elle était nue. Un sein pointait par l'échancrure. Elle se glissa dans la voiture.

— Alors ?

Il y avait de la peur dans ses yeux sombres.

— Vous connaissez ceux qui achètent la récolte de Louis Siegel ? demanda Malko.

Elle se ferma imperceptiblement. C'était un sujet qu'il n'avait pas abordé durant leur deal.

— Oui, un peu, dit-elle sans se démonter, pourquoi ?

— Où sont-ils ?

— Au Kahala Hilton à Honolulu.

— Ce sont des gens dangereux ?

Elle baissa les yeux.

— Oui, je crois.

— Comment doit se faire la transaction ? Et quand ?

— Quand, je ne sais pas, fit Mandy. Dès que Louis aura fini de rentrer sa récolte. Ils prennent l'avion, viennent dîner et ils apportent l'argent avec eux. Ensuite, ils font prendre la cargaison dès qu'ils ont les moyens de transport. Ils préfèrent la laisser le plus longtemps possible chez Louis parce qu'ils savent que la police ne viendra pas.

— Quel est leur moyen de transport ?

— Des yachts. Ils mouillent dans une crique du nord. On fait le transbordement de nuit.

Malko réfléchissait.

— Donc, la marchandise est payée d'avance. Ensuite, Russian Louis n'a pas de contact avec ses acheteurs...

— Non. Il faut que je rentre.

Malko ouvrit la portière.

— Sauvez-vous. Je travaille pour vous en ce moment. Pouvez-vous revenir chez le coiffeur dans deux jours à la même heure. C'est indispensable.

— Je me débrouillerai, dit-elle. Mais...

Elle avait de la panique plein les yeux. Malko réalisa qu'elle était moins aguerrie qu'elle ne le paraissait. Elle restait debout près de la portière.

— Si vous faites tout ce que je vous dis, il ne vous arrivera rien et cela se terminera bien. Pour vous.

Elle lui envoya un baiser et rentra en courant chez le coiffeur. Malko démarra aussitôt. Le compte à rebours était commencé. Il fallait neutraliser la machine infernale sans sauter avec. Ou du moins essayer.

* *

*

L'appareil commençait sa descente sur Los Angeles.

La voisine de Malko, une grande fille brune aux yeux très bleus n'avait cessé de se ronger les sangs pendant les cinq heures vingt de vol. Ils étaient partis en retard et il lui restait moins d'une demi-heure pour sa correspondance avec le « 747 » d'Air France pour Paris.

— Je vais rater mon vol, je vais rater mon vol... répétait-elle toutes les cinq minutes.

Il faut dire qu'elle voyageait avec deux enfants, dont l'un en bas âge et deux chiens... N'écoutant que sa galanterie, Malko s'offrit à aider son transbordement dans les interminables couloirs de Los Angeles. On ne sait jamais. Une bonne action est parfois récompensée. Il la voyait mal courir un kilomètre en traînant ses deux enfants, les deux chiens et les valises...

Mais à peine la porte de l'avion était-elle ouverte qu'un employé d'Air France surgit appelant à tue-tête : Miss Freeborn ! Miss Freeborn...

C'était la brune aux yeux bleus.

— Le chef d'escale m'a envoyé, expliqua-t-il. Afin de vous aider dans votre transbordement à cause du retard de votre avion.

D'autorité, il arracha un des moutards de la main de Malko, prit deux valises dans l'autre main, un sac entre les dents et partit à la recherche des chiens en soute. Malko resta sur place un peu dépit, se disant qu'Air France faisait bien les choses, d'autant que le chef

d'escale n'ayant pas vu Miss Freeborn ignorait qu'elle fut ravissante. Il aurait bien pris le « 747 » d'Air France avec elle au lieu de rester en Californie.

Grâce à David Wise, il avait pu obtenir un atout supplémentaire, de façon à mettre toutes les chances de son côté. Mais il lui manquait un élément : la personnalité réelle de Sydney Weiser, l'avocat de Louis Siegel. L'homme de qui dépendait le succès du plan.

CHAPITRE XVIII

Le voiturier du Bistrot s'avança pour ouvrir les portières de la Rolls qui venait de s'arrêter dans le driveway du restaurant. Sans hâte exagérée. Dans Rodeo Drive, une Rolls était aussi commune qu'un briquet. Malko sortit le premier, en costume de lin blanc, suivi de Chris Jones et de Milton Brabeck, en gris. Chris portait un attaché-case noir. Il faisait presque nuit dans le restaurant. Malko laissa le bar à sa gauche et se dirigea droit vers la banquette du fond, le long de l'escalier. Un homme s'y trouvait, seul à la table du coin, un téléphone posé devant lui. De superbes cheveux blancs et de grosses lunettes de myope qui lui faisaient d'énormes yeux bleus. Malko n'avait jamais vu Sidney Weiser en chair et en os, mais le reconnut immédiatement. L'avocat devait approcher des soixante-dix ans, à voir sa peau fripée et ses mains ridées, mais son regard était loin d'être éteint. Il se posa sur Malko avec une surprise mêlée d'indignation lorsque ce dernier s'assit à sa table, en face de lui. Milton Brabeck et Chris Jones se glissèrent sur deux tabourets du bar. Malko se pencha à travers la table et dit à voix basse :

— Mr. Weiser, je suis un ami de Russian Louis Siegel. Je viens de sa part... Mon nom est Malko Linge.

L'avocat se détendit aussitôt.

— Glad to meet you, dit-il d'une voix chaleureuse. Que devient ce cher Louis ?

— Il est toujours à Maui, dit Malko. Il a encore un peu de travail là-bas.

En dépit de son sourire plein de chaleur, les yeux de Weiser étaient froids comme de la glace. Visiblement, il ne « situait » pas Malko, et cela l'inquiétait. Il appela le garçon et lui demanda ce qu'il voulait. Malko commanda un expresso.

— Je travaille depuis peu avec Mr. Siegel, dit-il. Je le représente en Europe maintenant.

— Ah parfait, fit Sydney Weiser, toujours souriant. Qui sont vos amis ?

Son regard désignait Chris et Milton.

— Ils voyagent avec moi, dit Malko sans se compromettre.

— Que puis-je faire pour vous ?

C'était là que tout se décidait. Malko ne broncha pas.

— Mr. Siegel m'a chargé d'un message pour vous, dit-il. Vous devez me remettre certains documents qu'il vous a confiés.

Les yeux de Sydney Weiser semblèrent se couvrir d'un voile, comme si on les avait vitrifiés. Ses doigts ridés jouaient avec un

morceau de sucre.

— Des documents... Quels documents ? demanda-t-il d'une voix parfaitement naturelle.

Malko eut un sourire de bon aloi.

— Je comprends votre réticence. Mr. Siegel m'a seulement demandé de vous emmener à votre bureau. Il va vous y téléphoner et vous donner lui-même ses instructions. C'est assez urgent.

Le soulagement de l'avocat fut visible. Son sourire réapparut.

— Dans ce cas, dit-il, allons-y. J'ai un meeting à la MGM tout à l'heure.

Sur un signe discret de l'avocat, un garçon surgit avec l'addition. Il signa, laissant un billet de dix dollars. Les quatre hommes se retrouvèrent dans Rodeo Drive. Chris et Milton étaient sortis les premiers et la Rolls blanche attendait dans le drive-way. Malko ouvrit la portière à Sydney Weiser qui prit place à l'avant.

— On m'a dit que vous aimez marcher, dit-il, mais pour une fois...

Ils descendirent Wilshire Boulevard en silence jusqu'au building hyper-moderne qui abritait les bureaux de l'avocat. Ce dernier ne manifesta quelque trouble qu'au moment où les gorilles entrèrent dans son bureau à la suite de Malko, s'installant sur un canapé. Malko referma la porte et demanda :

— Nous pouvons parler ici ?

— De quoi ? fit Weiser.

De l'autre côté de l'immense baie vitrée, on apercevait la silhouette anguleuse et vieillotte du Beverly Wilshire Hôtel. Un petit tableau d'Utrillo ornait le mur derrière le bureau.

— De ces documents, fit Malko. Vous les avez ici, n'est-ce pas ?

Sydney Weiser le toisa et s'assit derrière son bureau. Beaucoup plus froid. Il appuya sur un interphone et ordonna à une secrétaire invisible :

— Voulez-vous appeler Mr. Siegel à sa résidence de Maui ? dit-il. C'est urgent. Relevant la tête vers Malko, il dit : Je ne discute jamais des affaires d'un client sans son accord formel. Répétez-moi votre nom.

— Malko, Malko Linge.

L'avocat hocha la tête, notant sur un bloc.

— Vous parlez parfaitement anglais. Vous...

Le téléphone sonna. Le cœur de Malko battait à tout rompre. Jusque-là, la situation évoluait exactement comme il l'avait prévu. Il sentait la présence attentive des gorilles dans son dos. Il vit le bras de Sydney Weiser se tendre, saisir le combiné, entendit la voix de la secrétaire :

— Vous avez Mr. Siegel en ligne.

Au moment où Sydney Weiser portait l'écouteur à son oreille,

Malko allongea la main et posa les doigts sur le support du combiné, coupant la communication. Il y eut un « clic », suivi du « bip-bip-bip » de la ligne occupée. Sydney Weiser demeura dans la même position, les traits subitement tirés vers le bas, les yeux durs comme des agates.

— You, son of...

— Please, fit Malko d'une voix douce. Cela n'avancera à rien de nous injurier.

Il se leva, arracha d'un geste sec l'écouteur des doigts de Sydney Weiser et le posa sur le bureau, laissant l'appareil décroché.

La main de l'avocat se tendit aussitôt vers le téléphone, avec l'intention évidente de redemander la communication.

Chris Jones intervint avec une rapidité inattendue chez un homme de sa taille. Son bras tendu sembla voler dans l'espace, prolongé par l'énorme masse bleuâtre du « 357 » Magnum. L'extrémité du canon, munie d'un gros silencieux, s'enfonça dans le cou fripé de l'avocat en même temps que le pouce de Chris Jones relevait le chien avec un bruit sec.

La main de Sydney Weiser se reposa sur la table. Il parut un peu se tasser sur lui-même. Ses yeux louchaient pour voir le revolver, mais il ne bougea pas.

— Je vais raccrocher ce téléphone, expliqua calmement Malko. Quand votre secrétaire vous repassera la communication, vous direz à Louis Siegel que vous avez coupé accidentellement. Vous ne parlez pas de notre présence. Dites seulement que vous vouliez de ses nouvelles. Si vous prononcez un mot de travers, mon ami vous tire une balle dans la tête.

Il prit lui-même le récepteur, le remit sur ses crochets et brancha le haut-parleur. Sydney Weiser recula un peu dans son fauteuil, suivi par le Magnum. L'avocat avait eu une vie assez agitée pour mesurer le danger réel. Et pour savoir les dégâts qu'occasionnait dans un cerveau humain un projectile de « 357 » Magnum tiré à bout touchant...

— Qui êtes-vous ? demanda-t-il. Que voulez-vous ?

Malko n'eut pas le temps de répondre. Le téléphone sonna. Il y eut quelques fractions de seconde tendues. Le canon du Magnum s'enfonça un peu plus dans le cou fripé. Puis la voix de la secrétaire fit place à celle de Russian Louis Siegel :

— Syd ! What's going on ?(56)

— Rien, Louis, rien fit Sidney Weiser, soudain très volubile. On a été coupés. Foutue secrétaire. On trouve plus personne. Je voulais juste savoir si tu revenais sur la côte parce que je dois faire un saut à Montréal, pour une semaine. On pourra me joindre à l'Hôtel Méridien, c'est ce qu'il y a de mieux là-bas maintenant. En plein centre. Confortable. Une boîte avec des artistes locaux. C'est très français.

— Je ne viens pas tout de suite, fit la voix de Russian Louis Siegel.

— O.K., répondit Sydney Weiser. J'ai une autre ligne qui sonne. Je peux te rappeler ce soir, qu'on bavarde... On sera plus tranquilles.

Petit silence, puis la voix du gangster à quatre mille kilomètres :

— O.K., Syd, cela me fera plaisir. Tout va bien ici. Take care.

Il avait raccroché. Sydney Weiser en fit autant et ses yeux bleus se posèrent sur Malko, sans expression.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je vais vous faire une offre intéressante, annonça Malko. Je vous donne un million de dollars que j'ai ici avec moi contre les documents confiés par Louis Siegel qui se trouvent derrière cet Utrillo.

Heureusement que le FBI avait un dossier complet sur l'avocat.

Sydney secoua la tête doucement.

— You are crazy !

Malko se pencha au-dessus du bureau.

— Monsieur Weiser, dit-il. Vous vous souvenez de Jimmy Hoffa ? Un jour, il a disparu, et personne n'en a jamais plus entendu parler. C'était un de vos clients, non ? Si vous refusez de collaborer, il va vous arriver la même chose. Vous sortirez avec nous de ce bureau et on ne vous reverra plus. L'autre solution me paraît plus... agréable.

Milton Brabeck s'approcha du bureau, y posa l'attaché-case et l'ouvrit. Les liasses attachées par des bagues de plastique luisaient au soleil. Sydney Weiser dissimula mal son intérêt.

— Look, si Louis...

— Louis Siegel est fini, trancha Malko sèchement. C'est comme s'il était déjà mort. Vous n'entendrez plus jamais parler de lui... Vous n'avez rien à craindre. De toute façon, vous n'avez pas le choix...

Sydney Weiser poussa une sorte de soupir étouffé. Regardant le silencieux vissé au bout du Magnum. On pouvait l'abattre et sortir tranquillement du bureau... Ses yeux bleus glissèrent vers le million de dollars.

— Que voulez-vous faire de ces documents ?

— Ce n'est pas votre problème, fit Malko. Le mieux que vous avez à faire est d'oublier notre visite.

— Et Russian Louis ?

— Je vous ai dit qu'il ne vous ennuiera plus. Jamais.

Le silence retomba dans le bureau. Sydney Weiser réfléchissait, les yeux baissés. Il avait pâli. Des gouttes de sueur apparurent sur son front. Malko sentit qu'il fallait porter l'estocade finale.

— Mister Weiser, dit-il, vous êtes responsable de beaucoup de morts. À mes yeux, votre vie ne vaut pas très cher. Il faut que vous le sachiez.

Chris Jones renchérit :

— Vous êtes une belle ordure. Vingt-six de vos clients ont été se baigner avec des chaussures en ciment. C'est stupide, non ? Et ce

pauvre Jimmy Hoffa qu'on a découpé à la scie mécanique avant de le baigner dans l'acide...

Le sang se retira brusquement du visage de l'avocat. Ça, c'était un détail que personne ne connaissait. Enfin, presque personne...

Il secoua la tête.

— O.K., fit-il d'une voix basse, j'accepte.

Il se leva, fit le tour de son bureau, alla au mur, écarta le tableau. La porte d'un petit coffre apparut. Milton Brabeck, appuyé contre un classeur, regardait. Le cliquetis du mécanisme d'ouverture sembla d'une lenteur exaspérante. Enfin, Weiser tira le panneau, découvrant une cavité sombre. Il plongea la main à l'intérieur, se retourna vers Malko, retirant sa main du coffre.

Il n'avait pas de documents, mais un gros automatique noir braqué sur Malko.

— Mother(57), fit-il, les traits déformés par la fureur et la peur.

* *

*

Malko vit le regard vide et bleu de l'avocat, le canon noir et rond braqué sur lui. Il y eut un « plouf » sourd derrière lui, et Sydney Weiser fit un saut en arrière, comme frappé par un poing invisible.

Son bras resta à l'horizontale, une fraction de seconde. Malko pouvait voir les muscles de son poignet se tendre et devinait son cerveau cherchant à donner l'ordre à son doigt d'appuyer sur la détente de l'automatique. Puis Milton Brabeck frappa le poignet de Weiser. Son arme tomba sur l'épaisse moquette, et l'avocat se laissa glisser le long du bureau. Le trou qu'il avait juste entre les deux yeux commençait à suinter d'une mousse sanglante. Ses yeux divergeaient légèrement et il ne devait pas rester grand-chose de son cervelet. Sa nuque n'était plus qu'une bouillie sanglante.

— Les papiers, vite, dit Malko.

La détonation, étouffée, n'avait pratiquement pas fait de bruit. Mais le cadavre de Weiser semblait maintenant bien encombrant. Malko se rua vers le coffre et y plongea la main. Il tomba d'abord sur des liasses de billets. Une fortune. Puis des papiers. Il prit toute la pile, la posa sur le bureau et l'examina rapidement. Tout au-dessous, il trouva une enveloppe fermée marron. Il y avait deux mots écrits au crayon : Louis Siegel.

Malko fit sauter la fermeture et en sortit une liasse de photocopies. D'un coup d'œil, il vérifia qu'il s'agissait bien des documents de la CIA. Weiser n'était pas mort pour rien. Il n'y avait plus qu'à souhaiter que ce soit le seul exemplaire des documents volés... Chris Jones commençait à être nerveux.

— Filons, dit-il, si la secrétaire entre, on va avoir toute la flicaille sur le dos en moins de deux.

Malko referma le coffre, ouvrit la porte et inspecta le couloir. Personne, à part la secrétaire-standardiste installée dans l'entrée, occupée à téléphoner. Au passage, il lui adressa un gracieux sourire, et elle le lui rendit. Ils se retrouvèrent sur le palier. Malko appuya sur le bouton de l'ascenseur. Ils émergèrent au soleil, dans Wilshire Boulevard. Le temps de couper la circulation et ils prirent la direction de Century City. Au moment où ils arrivaient à la hauteur de Little Santa Monica, ils entendirent la sirène d'une voiture de police. Chris Jones secoua la tête.

— J'ai pas l'impression que les flics vont trouver grand-chose...

* *

*

Malko regarda la caméra de télévision braquée sur lui et annonça son nom. Aussitôt la porte s'ouvrit et il pénétra dans le sas blindé, suivi des deux gorilles. Dès que la porte extérieure fut refermée, l'intérieure s'ouvrit avec un claquement sec, les laissant pénétrer dans le hall desservant les bureaux. La troisième porte à droite s'ouvrit à son tour. Sur une antichambre. Ils y entrèrent. Nouveau claquement. Cette fois, c'était le mur qui semblait s'écarter. Enfin sur une personne humaine : David Wise, patron du « directorate » des opérations, vêtu d'un costume gris et d'une chemise rose, une ride verticale lui barrant le front.

— Alors ?

Sans un mot, Malko lui tendit l'enveloppe. L'homme de la CIA l'ouvrit et en sortit les documents. Il les parcourut dans un silence de mort. Au fur et à mesure qu'il lisait, ses traits semblaient se défaire. Il leva les yeux sur Malko.

— Ce sont les seuls ?

— Je pense. Ils se trouvaient dans le coffre de Sydney Weiser.

— Et lui ?

— Il y a eu quelques dégâts physiques.

— Comment ?

Malko le lui expliqua. David Wise écoutait, les yeux baissés. Indifférent en apparence. Lorsque Malko se tut, il demanda d'une voix égale :

— Il n'y a rien qui puisse vous relier à la « Company » ?

— Pas que je sache, dit Malko. Même si notre conversation a été enregistrée à notre insu dans le bureau – ce qui est possible – les enquêteurs penseront plutôt à une guerre entre différentes sections du Crime Organisé. Le fait que Weiser ait été abattu les renforcera dans

cette conviction.

— Il reste la Rolls... Mais on va s'en occuper, dit David Wise. Elle a été louée au nom d'un mort. Impossible de remonter jusqu'à nous.

David Wise se tourna vers Chris Jones.

— Monsieur Jones. Votre arme, s'il vous plaît.

Chris Jones sortit de son holster le « 357 » Magnum qui avait servi à tuer et le posa sur le bureau. David Wise le prit et l'examina quelques secondes avant de le jeter dans un tiroir. Lorsqu'il releva la tête, ses yeux souriaient pour la première fois.

— Cette arme finira à Langley, dans notre musée, dit-il. C'est un peu imprudent, mais j'y tiens. Bravo !

Sa voix vibrait d'émotion. Il alla à un bar, en sortit une bouteille de Moët et Chandon millésimé qu'il déboucha. Le bouchon sauta à peu près avec le même bruit que la balle qui avait tué l'avocat de la Maffia. Le patron du « directorate » des opérations remplit trois verres et en tendit un à Malko.

— Splendid job ! dit-il. Félicitations. Dommage que je ne puisse vous remercier officiellement.

Malko pensa aux cinquante-deux étoiles qui ornaient un des murs du hall de Langley. Les agents morts en service commandé. Même les médailles présidentielles étaient remises en secret et ne pouvaient être portées. La CIA était le pays du mystère.

Il revoyait Weiser s'effondrer sous l'impact. Cesser de vivre soudainement. Il avait beau avoir été mêlé à la violence depuis longtemps, c'était toujours un choc. Il se sentait épuisé, liquéfié. David Wise prit un gros briquet de table, l'alluma et le plaça sous le coin des documents. Une flamme claire jaillit. David Wise les tint aussi longtemps que possible, puis les lâcha sur la table où ils achevèrent de se consumer. L'Américain chercha le regard de Malko.

— Il reste Louis Siegel.

— Je compte bien m'en occuper, dit Malko.

Secrètement, il avait espéré pouvoir passer la main. Mais son vis-à-vis l'observait avec acuité. Il comprit qu'il ne pourrait pas se défilier. La partie était trop importante.

— Quand le Glomar Explorer va-t-il repartir ? demanda-t-il.

— Je vais donner des ordres pour rappeler les permissionnaires, dit David Wise. C'est une question de quarante-huit heures au plus. Mais, il y a une condition sine qua non...

— Je sais, dit Malko. Demain, j'ai rendez-vous avec Mandy Brown chez son coiffeur. Quand voulez-vous que je reparte pour Maui ?

David Wise demeura quelques secondes silencieux.

— Le plus vite possible. Vous avez un plan ?

— Oui, dit Malko. Mais j'aurai besoin d'aide extérieure.

— Tout ce que vous voudrez, fit l'Américain. Partez dès que vous

pourrez. Le jet est à votre disposition. À vrai dire, je préfère que vous ne traîniez pas longtemps ici. On est toujours à la merci d'une coïncidence.

— Très bien, dit Malko. Je reprendrai l'avion ce soir.

CHAPITRE XIX

Russian Louis Siegel raccrocha son téléphone si violemment qu'il rebondit et tomba par terre. La rage l'étouffait. Il se rua à travers la pièce, renversant un fauteuil et déboucha sur la véranda. Mandy Brown était allongée sur une chaise longue, les yeux dissimulés derrière ses lunettes noires avec le cœur en diamant, uniquement vêtue d'un slip fuchsia.

Siegel s'immobilisa en face d'elle.

— Ils ont flingué Syd, dit-il d'une voix blanche.

Mandy leva la tête, bénissant ses lunettes noires.

— My God ! Mais qui...

— Il n'y avait que toi au courant, pour les papiers, fit Russian Louis d'un ton lourd de sous-entendus.

Mandy se dressa :

— Louis, tu ne veux pas dire que...

Il l'arracha de son siège si brutalement que les lunettes tombèrent.

Mandy hurla.

— Louis ! Tu es fou !

— Salope !

De toutes ses forces, il la gifla. Sa tête pivota d'un quart de tour, ses yeux s'emplirent de larmes instantanément. Elle s'accrocha à la balustrade de bois avec un cri aigu.

— Louis, arrête !

Les mâchoires serrées, Russian Louis noua sa main droite autour de la gorge de Mandy.

— C'est toi qui les as envoyés là-bas, dis-le que c'est toi. Le type blond qui te plaît tellement...

Mandy essaya de parler, terrorisée.

— Arrête, Louis, tu as des yeux de fou. Qu'est-ce que...

— Syd a été descendu par trois types. Dans son bureau. Ils sont venus le chercher au Bistrot.

Mandy essayait de ne pas s'effondrer. Dans l'état où il se trouvait, Russian Louis était capable de la tuer. Elle réunit toute la sincérité dont elle disposait pour dire :

— Mais, sweetheart, qu'est-ce que tu veux dire ?

Russian Louis serra un peu plus la gorge.

— Que tu as dit au type blond que Syd avait ces documents... Pour qu'ils les récupèrent et me liquident... Que tu sois débarrassée de moi.

Abasourdi par la lucidité de son amant, Mandy gémit d'une voix étranglée :

— Mais, Louis, tu es fou de penser des choses pareilles ! Je n'ai

jamais rien fait avec ce type, tu peux lui demander...

— Connasse, fit Russian Louis. Tu dirais n'importe quoi.

Il lui lâcha le cou parce qu'il commençait à avoir une crampe. Sa rage aveugle tombait, faisant place à une colère froide. Il était presque sûr que Mandy était dans le coup. Ç'aurait été n'importe quelle autre femelle, il l'aurait tuée sur place. Mais l'idée de s'en passer lui nouait le ventre. Il restait là, sans savoir que faire. Se haïssant.

Mandy Brown sentit qu'elle avait une chance. Elle noua ses bras autour du cou de son amant, se frottant éhontément contre lui.

— Je t'aime, murmura-t-elle à son oreille. Tu sais bien que je ne peux pas me passer de toi.

C'étaient des mots qu'il aimait entendre. Sa rage tomba d'un coup. Mandy le réalisa à la crispation moindre de ses épaules. Sa langue aiguë se faufila dans son oreille, l'agaçant et lui arrachant un frémissement. Il eut un mouvement de recul.

— Arrête, salope !

Au lieu de s'écarter, elle glissa une main dans la ceinture de son pantalon. Elle pouvait voir les deux tueurs en contrebas de la maison, surveillant la route. Il fallait calmer Russian Louis. Lui faire oublier ses soupçons. Il commençait à prendre une certaine consistance entre ses doigts. Elle se laissa tomber à genoux devant lui, le repoussant contre la balustrade. Russian Louis grogna, tenta mollement de la repousser, puis céda.

Mandy y mettait toute sa technique. À coups de langue, de griffes, jouant de ses doigts experts, elle le poussait irrésistiblement au plaisir, ne s'interrompant que pour susurrer des obscénités. Russian Louis finit par être secoué d'une onde brutale de plaisir, poussa un grognement rauque qui fit lever la tête des gorilles. Il dut se mordre le poignet pour ne pas hurler.

Mandy demeura à genoux, esclave soumise et docile, puis se releva doucement, glissa le long de son corps et l'embrassa.

— J'aime ton goût, murmura-t-elle. I love your prick(58), dans ma bouche. Je t'aime. Tu ne me quitteras jamais, dis ?

Russian Louis Siegel, le cerveau vidé par le plaisir, ne savait plus où il en était. Machinalement, il caressa les cheveux de Mandy. Cette salope savait vraiment bien le prendre. De nouveau, le soupçon l'effleura, mais la sensation du corps souple contre le sien l'empêchait de penser. Mandy leva sur lui un regard anxieux.

— Ils ont pris les papiers ? Ceux qui...

De mauvaise grâce, Russian Louis la rassura.

— On dirait que non. Le coffre n'était pas ouvert. Personne n'a la combinaison. Il faut que la compagnie l'ouvre demain. Syd était un type O.K. Il a préféré se faire flinguer...

— Faut lui envoyer une chouette couronne, conseilla Mandy,

toujours pratique. Si tu veux, je peux m'en occuper... en allant chez le coiffeur.

— Ouais, fit Russian Louis.

Même si Mandy était une salope, il pouvait en profiter encore et la jeter ensuite aux requins lorsqu'il en aurait marre. Mais il devait vérifier quelque chose.

— Va me chercher les jumelles, dit-il.

Elle courut à l'intérieur. Il les lui arracha des mains, les braqua sur la mer. Il lui fallut plusieurs minutes pour trouver la silhouette du Glomar Explorer, perdue dans la brume. Il rabaissa les jumelles, un peu rassuré. La CIA n'avait pas vraiment marqué de points. Tant que le navire était là, il était tranquille. Il fallait coûte que coûte récupérer les documents pour garder l'avantage. Et surveiller Mandy d'encore plus près.

* *

*

Malgré la climatisation à fond, Malko étouffait dans la voiture garée au soleil. Mandy aurait dû être là depuis une demi-heure. Il avait déjà appelé une fois chez le coiffeur et n'osait pas recommencer. Que se passait-il ? S'il n'avait pas de contact, tout son plan était bouleversé.

Il vit à peine la longue silhouette noire de la limousine de Louis Siegel passer à côté de lui. À cause des glaces teintées, il ne pouvait voir qui se trouvait à l'intérieur. Le véhicule s'arrêta devant le salon de coiffure et Mandy s'y engouffra, accompagnée de Jim, un des quatre tueurs.

Malko avait plongé derrière son volant. Il ouvrit la portière et fila vers la cabine. Cette fois, on lui passa aussitôt Mandy.

— Il se doute de quelque chose !..., fit-elle d'une voix hystérique.

— De quoi ? fit Malko, glacé.

— D'avoir dit pour Syd..., répliqua la jeune femme. Il a failli me tuer aujourd'hui. Vous n'avez pas eu les documents, il paraît.

Malko la sentit complètement découragée. Il lui fallait abattre sa dernière carte.

— Si, dit-il. Tout se passe comme prévu.

Il y eut un long silence au bout du fil. Il pouvait entendre les conversations chez le coiffeur. Puis Mandy demanda d'une voix imperceptible :

— Qu'est-ce que vous allez faire ?

— Quand doit-il voir ses acheteurs ?

— Ce soir, fit Mandy. Ils viennent à la maison. C'est pour cela que je suis chez le coiffeur.

— Quand prennent-ils livraison ?

— Demain. Louis m’a prévenue que nous irions au golf. Il ne veut pas se trouver là, au cas où il y aurait un pépin.

— Et ensuite ?

— Je ne sais pas... Nous devons partir, je pense, mais avec l’histoire de Syd...

Tout à coup, son débit s’accéléra.

— Attention, souffla-t-elle, je crois qu’il écoute, je raccroche.

Malko n’eut pas le temps de répondre. Il sortit de la cabine, ruisselant de sueur. Pas la moindre fausse manœuvre à se permettre. Il rejoignit Chris et Milton dans la voiture.

— Il faut convoquer le patron de la Drug Enforcement Agency, dit-il, avec le chef de station d’Oahu, pour ce soir. Et j’ai besoin du « Nasty »⁽⁵⁹⁾ département...

Succinctement, il expliqua à Chris Jones son idée. Le gorille était plié en deux de rire. Il consulta sa montre.

— Si je téléphone au TD⁽⁶⁰⁾ maintenant, dit-il, vous pouvez avoir cela demain matin. Ça ira ?

— Ça ira, dit Malko.

* *

*

Le responsable de la Drug Enforcement Agency était un homme aux cheveux gris, de petite taille, avec un costume à carreaux et des bottillons. Il avait écouté les explications de Malko, impassible.

— Pourquoi voulez-vous agir seulement demain ? demanda-t-il. Si nous y allons ce soir, on les pique tous.

— Je m’y oppose, dit Malko. On vous amène sur un plateau d’argent plusieurs tonnes de marijuana. Contentez-vous de ça.

Le chef de station lâcha d’une voix prudente :

— Mr. Linge a l’accord des plus hautes autorités de la « Company. » Il s’agit d’une question de défense nationale.

L’homme de la DEA haussa les épaules, résigné.

— O.K., O.K.

Malko eut un sourire froid.

— Je ne veux pas d’excès de zèle, dit-il. Retrouvez-moi demain matin à neuf heures à mon hôtel.

L’autre se leva.

— O.K., fit-il. Demain à neuf heures.

Il sortit en claquant la porte. Malko se tourna vers le chef de station :

— Vous êtes certain qu’il ne va pas faire de conneries ?

— Sûr, dit l’autre.

— Vous avez la ligne de Siegel sur écoute ?
— Oui.
— Quelque chose d'intéressant ?
— Il a appelé Braniff. A fait des réservations pour Los Angeles. Deux, à son nom. Avec un vol six heures plus tard sur Miami. De là, il reprend un troisième vol pour Fort de France, aux Antilles Françaises.
— C'est tout ?
— Non, il y a eu un coup de fil avec le Kahala Hilton. Il a invité à dîner trois types. Des gens du Syndicat, notoirement connus comme trafiquants de drogue. Tous viennent de Californie.
Malko se sentit réconforté. Mandy jouait le jeu.
— Très bien, dit-il, nous n'avons rien à faire jusqu'à demain matin.
Chris Jones se leva, tout guilleret.
— Je vais aller me balader à Lahaina. J'ai vu une boutique dans Front Street où ils vendent des diamants à soixante dollars le carat. Il paraît que c'est comme des vrais... Comme c'est l'anniversaire de ma bonne femme...
Malko sourit.
— Pour soixante dollars, ils doivent pas être très vrais...
— Possible, fit Chris, mais le gouvernement ne me paie pas assez. Faudra qu'elle se contente de ça.

* *

*

Les trois hommes debout sur la terrasse où était dressé le buffet, face à la mer, tournèrent la tête avec un ensemble touchant. Mandy avait soigné sa tenue. Juchée sur des mules de vison blanc, elle portait un maillot une pièce blanc presque transparent sous une tunique fendue de chaque côté jusqu'en haut des cuisses, qui s'ouvrait à chaque pas. De quoi donner un infarctus à un aveugle. Russian Louis en avait les yeux hors de la tête.

Russian Louis Siegel s'avança vers ses hôtes, leur serra la main, puis fit les présentations.

— Mandy, voici Jack Dragna, Bugsy Mose, Chuck Barr.

À eux trois, ils devaient totaliser deux siècles d'interdiction de séjour... Ils serrèrent la main de Mandy, lorgnant sur ses cuisses. La jeune femme pivota et commença à servir à boire. Elle ignorait ce que Malko préparait et cela l'inquiétait. Un des trois arrivants avait posé par terre un gros attaché-case noir et ne le quittait pas des yeux. Elle savait que Jack Dragna était le responsable du Syndicat pour toute la côte Ouest.

Le dîner se passa tranquillement. Très vite, Mandy s'ennuya à mourir. Elle était trop anxieuse pour faire des efforts de séduction.

À peine le café avalé, Russian Louis la prit par la taille et la poussa gentiment hors de la pièce.

— On a à causer, dit-il. Attends-moi sur la terrasse.

L'absence de Russian Louis Siegel dura vingt minutes. Lorsqu'il réapparut, il tenait l'attaché-case noir à la main et souriait avec béatitude.

— Viens te coucher, dit-il.

Elle obéit. À peine dans leur chambre, il jeta l'attaché-case sur le lit et l'ouvrit. Mandy sentit ses yeux la piquer d'émotion en voyant les liasses de billets épaisses de cinq centimètres. Russian Louis l'observait du coin de l'œil.

— Pas mal, hein...

— C'est à toi, tout ça ?

Il se rengorgea.

— Il y en a plus ailleurs. La vie dure est finie pour moi. Nous partons demain.

Mandy sentit son cœur se serrer.

— Où, chéri ? roucoula-t-elle.

— L.A.(61) d'abord. Le temps de récupérer les papiers chez Syd. Ensuite, on va dans un endroit divin ; l'Hôtel Méridien à St. François dans l'île de la Guadeloupe. Construit juste sur la plage. Et la bouffe française.

— C'est fantastique, fit faiblement Mandy. Mais y a pas eu de cyclones là-bas ?

— Il est passé à côté, fit Russian Louis. J'ai téléphoné à l'hôtel. Tout est O.K. Y a même un golf superbe pour moi juste derrière. Et pour toi, qu'aimes pas la mer, y a une piscine. Avec des cocotiers tout autour.

Russian Louis serra comme en jouant sa grande main autour du cou de sa maîtresse.

— D'ici notre départ, mon pigeon, tu ne sors pas d'ici... Joe et Jim veilleront sur toi et le pognon. Pendant que je ferai mes dix-huit trous demain matin. Les autres viendront vers onze heures. Tu restes dans ta chambre. L'avion est à trois heures.

Mandy souriait mécaniquement. Se disant que c'était foutu. Après le Méridien à St François, la vie reprendrait. Elle n'échapperait à Russian Louis que morte.

* *

*

Malko suivit avec ses jumelles la Range-Rover qui venait de sortir du garage. L'hélicoptère des Coast Guard l'avait déposé sur le piton rocheux à cinq cents mètres au nord de la maison de Russian Louis

Siegel, deux heures plus tôt, en compagnie de deux agents de la Drug Enforcement Agency armés de M. 16. Trois hélicoptères tournaient en rond au-dessus du Pacifique, à portée de radio. Des camions se tenaient prêts, dissimulés dans les plantations de canne à sucre, avec plusieurs dizaines d'hommes. La silhouette blanche de Russian Louis Siegel apparut, sortant de la maison. Il monta dans la Range-Rover qui démarra aussitôt, conduite par un des quatre tueurs. Aucun autre signe de vie dans la maison. Les jumelles suivirent la voiture qui prit la route 34 en direction de Kapalua.

Malko attendit qu'elle soit hors de vue pour baisser ses jumelles. Puis il prit son talkie-walkie.

— On peut y aller, annonça-t-il.

Lui-même courut vers la voiture à longue antenne qui stationnait un peu plus loin. Elle démarra dans un nuage de poussière. Lorsqu'il stoppa cinq minutes plus tard devant la grange attenante à la maison de Siegel, un hélicoptère des Coast Guard était déjà là, son rotor soulevant un nuage de poussière. Un des tueurs jaillit du hangar, un fusil à canon scié à la main, mais s'arrêta net devant les M. 16 braqués sur lui.

Des policiers surgissaient de partout. Un des hélicoptères s'était posé dans la montagne, derrière la maison. Des camions débouchèrent à leur tour.

Le second tueur essaya de sortir du hangar et de s'enfuir par la montagne. Un sergent des Coast Guard le poursuivit, tirant une rafale de M. 16 au-dessus de sa tête. Aussitôt, le tueur se coucha sur le sol, sans demander son reste. L'endroit était tellement désert qu'on aurait pu tirer au canon sans éveiller l'attention. Malko vit surgir de la maison la haute silhouette de Chris Jones.

— Les téléphones sont neutralisés, annonça le gorille. Qu'est-ce qu'on fait ?

— Vous venez avec moi, dit Malko.

Le patron de la DEA s'avança vers Malko. La sueur tachait sa chemise kaki mais il exultait.

— Fabuleux ! fit-il. La plus belle prise qu'on ait jamais faite. Il y en a au moins dix tonne !

Malko consulta sa montre.

— Tout doit être chargé dans une heure. Surtout, silence radio total, pas un mot à qui que ce soit. Que vos camions fassent le tour de l'île, ne passent pas par Lahaina.

— Quand pourrons-nous parler à la presse ?

— Quand je vous le dirai, dit Malko.

L'autre s'éloigna sans insister. Ses hommes étaient déjà en train de coltiner les énormes ballots de marijuana. Malko s'éloigna vers la maison, escorté de Chris et de Milton. Mandy l'attendait dans le hall.

Elle avait réuni ses longs cheveux noirs en une seule grosse natte et paraissait seize ans. Pour une fois, elle portait une tenue modeste, une robe blanche presque virginale.

— Il est parti il y a vingt minutes, dit-elle. Les autres doivent venir à onze heures. Que se passe-t-il ! J'ai entendu des coups de feu...

En dépit de son apparence, elle était terrorisée. Malko la rassura d'un sourire.

— Tout va bien.

— Où sont Jim et...

— En sûreté, dit Malko. À mon avis, ils seront hors de la circulation pour une dizaine d'années. Même avec de bons avocats.

Chris Jones s'était éloigné sur le perron ostensiblement. Malko regarda l'attaché-case posé à côté de Mandy.

— Vous êtes prête ?

— Oui, mais...

— Milton va vous accompagner en avion à Honolulu et ensuite vous installera au Kahala Hilton et ne vous quittera pas d'une semelle, dit-il. Vous ne risquez rien, si vous n'en bougez pas...

— Je ferai ce que vous me dites.

Il la guida vers la Ford noire conduite par Milton. Le fracas des hélicoptères était assourdissant. Mandy esquissa un petit sourire.

— Ne me laissez pas tomber...

Il savait à quoi elle pensait. Il claqua la portière, et la voiture démarra aussitôt. Malko la regarda tourner vers le sud et revint surveiller les opérations. Un à un, les camions s'éloignaient. Malko visita rapidement la maison sans rien trouver d'intéressant, puis attendit, installé dans un rocking-chair, la fin du chargement. Le premier hélicoptère décolla dans un grondement soyeux, suivi des deux autres. Les hommes en kaki rentraient dans leurs camions, le calme revenait. À part le hangar vide, il ne restait aucune trace de l'opération.

Le chef de la DEA vint vers Malko, la chemise collée au torse par la sueur.

— Voilà, annonça-t-il, on a juste laissé quelques ballots devant la porte, comme vous l'aviez demandé.

— Filez, dit Malko, par le nord. Je vous contacterai dans l'après-midi. Jusque-là, vous consignez vos hommes. S'il y a la moindre fuite, vous êtes responsable et vous savez ce que cela signifie...

Ils échangèrent une longue poignée de main. Dès qu'il eut disparu, Chris Jones s'approcha, une petite valise à la main.

— Je suis prêt, dit-il.

— Allez-y, dit Malko.

Le gorille s'éloigna vers le hangar qui avait contenu la Green Harvest et y disparut. Il revint vingt minutes plus tard, en sueur, les

mains sales, mais visiblement ravi.

— Ça y est, dit-il. Le premier qui entre dans ce hangar sera transformé en chaleur et en lumière...

— J'espère que vous avez eu la main légère, dit Malko. Que l'île ne sautera pas avec...

— Ne soyez pas inquiet, fit le gorille. On pourra même compter les plus gros morceaux...

— Bon, dit Malko, vous avez mon sac de golf ?

— Oui, fit le gorille en pouffant.

— Alors, en avant ! Il est temps de filer.

Ils prirent la dernière voiture. Malko se retourna. Tout était calme, personne ne pouvait se douter de rien. Au sommet de la côte où il avait failli se faire tuer, Malko demanda à Chris de s'arrêter. Il prit les jumelles et inspecta la mer. Son cœur se mit à battre plus rapidement. Une grosse vedette s'approchait de la côte, se dirigeant vers une crique un peu au nord, en bordure de la route. Mandy avait dit vrai.

Ils repartirent. Trois miles plus loin, ils durent se ranger pour éviter un petit convoi. Une limousine noire suivie de deux gros camions bâchés, se dirigeant vers le nord. Malko se tourna vers Chris.

— Dépêchons-nous, sinon je n'aurai pas le temps de faire mes dix-huit trous.

* *

*

Russian Louis Siegel se trouvait près du trou numéro un, en bordure du terrain et à proximité du « Proshop » où on vendait du matériel de golf. Chris gara la voiture le long du mur et stoppa le moteur.

— Qu'est-ce que je fais ?

— Vous veillez sur moi, dit Malko.

Le gorille sortit de son étui une carabine M1 avec un viseur télescopique et la mit sur ses genoux. À côté de Russian Louis, se trouvait le dernier des quatre tueurs, des jumelles autour du cou. Malko sortit son sac de golf de l'arrière de la voiture, le prit en bandoulière et se dirigea tranquillement vers Russian Louis.

Ce dernier l'aperçut alors qu'il se trouvait encore à une vingtaine de mètres. Il venait de frapper une balle et suivait sa trajectoire. Il faillit en lâcher son club. Malko l'entendit jurer malgré la distance...

— Motherfucker !

Malko agita joyeusement la main.

— Comment ça va ?

Russian Louis Siegel le regardait venir avec un mélange de fureur et de stupéfaction. Le gorille avait ouvert son blouson sur la crosse

d'un énorme pistolet glissé dans sa ceinture.

— Ou'est-ce que vous venez foutre ici ! cria Russian Louis. Vous êtes vraiment fatigué de vivre ?

— Je viens taper quelques balles avec vous, si vous le permettez, annonça suavement Malko. Moi aussi, je suis golfeur. C'est une grande fraternité, n'est-ce pas ?

— Fraternité, mon cul, hurla Russian Louis. Je vais vous flinguer comme vous avez flingué ce pauvre Syd.

Comme s'il n'entendait pas, Malko avait sorti une balle de golf de son sac et la disposait avec soin, prêt à frapper. Il sortit un club numéro 6 de son sac et le prit en main. Russian Louis s'approcha de lui, menaçant.

— Vous avez entendu ?

— Une minute, fit Malko. Prenez vos jumelles et regardez la mer, du côté de la pointe de Molokai.

Russian Louis arracha les jumelles du cou de son garde du corps, l'estomac noué, et les braqua sur la mer, là où se trouvait, depuis des semaines, le Glomar Explorer. Il resta plus d'une minute transformé en statue, explorant la mer vide.

— Il est parti ce matin, dit Malko.

Russian Louis Siegel grommela quelque chose d'incompréhensible. Malko en profita pour glisser gentiment :

— Nous avons bien ouvert le coffre, dit-il. Vous ne possédez plus les documents.

Tout en parlant, il s'était éloigné du gangster et balançait son club de golf. Brusquement, Russian Louis jeta violemment les jumelles à terre.

— Motherfucker, gronda-t-il, je vais vous faire sauter la gueule, même si c'est la dernière chose que je fais au monde.

Il se tourna vers le gorille.

— Hana, donne-le-moi...

Le gorille avait déjà plongé la main dans sa ceinture. Juste au moment où Malko frappait sa balle. Celle-ci fila à l'horizontale et atteignit le gorille en pleine poitrine. Il y eut une explosion assourdissante et le tueur sembla se volatiliser dans un nuage orange agrémenté de lambeaux de chemise hawaïenne. Ce qu'il en restait retomba sur la pelouse dans une mare de sang. Le revolver avait disparu dans l'explosion... Russian Louis regardait son homme de main agonisant, stupéfait. Le silence était retombé.

— Comme vous avez pu le voir, fit suavement Malko, il ne s'agissait pas d'une véritable balle de golf, mais d'un projectile de M. 79 artistement décoré par nos services spécialisés...

Le gangster était trop abasourdi pour répliquer. Malko se retourna en entendant un bruit de moteur. La longue limousine noire qui les

avait croisés sur la route de la montagne fonçait à travers le terrain de golf, à tombeau ouvert... Droit vers eux.

Malko sourit à Russian Louis.

— J'ai oublié de vous dire que vos acheteurs ont eu une mauvaise surprise, fit-il. Ils n'ont pas trouvé leur Green Harvest, mais un piège qui a dû les secouer pas mal. Je crois qu'ils viennent vous demander des explications...

Russian Louis poussa un cri étranglé et se mit à courir au moment où la limousine noire arrivait à leur hauteur. Le temps qu'elle fasse demi-tour, il avait pris trente mètres d'avance. Malko aperçut au passage les visages fermés de trois hommes. Il prit son sac de golf et se mit en marche vers le « Pro-shop ». La limousine mit moins d'une minute pour rattraper Russian Louis. Deux hommes en jaillirent.

CHAPITRE XX

Il y eut une très courte discussion entre les deux hommes sortis de la voiture et Russian Louis Siegel. Malgré la distance, Malko pouvait voir les dénégations véhémentes du gangster. Pas étonnant que ses acheteurs le soupçonnent. Ce n'était pas dans les habitudes de la DEA de piéger les entrepôts...

Un des hommes sortit une arme et la braqua sur Siegel. Ce dernier se détourna brusquement et commença à courir, poursuivi par les projectiles. Les deux hommes vidèrent tranquillement leurs chargeurs. Russian Louis Siegel tituba et tomba dans l'herbe grasse. Un des deux assassins s'approcha et, froidement, lui tira une balle dans la nuque. La voiture avançait jusqu'au cadavre, et les deux hommes remontèrent dedans.

Le moteur de la limousine s'emballa, et les deux roues gauches écrasèrent au passage ce qui restait de Russian Louis Siegel. Puis la voiture, cahotant sur le green, fit demi-tour, regagna la route et disparut vers Lahaïna.

Lorsque Malko rejoignit son propre véhicule, la limousine avait disparu depuis longtemps. Chris Jones eut un sourire sinistre.

— C'est pas bien de salir un beau golf comme ça, fit-il.

— C'est la fin d'un beau rêve, répondit Malko. Je crois que les acheteurs de Russian Louis n'ont pas beaucoup apprécié votre petit piège.

— C'était pourtant du beau travail, fit fièrement Chris Jones. Comme votre balle de golf... Armement par la percussion du club. Et ensuite ça explose au premier choc.

* *

*

Le Glomar Explorer fonçait droit vers le nord-est à trente-quatre nœuds. Invisible, une escadrille de Phantoms veillait sur lui. Dans quatre heures, il atteindrait les lieux où se trouvait le sous-marin soviétique. Si tout se passait bien, quatre jours plus tard, le Golf II reposerait dans la « moonpool ».

* *

*

Une brise fraîche balayait le balcon en avancée de la suite,

dominant le bassin aux dauphins du Kahala Hilton. Mandy Brown, penchée sur la balustrade, battit des mains comme une petite fille.

— Oh, regardez ! dit-elle, ils les nourrissent.

Un employé de l'hôtel jetait des poissons aux dauphins. Attraction numéro un du Kahala Hilton. La pleine lune faisait scintiller l'écume se butant sur les récifs un peu plus loin, renforcée par un projecteur. Dans une des chambres de la suite, Chris Jones et Milton Brabeck veillaient sur Malko en mangeant des sandwiches. Lui venait de sortir de la salle de bains après s'être arrosé de Jacques Bogart, son eau de toilette préférée. Une heure plus tôt, il y avait eu un appel de Washington. Le directeur de la CIA en personne. L'amiral Turner, à mots couverts, malgré le brouillage de sécurité, avait félicité Malko pour l'élimination de Russian Louis Siegel. Maintenant, l'opération Matador avait enfin commencé. Il ne restait plus que les aléas « ordinaires » du métier d'espion... Le Honolulu Times s'étendait longuement sur la fabuleuse prise de marijuana de la police locale, avec forces photos. Du coup, le meurtre de Russian Louis Siegel et de son garde du corps était relégué en quatrième page. Attribué à un règlement de comptes inter-Maffia. Pas un mot sur Malko ni sur la CIA...

Mandy se redressa. Vêtue d'une robe noire qui ne semblait comporter que des fentes, maquillée comme la reine de Saba, elle était extraordinairement désirable. Brusquement, elle étreignit Malko, l'embrassant avec fougue.

— Je n'ai jamais été aussi heureuse, dit-elle.

— Vous partez demain, dit-il.

Elle baissa la tête.

— Oui. D'abord à New York. Ensuite à St-François, à l'hôtel Méridien. Il paraît que c'est un endroit superbe. Vous voulez venir ?

Malko secoua la tête.

— Non, merci. Je ne peux pas.

Mandy alluma la TV et s'allongea sur le lit, découvrant entièrement une de ses cuisses fuselées. Attendant d'offrir sa récompense à Malko. Ce dernier n'était pas pressé. Mandy était un ordinateur. Il n'aimait pas faire l'amour avec un ordinateur.

— Qu'est devenu l'argent du paiement ? dit-il. Vous l'avez emporté ?

Mandy changea de couleur. Instinctivement, ses traits se durcirent et ses yeux se posèrent sur son gros attaché-case noir posé sur la table. Malko sourit et posa une main sur la cuisse découverte.

— N'ayez pas peur. Je m'en doutais.

Elle avala péniblement sa salive et demanda :

— Vous voulez la moitié ?

Malko secoua la tête.

— Non.

— Pourquoi ? Vous voulez tout ? fit-elle, brusquement angoissée. Il y avait une vraie détresse dans sa voix.

— Je ne veux rien, dit-il. Vous ferez ce que vous voulez de cet argent...

Mandy mit bien une minute à réaliser ce qu'il venait de dire.

— Vous blaguez pas ? demanda-t-elle d'un ton craintif.

— Pas du tout, dit Malko. Mais ça m'amuserait de le voir.

D'un bond, Mandy sauta du lit, prit l'attaché-case et l'ouvrit, découvrant les liasses de billets... Ils restèrent silencieux quelques secondes, puis elle en prit plusieurs à pleines mains et les jeta sur le lit avec un rire d'enfant. Malko en fit autant. Déchaînée, Mandy prit alors les liasses à pleines mains, étala les billets sur tout le lit, une lueur de folie dans les yeux. Riant sans pouvoir se contenir.

Sautant à pieds joints, elle se jeta dessus, se roula sur les liasses, comme si c'était la plus rare des fourrures.

Elle avait encore des liasses plein les mains lorsque Malko s'allongea contre elle et l'embrassa. Sans les lâcher, elle lui rendit son baiser, se serrant contre lui, roulant sur les billets épars qui se collaient contre sa robe. Ils s'étreignirent ainsi de longues minutes. Malko commençait à avoir sérieusement envie d'elle. Il la caressa et, aussitôt, Mandy se cala sur le lit de dollars pour qu'il puisse la pénétrer. Elle était si ouverte qu'il s'enfonça d'un coup. Ses bras se refermèrent dans son dos avec un soupir ravi, extasié.

— Malko ! Oh ! Malko !

Une houle irrésistible agitait ses reins d'avant en arrière, comme si le lit avait été mobile. Oubliant de l'embrasser, elle se mit à haleter, le serrant de toutes ses forces, répétant son nom comme un leitmotiv. Une secousse violente ébranla tout son corps. Elle poussa un gémissement étranglé, remua la tête de droite et de gauche, ses hanches encore agitées d'une houle violente, puis, brutalement, hurla, le visage déformé par ce qui semblait être de la douleur. Malko n'avait pu résister à cette tornade et s'était vidé en elle au même moment.

Mandy s'immobilisa, trempée de sueur. Elle demeura longtemps les yeux fermés, sans lâcher Malko. Puis, elle murmura :

— God, I think I came. It's the first time.(62)

Malko ne répondit pas. C'était une grande première, Mandy se leva et se dirigea vers la salle de bains, des billets de cent dollars encore collés à sa peau par la transpiration. Elle se retourna, une lueur trouble dans les yeux.

— Tu vois, ce que tu m'as fait ! Tu es le premier homme qui...

Malko se sentait trop bien pour se formaliser... Il regarda Mandy, les yeux auréolés de mauve, heureuse d'avoir connu son premier vrai frisson.

— Je te conseille de te promener toujours avec ton viatique... Cela se reproduira vraisemblablement.

C'était sûrement l'orgasme le plus cher du monde : trois millions de dollars.

-
- 1 : Chérie, tu es superbe.
 - 2 : Boîtier de commande.
 - 3 : Routiers.
 - 4 : Lâche ton arme, et vite !
 - 5 : Connerie.
 - 6 : Ta femme aimera. C'est sûr.
 - 7 : Si tu continues d'avancer, t'es mort.
 - 8 : Dieu Tout-Puissant.
 - 9 : Sacré enfant de pute.
 - 10 : Vous avez le pognon ?
 - 11 : Merde.
 - 12 : Un gallon économisé est un dollar gagné.
 - 13 : Un peu moins de 5 000 m.
 - 14 : « Trouve et tue. »
 - 15 : Compagne d'appartement.
 - 16 : Vodka-tomate.
 - 17 : Enculé de ta mère !
 - 18 : Même intrigue.
 - 19 : Je jouis.
 - 20 : Baise-moi, maintenant.
 - 21 : Baise-moi dans les fesses.
 - 22 : Motel porno.
 - 23 : Protection.
 - 24 : Serveuse.
 - 25 : Psychiatre.
 - 26 : Thunderbird.
 - 27 : Bien joué, bien joué, bien joué.
 - 28 : Hommes de main.
 - 29 : Fahrenheit, env. 45° centigrades.
 - 30 : J'avais mes règles.
 - 31 : Pas d'alcool, pas de drogue. Il n'y a plus qu'à baiser.
 - 32 : Baise-moi.
 - 33 : Sans blague !
 - 34 : Célèbre film porno.
 - 35 : Ils sont achetés.
 - 36 : Los Angeles Police Department.
 - 37 : Navire espion de la CIA saisi par les Nord-Coréens.
 - 38 : Magazine porno très célèbre aux USA.
 - 39 : Amusez-vous bien.
 - 40 : Bonne chance, en tout cas.
 - 41 : Guirlande.
 - 42 : Tabou.
 - 43 : Vous plaisantez !
 - 44 : Bonjour. Je travaille avec M. Siegel. Il m'a demandé de vous accompagner chez lui et de vous distraire en route. Je m'appelle Susie.
 - 45 : Je dois vous fouiller. La règle.
 - 46 : Allez-vous faire foutre !
 - 47 : Chef du syndicat des camionneurs.
 - 48 : Plan de rechange.
 - 49 : La Récolte Verte.
 - 50 : Riposte.

- 51 : Bonne au lit.
- 52 : Mouche de sable.
- 53 : Ne me raconte pas de conneries.
- 54 : Trois mille dollars.
- 55 : Le baiser de la mort.
- 56 : Qu'est-ce qui se passe ?
- 57 : Contraction de Motherfucker.
- 58 : J'aime ta queue.
- 59 : Département chargé des gadgets mortels.
- 60 : Technical Department.
- 61 : Los Angeles.
- 62 : Dieu, je crois que j'ai joui. C'est la première fois.